

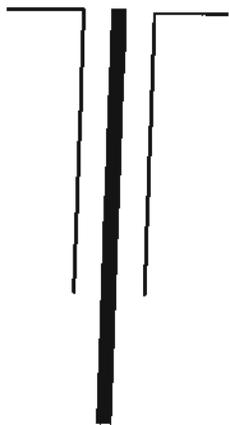
*Can. François Cantin
Le Janv. 86 365*

La petite histoire

de la

paroisse de

SAINT-THÉODORE-D'ACTON



Documents maskoutains

No 14

SOURCES: Archives paroissiales et municipales, Traditions des anciens, Relations diverses.

PRÉFACE

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt la monographie de la paroisse de Saint-Théodore. Comme les archives de cette paroisse possèdent très peu de documents anciens, le travail que vous avez réalisé a dû vous coûter bien des heures de labeur, de recherches et de patience. Je vous félicite d'être parvenue à livrer au public les origines de cette paroisse d'une manière si captivante.

Pendant neuf ans, j'ai exercé mon ministère dans cette paroisse, vos notes m'ont permis de revivre ces neuf années. Le bonheur que j'ai éprouvé en lisant ces pages peut être comparé à celui d'un fils qui, après plusieurs années d'absence, visite le toit paternel et la terre où il a vécu, grandi et peiné.

Ce plaisir sera encore plus grand pour les descendants de ces vieilles familles qui ont défriché ce sol. Souvent dans les longues veillées d'hiver, assis près du foyer éclairé seulement par la bûche qui se consume dans le poêle, ils ont entendu raconter les difficultés et les incidents des premiers colons.

Ces pages font surtout ressortir l'esprit de foi qui a présidé à la fondation de nos paroisses. Ces traits de foi de nos ancêtres méritent d'être conservés pour l'édification de nos populations actuelles.

Je souhaite qu'il y eut dans chacune de nos paroisses de modestes travailleurs pour entreprendre semblable travail, et cela presse, comme disait Monseigneur Decelles. La génération actuelle, dans le ciel mécanisé où nous vivons, n'a plus le temps de demeurer au foyer pour entendre ces récits. Dans cinquante ans d'ici, l'histoire de nos paroisses ne se transmettra plus oralement. Plût à Dieu que chacune de nos

paroisses ait son histoire imprimée pour l'édification de notre peuple. Noblesse oblige.

Mes félicitations pour votre travail présenté d'une manière si agréable, et mes remerciements pour les heures de bonheur que vous m'avez procurées en me faisant revivre ce passé.

Par cette monographie de l'histoire de Saint-Théodore, vous avez ajouté une nouvelle page à notre histoire régionale et à notre petite patrie, le diocèse de Saint-Hyacinthe.

J.-B. H. Archambault, curé

Sainte-Rosalie, le 12 avril 1942.



AU LECTEUR

Dans ces temps où les nations s'entre-déchirent et s'épuisent dans une guerre affreuse, plus que jamais, nous devons nous attacher à notre belle patrie. La faire mieux connaître, aimer et servir, tel est, après la formation religieuse, le grand objectif du maître canadien-français.

C'est dans le but de développer chez nos chers petits Théodorien le culte de la "petite patrie" que nous avons entrepris ce travail.

Nous tenons à remercier ici toutes les personnes qui nous ont fourni des renseignements sur un passé justement cher.

Ces humbles pages, nous le savons, sont attendues, désirées par nos excellents amis de Saint-Théodore autant que par nos chers élèves. Nous les leur offrons aujourd'hui, sinon avec l'assurance que donne la perfection de l'oeuvre accomplie, du moins avec l'espoir qu'il leur sera agréable de voir enfin fixés les faits, traditions et anecdotes du "pays". Si quelques listes paraissent devoir fatiguer ou ennuyer par leur longueur, nous croyons que la vue d'un nom toujours aimé plaira à l'oeil et au coeur. Ces légitimes satisfactions, nous avons cherché à les multiplier; nous n'aurions de regret que dans le cas où il y aurait des oublis, et nous demanderions alors de ne point les attribuer au mauvais vouloir.

Nous le répétons, c'est toute la bonne population de Saint-Théodore qui s'est acquis notre très réelle sympathie, et nous lui présentons avec bonheur cette modeste histoire, à l'occasion d'un double anniversaire. En effet, 1942 marque la CENTIEME ANNEE depuis la première messe sur le territoire théodorien, et la QUATRE-VINGTIEME depuis la Proclamation Royale reconnaissant civilement l'érection de la paroisse religieuse. Célébrons ces fêtes dans l'action de grâces, et confiants dans l'avenir, marchons sur les pas des vaillants ancêtres.

CHAPITRE I

Localisation et description—Colonisation

LOCALISATION ET DESCRIPTION:

La paroisse de Saint-Théodore est comprise dans le canton d'Acton.

Le nom d'Acton, d'origine anglaise, vient du mot "Oaktown" et signifie "Ville des Chênes". Plusieurs localités d'Angleterre portent ce nom. (Hormidas Magnan) — Sans doute, le chêne, ce roi des forêts, dominait dans le canton, ou du moins attira-t-il l'oeil de ceux qui, les premiers, pénétrèrent dans ses forêts vierges.

Ce canton couvre les paroisses de St-André d'Acton, St-Théodore d'Acton, une partie de St-Nazaire et de Ste-Christine.

Le territoire de la localité comprend une partie du 5e rang, les 6e, 7e, 8e et 9e et une petite partie du 10e rang du canton d'Acton. Deux rivières l'arrosent: celle de St-Nazaire ou Duncan, qui traverse les 9e, 8e et 7e rangs et une partie du 6e; la Moose ou rivière Renne, serpente de l'est à l'ouest dans les 5e et 6e rangs et va rejoindre, à la limite d'Upton, la rivière St-Nazaire. Celle-ci se jette ensuite dans la rivière Noire, au 20e rang d'Upton.

Les paroisses adjacentes à St-Théodore sont : au nord, St-Nazaire; à l'est, St-Jean-l'Évangéliste-de-Wickham et Ste-Jeanne d'Arc; au sud, Ste-Christine et St-André d'Acton; à l'ouest, St-Ephrem d'Upton.

La paroisse de St-Théodore d'Acton est située dans le comté de Bagot, lequel est représenté au Parlement Provincial par le Notaire Cyrille Dumaine, résidant à Upton. Au fédéral, elle fait partie de la circonscription électorale de St-Hyacinthe-Bagot, dont le député, Maître Adélard Fontaine, demeure à St-Hyacinthe.

Le Pacifique-Canadien traverse le territoire de Saint-Théodore du nord au sud. Le Canadien-National (Grand-Tronc) entre un peu dans le 6e rang, à l'est.

En passant à Saint-Théodore, vous remarquez le nombre et la beauté des arbres qui bordent les routes. Vous les voyez courber leurs branches en gracieuses arcades ou les entre-croiser comme pour vous souhaiter la bienvenue. Les érables qui montent la garde du Saint Lieu attirent davantage l'attention. Et si votre regard se prolonge vers la plaine, vous conviendrez que le site théodorien ne manque point de charmes.

* * *

COLONISATION :

Les propriétés du Canton d'Acton étaient vendues par Stevens et Desmarteaux, qui tenaient leur bureau à Waterloo, comme représentants de la Compagnie des Terres d'Amérique appartenant à l'Angleterre. Les plus anciennes concessions dans ce canton datent de 1806.

Les premiers colons qui vinrent s'établir dans St-Théodore d'Acton sont, d'après la tradition, Olivier Cordeau et Michel McClure. En 1844, sont mentionnés dans les actes municipaux : Pierre Chapdelaine-dit-Larivière, Jean Brodeur-dit-Lavigne, Jean-Baptiste Jacques, Joseph Magnan, Luc Michel Cressé. En 1849, quatre autres noms appa-
r-

sent: Emmanuel Brunelle, Michel Tétrault-dit-Ducharme, Zéphirin et Théodore Chagnon. L'an 1851, le Conseil municipal du canton d'Acton faisait homologuer la répartition des frais à payer dans la construction d'un pont sur la rivière Duncan ou St-Nazaire. A cette occasion, est dressée la liste de tous les propriétaires des terrains versant leurs eaux dans la dite rivière. Pour le territoire actuel de St-Théodore, figurent alors les noms des Bouthillette, Benoît, Labonté, Beauregard, Trudeau, Cadoret, Valcourt, Gill, Bouchard, Berthiaume, Renière, Bousquet, Choquette, Languedoc-dit-Lacoste, Durocher, Normand, Laroche, Sirard, McDougal, Archambault, Fortier, Phaneuf, Gagnon, Guimond, Faucher, Dion, Dauphinois-dit-Phénix, Bouthillier, Desmarais, Beau-lieu, Lussier, Mathieu, Laflamme, Proulx, Griméneur-dit-Laflamme, Joachim-dit-Petit, Raymond, Gendron, Payeur, Rousseau. Dès le début, vinrent aussi des anglicans: David Adams, James Hardy, Louis Baron. La femme de ce dernier était catholique et elle éleva ses enfants dans notre sainte religion.

Les colons continuaient de venir s'établir ou remplaçaient ceux qui étaient partis. Quelques-uns, arrivés avant l'érection de la paroisse, en 1862, peuvent être regardés comme des pionniers du sol, entre autres les Picard, Bachand-dit-Vertefeuille, Gauthier, Decelles, Lincourt.

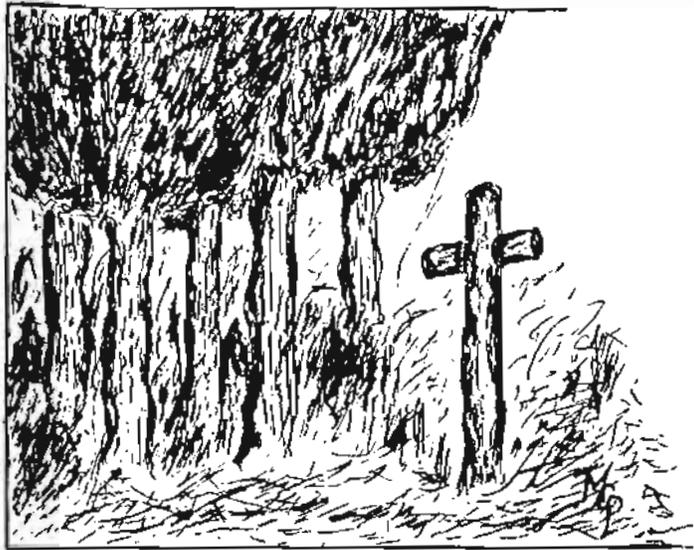
Nous voudrions louer dignement le mérite de tous ces généreux colons, exalter en particulier chacun de ces hommes valeureux qui, laissant leur famille et la terre paternelle, vinrent tailler, à eux et à leur descendance, un domaine nouveau. La petite patrie, ce sont eux qui l'ont faite, et à quel prix! Malheureusement, un trop grand nombre nous sont inconnus. Sur quelques-uns toutefois, nous avons recueilli des détails qui, sûrement, intéresseront tous les fils de St-Théodore.

* * *

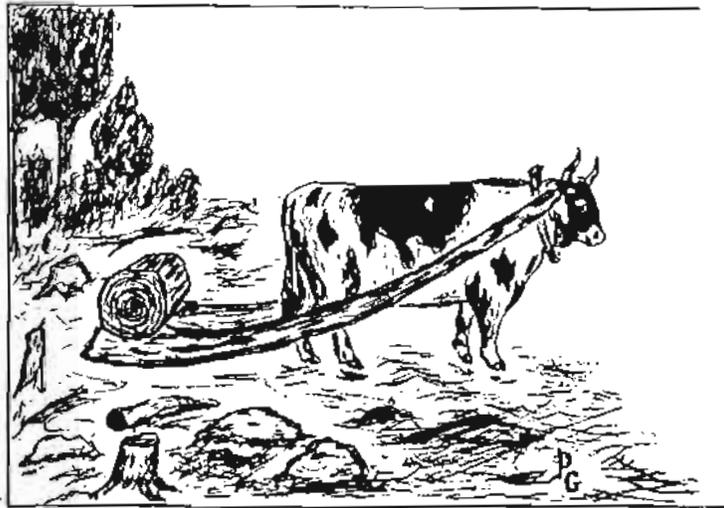
OLIVIER CORDEAU s'établit à St-Théodore vers 1835, sur la partie du terrain comprenant aujourd'hui les numéros 83 à 91 inclusivement, c'est-à-dire de chez Léo Picard jusqu'à la route passant près de la demeure de Mesdemoiselles Elizabeth et Antoinette Gauthier. Vraisemblablement il avait pour compagnon de labeurs David Grenier. C'est sur l'emplacement de Léo Picard, à environ deux arpents du chemin actuel, qu'il construisit sa maison en bois équarri, suivant le type de la cabane du colon canadien. M. Cordeau venait s'établir dans le canton d'Acton, ignorant qu'il acquérait pour plus tard l'honneur d'avoir été le premier pionnier d'une paroisse. A la place du premier arbre tombé sous sa hache, il planta une croix: il accomplissait un acte de foi et de piété. . . nous y voyons le geste d'un fondateur inspiré. Le bon Dieu voulait prendre possession du territoire de la belle paroisse de St-Théodore. A l'époque où le missionnaire venait de temps en temps visiter les quelques familles perdues dans la forêt, un humble autel était dressé au pied de cette croix et les oiseaux des alentours chantaient leurs mélodies pendant que le Dieu eucharistique fortifiait les coeurs des vaillants colons. Le curé fondateur, M. Marcotte, avait fait remplacer cette croix, précieux souvenir. Avec les années les vents et les tempêtes ont fait disparaître ce monument. Si cette croix s'élevait encore, que de souvenirs n'évoquerait-elle pas? Durant un demi-siècle, elle fut témoin de la construction de l'église, des progrès et de l'organisation de la paroisse. Elle connut la vie sacrifiée, héroïque des ancêtres. Le sacrifice, ne le prêchait-elle pas elle-même? . . . Et nos pères comprenaient son geste éloquent, son langage muet et pourtant si expressif! . . .

Monsieur Cordeau était venu dans l'intention de faire du sel de potasse¹, qu'il échangerait à Roxton Falls contre les vivres nécessaires pour sa famille. Il avait semé des patates, espérant en récolter sa provision pour l'hiver. Hélas! la potasse ayant manqué, le colon se trouva dépourvu de tout. Grande épreuve, en vérité; mais il l'accepta avec une sereine résignation. Et pour ne pas mourir de faim, il dut,

¹ Voir page 96



A la place du premier arbre tombé sous sa hache, Olivier Cordeau planta une croix. (Page 9)



Le "scrutch" était le seul véhicule utilisable en pleine forêt. (Page 11)

au bout de 3 semaines, déterrer les tubercules qu'il avait mis en terre, et chez Monsieur Cordeau, en attendant un nouveau "brassin" de potasse, on dut manger,

Oui, bien!

Toujours des pommes de terre,

Vous m'entendez bien.....

Vers le même temps, MICHEL McCLURE s'établit avec sa famille sur la propriété actuelle d'Hervé Côté, au 6e rang, lot no 35 du cadastre.

Un jour, voyant un de ses garçons atteint d'une maladie incurable, il envoya Joseph, l'aîné, chercher le missionnaire, qu'on pensait être à Wickham. Il faut savoir que la chapelle de Wickham était alors, non au 10e rang, où s'élève l'église actuelle, mais au 3e, dans L'Avenir, c'est-à-dire plus loin de 6 concessions et de 3 milles encore vers le sud-est, ce qui portait la distance à 18 milles environ. De plus, nul chemin tracé jusqu'à ce poste...

Le jeune McClure partit donc en "scrutch", véhicule primitif, le seul utilisable en pleine forêt.

A Wickham, déception!... Le missionnaire était rentré à Drummondville... Encore 9 milles!... Heureusement, les chemins ici sont praticables. On lui prête un autre boeuf et une charrette, et il se rend ainsi à Drummondville, d'où il ramène le prêtre.

Jugeons de l'accueil fait au ministre de Dieu après une anxieuse attente de quatre jours. Le prêtre célébra la messe, dont bénéficièrent les colons, et donna au malade, avec l'Hostie du viatique, toutes les consolations de son saint ministère; après quoi il retourna à Drummondville, ainsi qu'il était venu. Que de sacrifices comportait l'oeuvre du missionnaire en ces temps où, pour remplir son mandat auprès de ses ouailles répandues sur un espace d'une trentaine de milles parfois, il devait franchir de longues distances à travers des forêts presque impénétrables! Aussi, nos catholiques ancêtres le vénéraient; ils aimaient comme un père, celui qui s'oubliait ainsi pour leur donner cette vie de l'âme, si divinement précieuse!

Mais le malade mourut au bout de quelque temps et Joseph repartit, à dos de boeuf cette fois, avec le cadavre de son frère. A Wickham, il creusa un tronc d'arbre en forme de cercueil et, en charrette, il se rendit à Drummondville pour inhumer en terre sainte la dépouille mortelle de son frère bien-aimé. Il revint ensuite chez lui, heureux d'avoir pu, au prix de si coûteux sacrifices, rendre les derniers devoirs à celui que pleurait cette courageuse famille.

PIERRE CHAPDELAIN-DIT-LARIVIERE s'installa sur la terre appartenant aujourd'hui à Amédée Lussier, lot no 181. Sa cabane était bâtie près du ruisseau, à une quinzaine d'arpents du chemin.

Son fils Pierre donna à la religion deux de ses enfants, qui entrèrent dans des monastères voués à la vie contemplative et pénitente. Henri Chapdelaine, ordonné aux Trois-Rivières par Monseigneur Laflèche, le 7 mai 1876, entra, en 1905, chez les Chartreux, en Angleterre et porta le nom de Père Jean-Marie. Catherine, sa soeur, fit sa profession religieuse chez les Soeurs du Précieux-Sang de St-Hyacinthe, sous le nom de Soeur Catherine.

Un autre de ses fils, Jacques (père de Pierre Larivière, 3è du nom), demeurait aux Etats-Unis quand éclata, au sujet de l'esclavage nègre, la guerre de Sécession, en 1860. Il s'enrôla, combattit pendant trois ans et fut blessé. Il retira ensuite de l'Etat une rente de \$60 jusqu'à sa mort survenue en 1916; et sa veuve reçut \$30 par mois pendant les 9 ans qu'elle survécut.

Célestin et Adélard Thibault, deux petits-fils de Pierre Chapdelaine-dit-Larivière par leur mère Julie, épouse de Célestin Thibault, partirent en 1899 pour l'Alaska, à la recherche de l'or. C'étaient deux colosses, pesant plus de 200 livres, aventuriers comme leur père, qui lui aussi, s'était engagé dans la guerre de Sécession, y avait été blessé, et retirait la pension de l'Etat. Les deux frères, domiciliés au 7e rang, étaient mariés; quand ils partirent, le premier était père de six enfants, et le second avait un fils. Ils se rendirent à Nôme, petit village d'Alaska formé de camps de mineurs

et ils achetèrent des lots. Adélard faillit y mourir du scorbut. Les deux frères revinrent au pays après 18 mois d'absence. Célestin rapportait environ \$10,000, et Adélard \$4,000. Celui-ci resta quelque temps sur la terre paternelle, puis il s'engagea à la Compagnie des tramways, à Montréal, enfin il se fixa à Edmonton (Alberta). Lors de la guerre de 1914, il s'enrôla avec ses fils. Il mourut en 1928.

Quant à Célestin, il ne se contenta pas d'un voyage au pays de l'or, il en entreprit deux autres, puis se fixa à Saint-Hyacinthe, où, en société avec Ovide Brouillard et Michel Archambault, il acheta une fabrique de vinaigre, qu'il dirigea pendant 4 ou 5 ans. Il s'en alla, ensuite, résider à Calgary (Alberta), où il construisit plusieurs résidences et hôtels. On l'avait surnommé "le vieux millionnaire de Calgary". Plus tard, il habita Windsor (Ontario), où il fit l'acquisition d'une buanderie et d'une manufacture de salopettes (overalls). Il y mourut vers 1910.

THEODORE et ZEPHIRIN CHAGNON arrivèrent de Saint-Hyacinthe et ouvrirent leur terre au 5e rang, le premier sur la propriété actuelle d'Euclide Chagnon, lot 493, le deuxième sur celle d'Oscar Lalime, lot 495. Les deux frères, aimèrent leur vie de colons, et bientôt vint les rejoindre Charles Ledoux, marié à Monique L'Heureux, soeur de Marguerite, épouse de Zéphirin.

JACQUES BOUTHILLETTE vint de St-Antoine-sur-Richelieu en 1841. Il établit bientôt trois de ses fils, Dosithée, Thomas et Jacques, les deux premiers au 4e rang et le dernier au 3e rang du canton d'Acton. Où lui-même s'installa-t-il d'abord? Personne ne peut le préciser, mais en 1851, nous le voyons sur la terre qui avait appartenu à Théodore Chagnon, lot 493. Dosithée, son fils, était le "charretier de tête" connu de tous, et dont la renommée s'étendait jusqu'à Barrington¹. C'est un deuxième Dosithée qui, âgé de 81 ans, eut une fin tragique en 1934.²

CHARLES JACQUES avait un fils qu'on appelait "Fanfan". Celui-ci faisait la cour à Esther Grenier et les jeunes

¹ Voir page 97 — ² Voir page 120

gens entretenaient des projets d'avenir. Mais le missionnaire venait rarement. . . et il leur tardait de voir le jour de leur union. Ne comptant pour rien les fatigues d'un long voyage en pleine forêt, ils partirent donc, à pied, accompagnés des deux pères et se rendirent jusqu'au 12e rang de Wickham. A cet endroit, ils devaient prendre un cheval et une charrette pour se rendre à l'église. Les Jacques, père et fils, portaient le harnais. Fanfan était chargé du collier. Après la cérémonie nuptiale, on reprit le chemin du retour. Alors, commença le voyage de noces. . . aussi le marié fut-il dispensé de rapporter sa partie du harnais, dont se chargea son beau-père. . .

Le collier! . . . il devait le porter joyeusement toute sa vie, aimant mieux abandonner la gestion du foyer à son épouse. Tout ce que celle-ci disait était parole d'or et tout ce qu'elle décidait était admis sans examen. Avec tous d'ailleurs, Fanfan était la bonté, la condescendance, l'aménité même. Son excellent caractère est peut-être la raison de son sobriquet.

EMMANUEL BRUNELLE possédait le terrain depuis l'église jusqu'à la route conduisant au 8e rang (lot 172). Il donna à la Fabrique l'emplacement du presbytère. Sa maison s'élevait à l'endroit où demeure aujourd'hui Elzéar Gauthier.

Monsieur Brunelle était très hospitalier. Tous les nouveaux colons étaient invités à demeurer chez lui en attendant l'organisation de leurs propres foyers.

Il tuait des tourtes. Les oiseaux étaient suspendus à une perche et deux de ses jeunes filles allaient à pied les vendre à Acton, portant chacune sur l'épaule une extrémité de la perche. Et cette tradition qui affirme que la vanité a toujours été le lot des descendantes d'Eve!!! . . .

EUSEBE BENOIT demeurait à St-Hyacinthe à l'emplacement du monastère du Précieux-Sang. En 1851, il vint avec sa femme, Angèle Lapré, et une fillette de 2 ans, s'établir sur la terre appartenant aujourd'hui à Oscar Lalime, lot no 495. Il éleva 10 enfants, 5 garçons et 5 filles. Des 5 survivants, le plus jeune a 85 ans et l'aînée 92.

M. Benoît savait lire et recevait un journal hebdomadaire. Ceux de ses voisins qui étaient privés de ce double privilège, se rendaient à sa demeure pour se renseigner sur les nouvelles de la semaine. Presque tous les soirs, d'ailleurs, la maison se remplissait, car on s'amusait bien chez le père Eusèbe. Or, un certain soir fut marqué par un empressement plus enthousiaste et des exclamations plus bruyantes que jamais. C'est que M. Benoît s'était payé le luxe d'une lampe à pétrole, et l'ébahissement était général. "Pensez, si l'on y voit clair! — "Oui! croyez donc, c'est une merveille!"

JOSEPH DION dit LEMOINE habitait chez Raoul Leduc, terrain nos 96-97-98. L'aîné de ses fils, Apollinaire, naquit en 1856. Craignant de voir l'enfant mourir sans baptême, Lemoine alla le faire régénérer à St-Hugues. La grand'mère Lemoine était à cheval et portait le bébé. Le voyage à travers bois dura 3 jours, pendant lesquels la mère resta seule avec son beau-frère Prudent, sourd-muet, connu sous le nom de Ti-fin, et une fillette de douze ans. Ces bonnes gens appréciaient la valeur du sacrement qui nous fait enfants de Dieu. . .

LOUIS BARON ouvrit une terre au 6e rang, chez Joseph Leduc, lot no 100. Il était garçon et fréquentait une fille de Montréal. Arrivé à St-Théodore, il dut se contenter de correspondre avec "sa blonde". Mais le service postal ne connaissait point les facilités actuelles. . . Il se rendait donc, à travers l'épaisse forêt, à Upton, où il prenait la chaloupe et suivait la rivière Noire jusqu'à St-Pie, et l'Yamaska jusqu'à St-Hyacinthe. Là, enfin, il pouvait déposer sa lettre au bureau de poste et recevoir celle qu'il attendait, puis, il revenait le coeur chantant. . . S'il est vrai qu'un plaisir vaut ce qu'il coûte, concluons. . .

Les jeunes gens se marièrent au bout d'un an.

A Monsieur Baron revient le mérite d'avoir planté le premier verger de St-Théodore. Il possédait une très belle pépinière.

PRUDENT PICARD s'installa, en 1854, dans la savane, chez Lorenzo Martin, no 159. Marié 2 ans plus tard, à Québec, avec Marguerite Morin, il éleva 7 garçons et 5 filles; tous virent le 12^e enfant d'Alphonse, leur plus jeune frère. Belle famille que Dieu bénit par une longévité peu ordinaire! puisque celui qui vécut le moins d'années en compta cependant, 63.

Saint-Théodore possède encore trois survivants de cette famille patriarcale: Octave, 83 ans, Marie et Esther, 86 et 71 ans. Ces deux dernières sont encore des modistes ignorant les mortes-saisons. Les commandes viennent si nombreuses qu'il faut attendre son tour. Les clientes le savent, et chacune de s'empresser afin de recevoir, à temps, robe ou manteau pour la fête prochaine ou la saison qui s'annonce.

M. Picard était un des meilleurs cultivateurs. Dans les concours organisés par le Cercle Agricole de St-Théodore pour les fermes les mieux tenues, toujours, il disputait les prix avec Félix Miclette. Si Louis Brunelle avait concouru dans le temps, il eût été un rival redoutable.

Madame Picard trouvait le temps de faire des chaussures dites "souliers de boeuf" et des "bottes sauvages", et l'on peut dire qu'elle fut le premier cordonnier de St-Théodore.

ANDRE GAUTHIER vint de St-Pie, en 1857, avec son épouse, Euphémie Dumaine, et leur bébé de 5 mois. Il s'établit dans le 6^e rang, sur la terre qui appartient aujourd'hui à son petit-fils, Conrad Gauthier (lot no 101).

Lorsque Louis Baron eut vendu sa propriété, le nouveau pommiculteur vendit la précieuse pépinière à André Gauthier. Celui-ci, à son tour, planta un verger qui, bientôt, rivalisa avec le premier. Monsieur Gauthier éleva aussi des abeilles, et pendant 50 ans, on le vit assidûment au marché d'Acton, y offrir ses produits.

Il aimait la chasse et souvent, il partait, fusil sur l'épaule, à la recherche de quelque bon petit gibier de la forêt.

Madame Gauthier était une vaillante et elle fournissait sa large part dans les travaux de la ferme.

Dix-sept enfants apportèrent au foyer, avec la bénédiction divine, les joies et les soucis d'une nombreuse famille. Quatre moururent en bas âge; les autres, pour la plupart, s'établirent à St-Théodore; Léon pratique la médecine à Acton.

A ce temps-là, le Gouvernement concédait une terre au chef d'une famille de 12 enfants vivants. M. Gauthier présenta sa demande en vue d'obtenir cette gratification et il reçut une terre à St-Faustin, comté de Terrebonne. Une seule fois, il alla voir sa propriété et y fit une bonne chasse. Après quelques années, il la donna à son fils Rémi, qui la vendit peu après pour la modique somme de \$150, ce qui ne dut guère l'enrichir, s'il en faut déduire le montant des taxes payées pendant quelques années et les frais du contrat.

De M. Elzéar Gauthier, petit-fils d'André, nous tenons un grand nombre des menus faits contenus dans cette histoire. M. Gauthier peut vous entretenir des heures durant, des débuts de la paroisse, des respectables anciens, du passé vénéré, et cela avec un enthousiasme qui vous gagne vite et vous fait oublier la notion du temps.

Aux petits enfants de St-Théodore, nous nous permettons de donner un conseil: qu'ils s'attachent à ces précieux récits du terroir et qu'ils les lisent avec un vrai culte, conservant tout dans leur coeur autant que dans leur mémoire.

JOSEPH DECELLES venait de St-Damase. Il était le frère de Fabien Decelles, père de Son Excellence Mgr l'Evêque de St-Hyacinthe.

Arrivé à St-Théodore en 1858, il s'acheta d'abord une terre dans le 9e rang. Mais trouvant bientôt à revendre avantageusement sa propriété, il acquit une grande étendue de terrain, qui forme aujourd'hui tout un côté du village. Il garda pour lui la terre dont hérite son petit-fils Emile Decelles, lots no 64 à 67; il morcela le reste, qui compre-

nait tous les lots actuels à partir du lot réservé jusqu'à celui de Milles Elizabeth et Antoinette Gauthier, c'est-à-dire au numéro 91.

Il éleva une famille de 10 enfants. Il est l'aïeul de M. l'Abbé Edmond Decelles, décédé le 5 septembre 1933, à Farnham où il était curé, de M. l'Abbé Eugène Moulin, mort vicaire à St-Valérien le 22 juillet 1909, et de la Très Révérende Mère Ste-Hélène, Supérieure générale des Soeurs de la Charité de Saint-Hyacinthe.

ALEXIS LINCOURT venait de l'île Saint-Ignace, en face de Sorel.

Il avait acheté, en 1860, la terre qui appartient maintenant à Joseph Ethier, lot no 268, au 8e rang, puis il s'était défriché un petit coin de forêt sur le bord du Grand Ruisseau, pour y bâtir sa maison. Le 19 janvier 1862, il venait y établir sa famille comprenant alors 8 enfants et une de ses soeurs, qu'il hospitalisait.

Madame Lincourt se fit catéchiste de quelques enfants trop éloignés de la seule école d'alors, au petit six. Elle donnait ordinairement ses cours, le soir, après les travaux de la journée. Beau dévouement récompensé, sans doute, selon la promesse des Saintes Ecritures: "Ceux qui enseigneront ma doctrine, brilleront comme des étoiles durant l'éternité."

Voici donc 1862, année mémorable où la population, devenue assez nombreuse, recevait avec bonheur l'acte proclamant son existence comme paroisse. Arrêtons-nous encore quelques instants à considérer la vie méritoire des pionniers de la colonisation.

VIE DU COLON

Isolé des siens, souvent éloigné des voisins et perdu dans la forêt, le colon se condamnait à mille privations de toutes sortes. Pourquoi?... C'est qu'il voulait gagner sa vie, se bâtir un foyer, bien pauvre, peut-être, mais riche de nombreux enfants qui le rempliraient de joie, d'exubérance, d'activité. Il embrassait avec entrain, les pénibles labeurs, se

contentant d'un revenu dont l'insignifiance déconcerterait le plus courageux d'entre nous. Toujours animé de la pure foi ancestrale, il savait que le bon Dieu agréait son travail, et, en tout, il se confiait dans sa Providence.

Oui, le Grand Maître était connu, aimé, servi par ces âmes simples et pieuses. Le Christ veillait sur leurs demeures, où l'on savait prier, exposer avec confiance ses besoins au Bon Dieu.

Le jour du Seigneur était observé scrupuleusement. Quand le missionnaire venait célébrer les saints mystères soit dans la maison d'un colon, soit dans l'humble chapelle, tous y assistaient avec une piété touchante et passaient la journée en prière.

Mais l'homme de Dieu avait un vaste territoire à desservir. Au début, le prêtre ne venait que 3 ou 4 fois par année. Cependant, chaque dimanche, on se réunissait dans telle maison pour y réciter le chapelet en commun. Un nommé St-David fut, pendant longtemps, le président de ces réunions hebdomadaires.

Il y a 50 ans à peine, toute la paroisse, après avoir rempli l'église à la messe du dimanche, s'y réunissait une seconde fois pour les Vêpres. Les plus éloignés, ceux même qui étaient venus de l'extrémité du 9, restaient au village pour participer à cet office pieux. Sublime exemple! . . . Fils de catholiques aussi fervents, ne nous contentons pas de les admirer, soyons dignes de nos pères.

La terre du colon lui fournissait une nourriture substantielle, dont n'aurait pas été flatté le palais du gourmet ou du capricieux. . . Elle produisait également la matière des vêtements solides, sinon toujours moelleux, que confectionnait l'habile fermière, et celle des meubles rustiques, souvent fabriqués par le colon. Au confort, au luxe, on ne songeait même pas. . . et l'on était franchement heureux.

*
* *

Le colon habitait la forêt; mais avant lui, les ours y étaient chez eux, et plus d'une fois, il y eut de sinistres rencontres. Voici, à ce sujet, ce que rapportent les anciens.

JEAN BRODEUR-DIT-LAVIGNE, ayant tendu des pièges à la lisière de son bois, captura deux oursons et les tua. Au moment où il se disposait à les charger sur ses épaules, l'ourse-mère arriva. Vite, il épaula son fusil à baguette et tira. Malheur! le coup rata!

Qui tourne le dos à un ours pour s'enfuir est sûr d'être dévoré. Alors, notre homme se mit à reculer et, faisant le tour d'une souche, il tenait la bête à longueur de fusil pendant qu'il changeait de capsule (cap). Enfin, il tira à bout portant. L'animal, blessé à mort, tomba lourdement sur le sol.

Mais le sang-froid du chasseur défaillait. . . Blanc comme un spectre, Monsieur Lavigne revint chez lui, abandonnant ses trois victimes sur le terrain du combat.

Aux questions inquiètes de sa femme, pas un mot de réponse: la peur l'avait rendu muet. Après trois jours, seulement, il put conter l'aventure et, avec des voisins, il alla chercher les précieuses dépouilles.

Si, Lavigne se vanta plus tard, d'avoir déjà vu l'ours de près? nous l'ignorons. . ., en tous cas, ce n'aurait pas été un conte, mais une histoire bien vraie. . .

En voulez-vous une autre? . . Pas une histoire d'ours, celle-ci.

Un jour, Nicolas Gauré, fils, avait capturé un renard noir. Quelqu'un lui fit croire que la peau de cet animal ne valait rien et l'acheta \$1.50, pour la revendre \$80. Le vilain renard. . . qu'en pensez-vous?

Nicolas était le meilleur chasseur de tourtes, il en tua jusqu'à 16 d'un seul coup de fusil.

* *
*

CHAPITRE II

Paroisse religieuse: débuts — Missionnaires Premier curé.

DEBUTS — MISSIONNAIRES

La paroisse de Saint-Théodore d'Acton faisait d'abord partie du diocèse des Trois-Rivières. Elle fut annexée à celui de Saint-Hyacinthe par un décret du Saint-Siège, daté du 19 février 1877 et communiqué aux intéressés le 28 mars, par Mgr L.-F. Laffèche.

Érigée canoniquement par décret pastoral de Mgr Thomas Cooke, le 12 novembre 1861, elle fut reconnue civilement par Proclamation Royale, le 10 avril 1862.

Le canton d'Acton se colonisait depuis 1806. En 1842, M. l'abbé JOACHIM BOUCHER, curé à Saint-David, fut chargé, comme missionnaire, de desservir le canton. Il venait trois ou quatre fois l'an apporter les grâces de son ministère aux généreux colons, et l'on vit le Roi des rois descendre dans d'humbles cabanes, sur un autel d'occasion. Les anciens désignent quelques-unes de ces heureuses habitations, qui s'élevaient sur les propriétés actuelles de

Léo Picard, village, lot 83,
Lucien Miclette, village, lot 177,
Théogène Duhamel, 7^e rang,

Hervé Côté, 6e rang, lot 35,
 Oscar Lalime, 5e rang, lot 496,
 Euclide Chagnon, 5e rang, lot 493.

On relève des mémoires de M. l'abbé Emmanuel Guilbert la version suivante: "La première messe fut dite par M. l'Abbé Joachim Boucher en juillet 1842, dans la maison de Jacques Bouthillette, lot 36e au 5e rang. Je tiens ce détail de la bouche même de Mgr Boucher." Ce lot est aujourd'hui détenu par Euclide Chagnon.

Chez ce dernier, quand, en 1904, une maison neuve remplaça la modeste cabane de bois équarri, laquelle avait reçu l'Hôte divin, on ne voulut point détruire cette relique précieuse. Quelques années plus tard, Euclide Chagnon démolit la vieille maison pour en transporter les pièces à son érablière, située à quinze arpents du chemin, la rebâtit absolument semblable à la construction primitive et en fit sa cabane à sucre.

Il y a une quinzaine d'années, Monsieur Chagnon, un soir, pendant la saison des sucres, était à faire "son train" lorsqu'un voisin vint l'avertir que la toiture de sa cabane était en flammes. Tout de suite, il invoqua Sainte Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, et courut sur les lieux. Une pleine chaudière d'eau suffit à éteindre le feu. Le bardeau était à peine calciné. Monsieur Chagnon ne crie pas au miracle, mais il se plaît à dire sa reconnaissance à la "petite Thérèse", qui, ajoute-t-il, semble avoir voulu protéger le toit jadis visité par le Dieu de l'Hostie.

Monsieur le Curé Boucher fut créé chanoine honoraire de la cathédrale des Trois-Rivières et de Lorette, Italie. Il mourut à Louiseville, le 3 février 1897, à 93 ans.

* *
 *

Monsieur l'Abbé J.-HERCULE DORION, curé à Drummondville et 2e missionnaire depuis 1846, bâtit en 1849 une chapelle au village actuel de St-Théodore.

Le terrain pour les établissements religieux fut donné par François Dauphinois-dit-Phénix (depuis malheureusement apostat) et Emmanuel Brunelle.

Selon l'usage du temps, la chapelle, en planches, fut construite par corvées. Elle s'élevait un peu en avant de l'église actuelle, mais en sens contraire, la porte donnant à l'ouest. A l'intérieur, un seul autel, jubé avec deux ailes avançant jusqu'au sanctuaire.

A côté de la chapelle, était le cimetière. En avant, sur un brancard, s'élevait la cloche, la première cloche paroissiale, celle qui demeure toujours au clocher de l'église, telle une rentière dans la maison dont elle a cédé la propriété tout en se réservant le droit d'habitation. A certaines fêtes joyeuses, sa voix grêle se fait entendre, assez discordante avec celle de sa toute jeune soeur. . . qu'importe! Avec elle, ce sont les ancêtres qui se réveillent, et comme elle est douce au coeur, cette chère voix de ceux qui ne sont plus! . . .

Homme actif, ardent au travail, M. l'abbé Dorion était d'un dévouement à toute épreuve. Il ne craignit point d'exposer grandement sa vie en allant passer l'hiver de 1847 auprès des victimes du typhus, à la quarantaine de Grosse-Île (dans le St-Laurent, en bas de Québec). Il mourut à Yamachiche, le 8 décembre 1889.

* *

*

Les autres desservants furent MM. les Abbés J.-B. LECLAIRE, curé de Drummondville, 1853-56; J.-O. PRINCE, curé de l'Avenir, 1856-62; EDOUARD RICARD, curé d'Acton, 1862-65.

On le voit, bien qu'érigé en paroisse depuis 1861, St-Théodore n'eut son curé résident qu'en 1865. M. Ricard s'occupa avec zèle de l'organisation de la jeune paroisse. Dès 1862, il forma le Conseil de Fabrique. Les premiers marguilliers qui occupèrent le Banc de l'Oeuvre furent Joseph Decelles, Prudent Picard et Alexis Lincourt.

Les registres paroissiaux s'ouvrent en 1862. Le premier acte de baptême est celui d'Emélie Collar, fille d'Antoine

Collar et de Lucie Proulx, le 5 janvier 1862. Deux jours plus tard, s'enregistre le mariage de Narcisse Chamberland avec Esther Roirot-dit-Laliberté. Le 5 mars, c'est la première sépulture, celle de deux jumeaux, enfants de Jean Fontaine et de Rose Charron, décédés à deux jours d'intervalle et inhumés le même jour: Marie, âgée de 2 mois 20 jours, et Jean, 2 mois 22 jours. La première sépulture d'adulte est celle d'Alfred Decelles, fils de Joseph Decelles, décédé accidentellement¹ le 8 août 1862 et inhumé le 11.

1er curé: M. l'Abbé J.-B. MARCOTTE, 1865-74.

Les 4 et 5 juillet 1864, dans sa visite pastorale, Mgr Thomas Cooke, évêque des Trois-Rivières, engageait les paroissiens de St-Théodore d'Acton à se hâter de bâtir l'église et le presbytère.

Comme la future église devait s'élever à l'emplacement du cimetière, il autorisait par un décret du 25 novembre, la translation des corps des défunts dans le nouveau terrain destiné et béni à cette fin.

Le 1er septembre 1865, Son Excellence confiait à M. l'Abbé Kéroak la mission de s'enquérir si les revenus de la paroisse de St-Théodore suffiraient à faire vivre un curé résident. Le rapport ayant été favorable, les paroissiens reçurent bientôt une lettre leur demandant de construire un presbytère. Enfin, le plus cher désir des habitants de St-Théodore est réalisé. . . Le ministre du Seigneur demeurera avec eux, pour eux, et il sera le père très aimé, sincèrement respecté, toujours obéi.

Monsieur l'Abbé Marcotte arrivait avec tout l'enthousiasme de ses 28 ans. Ordonné à Nicolet le 25 septembre 1864, vicaire à St-Maurice-de-Champlain, puis à St-Gregoire-de-Nicolet, il était nommé, le 24 novembre 1865, curé de la jeune paroisse de St-Théodore et desservant de St-Jean-de-Wickham.

Dans le but de réaliser les projets de construction, le 25 janv. 1865, fut passé l'acte de répartition et de cotisation imposées sur tous les terrains des francs-tenanciers catholi-

¹ Voir page 117

ques de la paroisse, au montant de \$7.200. Les syndics élus pour voir à l'exécution des travaux étaient André Gauthier, Hilaire Gauthier, Prudent Picard, Jean-Baptiste Morin, Clément Jacques.

Louis Dion, chargé de l'entreprise, fit seulement les fondations, retira une partie du prix de la bâtisse, puis, ayant fait faillite, traversa la frontière américaine.

La pierre angulaire de l'église fut bénite à la fin de mai 1867, par Monseigneur Laffèche.

Un second contrat fut accordé à Joseph-Hercule Lapalisse, entrepreneur demeurant à Saint-Aimé.

La brique était fabriquée par Napoléon Chabot, chez Louis Bergeron (Lorenzo Martin, actuellement, lots 158-159.)

Le plus longtemps possible, la chapelle resta debout. Elle était si chère à tous les coeurs! . . .

Pendant, le jour vint où la cloche dut sonner la dernière messe dans le vieux temple. . . C'était probablement en 1869. Ce matin-là, ses tintements durent vibrer lugubres à l'oreille et au coeur des villageois. Les ouvriers, graves, se mirent à l'ouvrage. Avec respect, avec émotion, disons-le, avec une tristesse réelle, ils s'attaquèrent à l'humble construction pour la démolir, car on devait en utiliser les bonnes pièces pour l'église. L'on conserva la sacristie dans l'intention d'en faire une cuisine pour le presbytère. Tout le temps que dura la construction, on y célébra la messe. Le dimanche, pendant la belle saison, les fidèles se groupaient à l'extérieur.

L'église fut bénite solennellement par Monseigneur Laffèche, à l'automne de 1869 ou en 1870. L'intérieur de l'église resta inachevée, faute de fonds.

Monsieur le Curé avait emprunté \$3500, apportées dans un sac, et tout en argent sonnante, car les billets de banque (communément appelés argent de papier) ne circulaient pas encore dans nos cantons, bien que les banques canadiennes aient commencé à en émettre après la guerre de 1812. Pour mettre l'argent en sûreté, il l'envoya à son

premier syndic, André Gauthier, qui cacha le sac dans un coffre, au pied de son lit. Personne n'en sut rien, pas même le porteur du trésor, le jeune Rémi Gauthier, servant de messe, qui se vit chargé les épaules d'un sac — trouvé bien lourd — à remettre à son père de la part de Monsieur le Curé. Quand celui-ci avait besoin d'argent pour l'église, il allait faire un petit tour de chasse dans le bois, arrêtait chez Monsieur Gauthier — histoire de se reposer un peu — et revenait avec la somme désirée.

Le 6 octobre 1873, on dut lever une répartition supplémentaire de \$4000, afin d'acquitter les dettes encourues par la Fabrique.

Pendant que le jeune curé déployait un zèle admirable, sa santé, hélas! s'altérait peu à peu. A 35 ans, il dut demander un vicaire pour l'aider dans son ministère.

Deux ans plus tard, le 26 avril 1874, il s'éteignait dans son presbytère, sur le champ d'apostolat qu'il avait laborieusement ouvert et auquel il s'était attaché.

Rémi Desautels se chargea d'aller annoncer le décès à Monsieur le curé de Saint-Eugène. C'était un dimanche. Il partit à une heure matinale afin d'arriver pour la messe et d'y faire recommander le défunt aux prières. A mi-chemin, un arbre, brisé par la tempête de la nuit précédente, barrait la route. Le jeune homme n'était point de ceux qui reculent devant l'obstacle. Il se rendit à la maison la plus rapprochée et demanda une hache pour couper l'arbre et libérer ainsi son chemin. On lui prêta main forte. Enfin, il put s'acquitter de son message.

Le 30 avril, Monseigneur Laffèche venait chanter le service funèbre. L'église ne pouvait contenir toute l'assistance. Sa dépouille mortelle repose sous le sanctuaire, du côté de l'épître, à mi-distance entre l'autel de la Sainte-Vierge et le maître-autel.

O Père de l'Eglise de Saint-Théodore! reposez en paix dans le temple que vous avez péniblement édifié à la gloire de Dieu, et veillez sur nous.

CHAPITRE III

M. l'abbé Emmanuel Guilbert
M. l'abbé Edouard Lecours

2e curé: M. l'abbé EMMANUEL GUILBERT, 1874-77.

D'abord vicaire de M. le curé Marcotte de 1872 à 1874, M. Guilbert sut gagner l'estime des paroissiens, si bien que, après la mort du 1er curé, l'autorité diocésaine le désigna à la cure vacante.

En 1877, furent entrepris d'importants travaux à l'église, pour lesquels la Fabrique vota \$14.200, payables \$600 par année. Le 19 mars, on confia à Joseph-Hercule Lapalisse, le même entrepreneur qui bâtissait l'église en 1866, l'exécution des travaux suivants:

A l'extérieur, couverture neuve et portique devant la porte principale. Il y avait alors trois portes, les deux latérales donnant entrée sur les escaliers du jubé. On condamna ces deux dernières et l'on corrigea les escaliers en conséquence.

Mais il s'agissait surtout de terminer le revêtement intérieur. M. le Curé et les Marguilliers eurent le bon goût de choisir le style gothique. Toute la menuiserie apparente devait être faite en bois de pin de première qualité: voûte, piliers, arcades, corniches, balustres, maître-autel avec balda-

quin, autels latéraux, stalles, jubés, boiserie au bas des châssis, confessionnaux, chaire, crédence, vestiaire et plafond de la sacristie. Les sculptures de l'autel devaient être exécutées sur beau bois blanc. Quant au bois non apparent, on l'exigeait de bonne qualité. Les enduits devaient être solides et la dernière couche glacée de manière à pouvoir être peinte au goût de M. le Curé et des Fabriciens.

L'entrepreneur s'engageait à accomplir tous ces travaux de mars 1877 à décembre 1880.

3^e curé: M. l'abbé EDOUARD LECOURS, 1877-1882.

En 1877, la paroisse de St-Théodore passa au diocèse de Saint-Hyacinthe et Monseigneur Laffèche rappela M. l'Abbé Guilbert, le chargeant d'enseigner la rhétorique et le droit canonique au Séminaire des Trois-Rivières. Un prêtre du diocèse de St-Hyacinthe, M. l'abbé Edouard Lecours, lui succéda. Ce dernier possédait toutes les qualités requises pour mener à bonne fin les travaux habilement organisés par son prédécesseur. Aussi, le 17 septembre 1880, l'ouvrage étant entièrement achevé, la Fabrique donnait son acte de quittance et décharge à l'entrepreneur.

M. le Curé Lecours était arrivé à St-Théodore à l'âge de 68 ans. Ordonné prêtre en 1835, il avait rempli 30 ans de ministère très actif, après lesquels il avait dû prendre un repos de deux ans.

M. l'abbé Lecours s'était révélé excellent "bâtitteur". A Saint-Aimé, où il fut curé de 1848 à 1861, il avait fondé, en 1855, un couvent confié aux Révérendes Soeurs de la Présentation de Marie, et un collège commercial en 1860. Chargé de l'importante paroisse de Notre-Dame de Saint-Hyacinthe, de 1861 à 1873, il avait bâti le monastère actuel du Précieux-Sang. Après avoir été curé de Sainte-Rosalie pendant deux ans, sa santé affaiblie l'avait forcé de prendre sa retraite à Beloeil d'abord, puis au Précieux-Sang. Se sentant un peu remis, il avait accepté la cure de St-Théodore, où il sut diriger les travaux d'intérieur de l'église à la satisfaction générale.

Lorsque, en 1882, il dut abandonner définitivement le ministère curial, ce fut au regret bien sincère de tous les paroissiens, car M. Lecours était vraiment le Pasteur qui aime ses brebis, les nourrit de pure vérité et les dirige avec douceur dans les sentiers de la vertu.

Le bon M. Lecours se retira de nouveau au Précieux-Sang, où il mourut le 22 juin 1888, à l'âge de 81 ans.

M. l'abbé EMMANUEL GUILBERT, 2e fois, 1882-97

M. l'Abbé Guilbert demanda et obtint de passer définitivement au diocèse de Saint-Hyacinthe. Il revint curé à Saint-Théodore, en 1882.

En 1883, un groupe de paroissiens donnèrent à la Fabrique un calice et autres objets, moyennant la fondation à perpétuité d'une messe basse dite dans le cours de janvier, chaque année, à l'intention des donateurs.

Le 14 octobre 1883, permission était donnée à un certain nombre de paroissiens de construire, à leurs frais et entretien, une remise pour les chevaux, sur le terrain de la Fabrique, à côté du cimetière.

En 1887, on acheta un orgue chez Casavant et Frère, à St-Hyacinthe. Le prix, \$510, en fut complètement payé sans déboursé par la Fabrique.

Le 3 novembre 1889, Mgr L.-Z. Moreau annexait à la paroisse de Saint-Théodore une partie du 5e rang détachée de St-André-d'Acton. Une Proclamation Royale du 11 mars 1890 reconnaissait cette annexion.

Un décret du même, daté le 20 avril 1893, démembrait les 10e, 11e et 12e rangs de Saint-Théodore en faveur de la nouvelle paroisse de Saint-Nazaire, cette dernière comprenant, outre le territoire plus haut désigné, pris de St-Théodore, une partie des paroisses de St-Ephrem-d'Upton, St-Germain-de-Grantham, St-Jean-l'Évangéliste-de-Wickham.

Le 23 octobre 1894, les paroissiens de St-Théodore avaient le grand bonheur de recevoir leur ancien évêque, Mgr Laffêche, des Trois-Rivières. Celui-ci venait bénir une

cloche du poids de 2009 livres, et à cette occasion, il daigna lui-même prononcer le sermon, comblant ainsi la joie de ceux qui, se souvenaient toujours du Pontife vénéré.

La cloche reçut les noms de Léon-Victoria-Elzéar-Alexandre-Louis-François-Zéphirin-Maxime-Emmanuel-Théodore et eut 26 parrains et marraines.

Fabriquée par la maison A. Havard, Ville-Dieu, France, et achetée par l'entremise de J.-A. Langlais et Fils, de Québec, elle coûta \$715.63, y compris les frais de transport et d'installation au clocher.

En 1896, M. le Curé fit un voyage en Europe et en Terre-Sainte.

A son départ, Alexis Lincourt, fils, eut l'honneur de le conduire à Acton dans sa voiture, traînée par ses deux beaux chevaux blancs, bien "lavés" pour la circonstance. Tous les paroissiens l'accompagnaient processionnellement. A la gare, le bon Curé recevait avec émotion les souhaits d'heureux voyage que chacun tenait à lui adresser; il promettait de penser à eux dans ses divers pèlerinages.

A son retour, toute la paroisse encore se porta au-devant de lui avec un pieux empressement. Une centaine d'hommes à cheval le précédaient, portant la bannière de St-Théodore. En avant de l'église, on avait dressé un arc de triomphe. Rangés chaque côté du trottoir jusqu'au chemin, les enfants jetaient des fleurs pour acclamer le retour du Pasteur vénéré. Un second rang était formé par des hommes qui, fusil au bras, exécutaient, au passage une salve joyeuse. Monsieur le curé était heureux de se retrouver au milieu de sa chère famille paroissiale. A tous, il apportait, avec la bénédiction du Saint-Père, un chapelet ou un souvenir pieux.

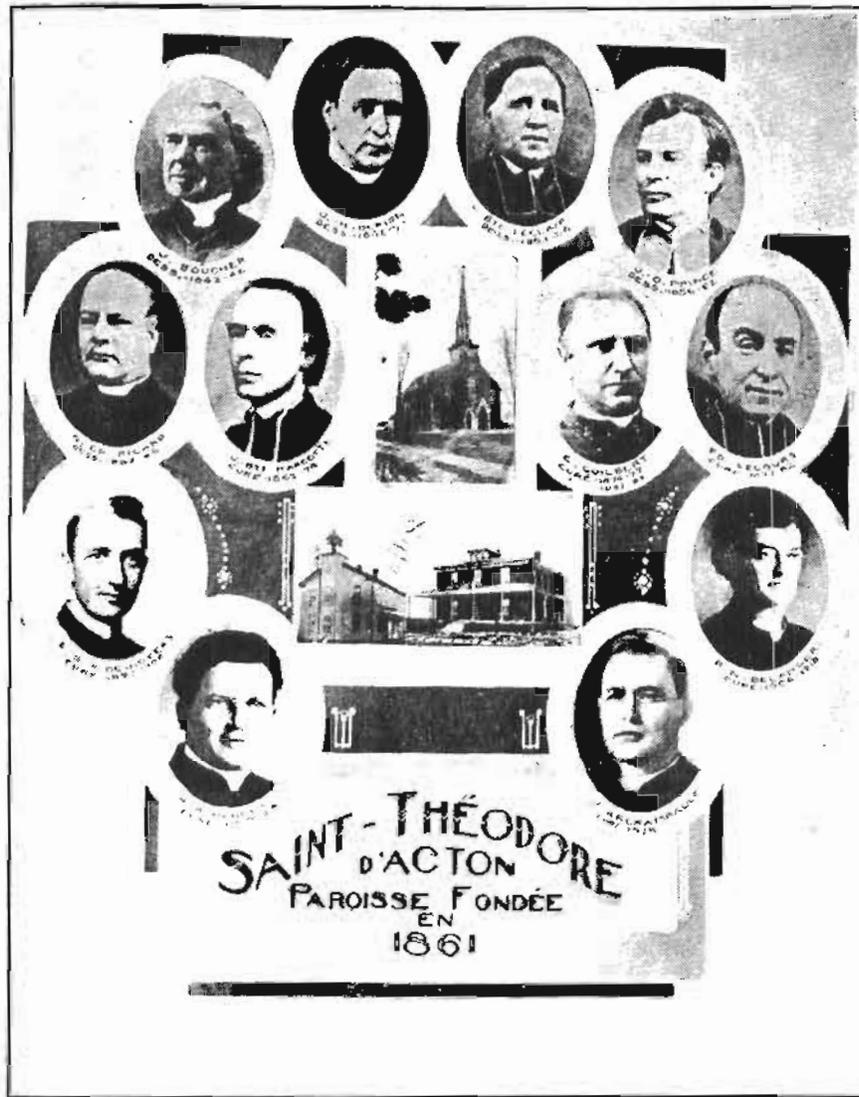
Du 18 au 26 octobre 1896, une grande retraite paroissiale fut prêchée par les RR. PP. Legault et Guertin, Oblats de Marie Immaculée. Grâce à Dieu et au zèle des prédicateurs, le succès fut complet. M. le Curé donna solennellement la bénédiction papale, ayant reçu de S.S. Léon XIII l'autorisation nécessaire.

En 1897 Monsieur Guilbert fut nommé, chambellan de la sainte maison de Lorette, Italie, par Mgr Gallucci, évêque de l'endroit. L'année suivante, le même prélat, lui conférait le titre de chapelain d'honneur de l'insigne basilique de Lorette.

En 1897, St-Théodore avait le chagrin de perdre son digne pasteur, qui devint curé à Ste-Anne-de-Sorel pendant 6 ans, puis à St-Ours de 1903 à 1907. En laissant cette dernière cure, il se reposa pendant un certain temps à l'Hospice St-Victor de Beloeil. Chapelain au Précieux-Sang de St-Hyacinthe pendant quelques années, il se retira à l'Hôpital St-Joseph des Trois-Rivières. Il y mourut en janvier 1915.

Monsieur Guilbert avait sincèrement aimé les paroissiens de St-Théodore. Père ferme et austère, mais plein de vraie charité, il s'intéressait à tous, surtout aux enfants, qui le craignaient bien un peu, mais étaient sûrs de trouver auprès de lui lumière, appui, direction sûre. Il enseignait la vérité avec une certaine rudesse parfois, mais il savait convaincre, stimuler les énergies et faire accomplir les plus généreux efforts dans la pratique de la vertu. Il conserva un bon souvenir de ses chers Théodoriens, et ceux-ci lui gardèrent une vénération profonde.





Curés et desservants de la paroisse de Saint-Théodore d'Acton.

CHAPITRE IV

Les trois premiers curés du siècle actuel

4^e curé: M. l'Abbé S.-D.-RODRIGUE DESNOYERS,
1897-1906.

La situation financière de la Fabrique était alors excellente. Aussi, le nouveau curé songea-t-il à faire à l'église d'importantes restaurations.

Issu d'un respectable entrepreneur-sculpteur de St-Jean-Baptiste-de-Rouville, qui, au renom d'artiste pieux, ajouta la gloire incomparable d'avoir donné trois de ses fils à l'Eglise de St-Hyacinthe, M. Desnoyers possédait, avec le goût de l'art, une activité naturelle qu'il sut déployer à la satisfaction générale. Il avait d'ailleurs le don de dérider les travailleurs fatigués ou moroses. Ses mots d'esprit, ses saillies originales, semaient le rire franc et mettaient à l'aise. Presque toujours souffrant, il n'en perdait point pour cela sa gaieté. De bonnes personnes étaient allées frapper à la cuisine pour prendre des nouvelles de leur curé, malade depuis plusieurs jours. Lui-même vint ouvrir et les salua par une boutade joyeuse. Comme on s'étonnait: "Mais, M. le Curé, vous êtes quasiment mort et vous faites encore des plaisanteries?" — "Ha! répliqua-t-il, quand je serai mort, qu'on vienne lever le drap pour voir si je ris encore."

Si le sel de sa conversation était agréable à tous, ses sermons ne plaisaient pas moins. Il présentait la doctrine d'une façon nette et précise, les faits de l'Évangile étaient des tableaux "filmés", diraient certains modernes, et la leçon à tirer se gravait dans les esprits pour mieux atteindre les cœurs.

Enumérons les travaux qu'il fit exécuter :

En 1899, agrandissement du jubé par une aile de chaque côté et démolition d'un petit jubé situé au-dessus du premier; construction d'un chemin couvert conduisant de l'église à la sacristie; plancher neuf à la sacristie.

En 1901, couverture de l'église renouvelée.

En 1903, peinture d'aluminium et galerie en fonte au clocher.

En 1904, peinture et décoration de tout l'intérieur de l'église, des autels et de la sacristie; installation de bancs neufs ainsi que d'un appareil de chauffage, à la vapeur dans l'église et à l'eau chaude dans la sacristie; enfin, peinture à l'extérieur de l'église.

L.-P. Morin, de St-Hyacinthe, fit les travaux de menuiserie pour \$2537; l'appareil de chauffage fut installé par Blondin et Cie, de St-Hyacinthe, pour \$1386; la peinture et la décoration furent l'oeuvre d'Ulric Dumont, d'Acton, et payées \$2192.

La toilette du temple terminée, M. le Curé fit, le 9 juillet 1905, l'érection du chemin de la croix. Les tableaux, de valeur artistique, furent payés \$167.50, et les cadres \$135.

Toutes ces dépenses payées, la Fabrique possédait encore \$232.83.

Les vieux bancs de l'église furent vendus à St-Jacques-de-Clarenceville.

L'année séculaire fut marquée par un grand Jubilé, lequel, après avoir été célébré à Rome en 1900, fut étendu, l'année suivante, au monde universel. Pour gagner cette indulgence extraordinaire, grand jeûne au pain et à l'eau,

puis réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, enfin visites au Saint Sacrement avec prières aux intentions du Souverain Pontife. Pour faciliter l'accomplissement des oeuvres susdites, une retraite paroissiale fut prêchée, du 24 février au 3 mars 1901, par les R.P. Berchmans et Archange Marie, O.F.M. "Les exercices, atteste M. le Curé, ont été suivis avec la plus grande régularité par les paroissiens, aussi le succès a été complet. Les prédicateurs ont été appréciés."

M. le Curé Desnoyers voyait approcher le 11 février 1902 et son âme débordait de reconnaissance envers le Dieu de son ordination sacerdotale, dont il célébrerait le 25^e anniversaire. Le dimanche précédent, il avait annoncé au prône une messe d'action de grâces, en invitant ses enfants spirituels à s'unir à lui pour remercier l'Auteur de sa sublime vocation. Tous répondirent à l'appel du Pasteur et l'église était remplie pour la messe jubilaire.

Le saint Sacrifice terminé, on présenta une bourse au digne Curé; le Docteur Esdras Proulx lut l'adresse, composée par M. l'abbé Edmond Decelles, alors vicaire à la cathédrale de Saint-Hyacinthe. M. le Curé ne s'attendait à aucune de ces manifestations. Deux jours avaient suffi à ses paroissiens pour organiser cette fête de gratitude. Il en fut très touché et les remercia en termes paternels.

Menacé de cécité, M. le Curé passa l'automne de 1905 et une partie de l'hiver à Montréal pour suivre des traitements à l'électricité. Son état s'étant passablement amélioré, il était revenu au poste et son remplaçant, M. l'Abbé Alfrédise Lagacé, était reparti. Il avait célébré seul les offices de la Semaine Sainte lorsque, dans la nuit du Samedi Saint, il tomba sérieusement malade d'une pneumonie. Le matin de Pâques, il envoya chercher un vicaire d'Acton. Pour cette fête, les pénitents se présentent plus nombreux au saint Tribunal. Afin que ceux-ci n'aient pas à attendre, il s'offrait à les recevoir au presbytère. Jérémie Bonneau s'y présenta: l'énergique curé donnait sa dernière absolution.

Malgré tous les soins, malgré les prières de ses paroissiens, le vénéré malade ne se remit point. Il mourut le 26 mai 1906, à l'âge de 51 ans. Un premier service fut chanté à Saint-Théodore par le frère du défunt, M. l'Abbé Azarie Desnoyers. Un grand nombre de prêtres y assistaient, les uns dans le chœur, les autres au jubé de l'orgue pour exécuter le chant, si bien que les chantres de St-Théodore ne purent entrer au jubé, mais unirent quand même leurs voix à celles des clercs. Une foule de paroissiens, parents et amis remplissaient l'église, un grand nombre même ne pouvaient y trouver place.

Dans l'après-midi, toute la paroisse fit cortège à la dépouille mortelle du regretté curé, jusqu'Acton, où après lui avoir chanté un Libera à l'église, on le conduisit à la gare. Plusieurs personnes prenaient place dans le train qui le transporta à St-Hyacinthe, où il fut inhumé au Séminaire. Aux dernières cérémonies funèbres, assistaient, comme délégués officiels de St-Théodore les membres du Conseil municipal, de la Commission scolaire, ainsi que du Bureau de Direction de l'Union St-Joseph.

5e curé: M. l'Abbé NAPOLEON-PAUL BELANGER,
1906-19.

Il fallait un successeur au prêtre vaillant qui venait de mourir au champ d'action. M. l'abbé N.-P. Bélanger, curé de St-Thomas d'Aquin depuis 4 ans, fut désigné à la cure vacante.

Pendant un ministère de 13 ans auprès des paroissiens de St-Théodore, M. Bélanger fut vraiment l'homme de Dieu, le directeur patient et éclairé, l'ennemi acharné du mal sous toutes ses formes, l'apôtre infatigable du bien. La piété de son cœur s'épanchait en une langue facile, douce et pénétrante et souvent il oubliait l'heure à parler de Celui qui embrasait son âme sacerdotale.

Pendant le carême de l'an 1909, du 7 au 14 mars, une retraite de Tempérance fut prêchée par les Pères Laferrière et Doyon, Dominicains de St-Hyacinthe. M. le Curé écrit:

"La retraite a été suivie avec une vraie piété et le succès paraît en être sérieux." Un bon nombre s'enrôlèrent dans la Société de Tempérance et organisèrent un Conseil local.

En 1916, M. le Curé et les Marguilliers firent exécuter plusieurs réparations à l'église et à la sacristie. Ce fut d'abord la reconstruction du clocher, qui menaçait ruine, puis d'une partie des fondations et des murs; ensuite, l'on peignit la couverture et les murs extérieurs. Tous ces travaux coûtèrent \$4,943.95 et furent payés comptant, la Fabrique possédant encore une balance de \$2,986.49 en caisse ou prêts.

M. le Curé Bélanger quitta, en 1919, sa chère paroisse de St-Théodore, laquelle reconnaissait son dévouement et le payait d'affection et d'estime vraiment filiales. Chargé de la cure de St-Dominique, il y mourut, à 69 ans, le 29 mars 1932, laissant une réputation de grande sainteté.

6e curé: M. l'Abbé JOSEPH-ANTOINE MONFET,
1919-28.

A Frelighsburg, M. le Curé Monfet avait, en 1914, décoré l'église et construit le couvent actuel. A St-Théodore, il devait aussi accomplir de nombreux travaux.

Le perron de l'église et le trottoir qui conduit à la rue, étaient en mauvais état, au point d'offrir des dangers. On décida donc de les refaire en ciment. Les dépenses s'élevèrent à \$915.38. La Fabrique gardait en caisse \$5,660.20.

On commença en 1920, à niveler le terrain du cimetière.

Depuis 1919, on parlait de reconstruire le presbytère. Le 24 février 1924, après avoir pris connaissance des plans et devis et de la soumission de \$12,000, présentés par Adélarde Paquet, entrepreneur résidant à St-Hugues, les membres du Conseil de Fabrique acceptaient le contrat. Les travaux devaient être exécutés sous la surveillance de M. le Curé et des marguilliers. De plus, dans une assemblée du 20 juillet, on autorisait M. le Curé à faire construire en ciment

les trottoirs conduisant de l'église au presbytère et à la rue, puis à acheter, en temps convenable, une haie pour clôturer le terrain de la Fabrique.

Avec quelques imprévus, les dépenses pour la construction du presbytère s'élevèrent à \$12,438.88. En plus, on fit installer l'appareil électrique pour l'éclairage du presbytère, au prix total de \$992.06. Les trottoirs coûtèrent \$611. D'autres frais montèrent à \$650.00, ce qui porta à \$14,691.-94 les dépenses extraordinaires de reconstruction et réparation. Cependant, la dette réelle ne s'élevait qu'à \$8,513.13. Tous ces chiffres n'affirment-ils pas la réelle prospérité de la paroisse? Sans doute, la Fabrique, habituée depuis longtemps (1896) à posséder un bon capital en caisse, s'était endettée, mais pour améliorer l'établissement religieux ou curial, et ce, dans un bon esprit qui faisait grandement honneur aux paroissiens.

Monsieur le Curé s'était chargé de la construction et du soin de la salle publique. Il l'avait fait bâtir en 1920 et payée en bonne partie par des bazars et séances, car s'il n'était pas le bâtisseur économe, il était l'organisateur parfait.

Ami du beau et tout particulièrement du chant et de la musique, il avait fondé le Cercle Ste-Cécile, composé d'un groupe de jeunes filles qui se prêtaient volontiers à la préparation des séances. M. le Curé les exerçait lui-même. Un peu craintif au début, ce Cercle s'affermi, se développa et en maintes circonstances recueillit des lauriers, dont l'organisateur faisait entier hommage aux actrices. Mais où le Cercle se surpassa, ce fut à l'occasion des Noces d'argent sacerdotales du Pasteur zélé.

Dans la matinée, messe solennelle, suivie de la lecture d'une adresse par Louis Gauthier, président de la Commission Scolaire et offrande par Edouard Fontaine, maire, d'un bouquet de marguerites, décoré de 5 billets de \$20 en guise de drapeaux.

A midi, banquet préparé, en majeure partie, par les membres du Cercle. Le soir, grande réunion à la salle paroiss-

siale. Après les hommages au Jubilaire — dialogue entre l'Ange de la paroisse (Thérèse Gauthier) et la Religion (Thérèse Désautels) — on présenta un drame: "La meilleure part" et une opérette comique: "La meunière du Moulin-Joli." Le tout fut goûté et applaudi.

Quand l'incendie détruisit une partie du Séminaire de Saint-Hyacinthe, la paroisse de St-Théodore, malgré les forts déboursés de la Fabrique ces années-là, ne s'en montra pas moins généreuse. Voulant témoigner sa sympathie à Son Excellence Mgr Decelles et aux Messieurs du Séminaire, elle s'engagea, le 11 déc. 1927, à payer annuellement pendant cinq ans la somme de \$200, pour aider à reconstruire ce précieux établissement diocésain.

Lorsque M. Monfet fut promu à la cure de Roxton Falls, le Conseil de Fabrique jugea convenable de le décharger de la gestion de la salle St-Antoine. Considérant de plus que cette administration, faite de loin, serait embarrassante pour la paroisse elle-même dans le libre usage de l'immeuble, on décida, le 8 avril 1928, d'assumer la dette de \$2500, balance due sur \$8297.26, ce dernier montant représentant toute dépense jusqu'à date, pour construction, ameublement et soin de la salle, laquelle, de ce jour, devint propriété de la Fabrique. Cette décision fut ratifiée par une assemblée générale des marguilliers et francs-tenanciers.

M. le Curé Monfet, nous l'avons vu, avait beaucoup fait pour l'embellissement des propriétés de la Fabrique, mais plus appréciable encore fut son oeuvre dans l'ordre spirituel. C'est lui qui inaugura dans la paroisse, pour le bien des âmes et leurs progrès dans les voies de Dieu, les belles Congrégations des Enfants de Marie et des Dames de Sainte-Anne, la Ligue du Sacré-Coeur. C'est lui qui, de concert avec la Commission Scolaire d'alors, appela pour l'école du village, des religieuses dont la raison d'être est l'éducation des enfants, particulièrement dans les campagnes; nous avons nommé les Soeurs de St-Joseph de St-Hyacinthe. Excellent prédicateur, il savait tirer de l'Évangile des trésors toujours nouveaux. Il

montrait le côté attrayant de la vertu et enthousiasmait pour l'accomplissement de ces mille actions petites mais fort méritoires. La vertu aimable, il la pratiquait le premier. Sa piété n'avait rien d'austère ou de guindé. Il était tout dévoué à ses paroissiens et tous lui portaient une affection véritable. Aussi, c'est avec regret qu'on le vit partir pour un autre champ d'apostolat.

Avant son départ, les paroissiens par l'intermédiaire de M. Louis Gauthier lui présentèrent une adresse touchante et une bourse, hommage de leur profonde reconnaissance. Les enfants de Marie, auxquelles il avait témoigné une sollicitude spéciale, lui offrirent un fauteuil. Mlle Emilia Dumoulin était alors présidente. Mlle Thérèse Desautels lut l'adresse d'adieu.



CHAPITRE V

Les deux derniers curés

7e curé: M. l'Abbé JEAN-BAPTISTE ARCHAMBAULT,
1928-37.

M. le Curé Archambault arrivait de Brigham, qu'il avait fondé en 1928 et dont il avait bâti le presbytère-chapelle. A St-Théodore, il trouvait les établissements religieux en bonne condition. Il s'agissait, dans le moment, de continuer les travaux d'amélioration au champ des morts.

Le cimetière se trouvant autrefois près de la chapelle, à l'endroit où s'élève l'église, on avait dû le reculer, en 1865. Trois agrandissements successifs, en 1893 d'abord, puis en 1907, enfin en 1912, le portèrent à l'étendue actuelle. M. le Curé Bélanger le fit clôturer, et, afin d'assurer un parfait égouttement, y fit creuser un canal. Mais, dans la partie neuve, le terrain présentait une pente très accentuée: M. le Curé Monfet commença, en 1920, à faire charroyer du gravier pour l'exhausser.

Jusqu'ici, chaque lot familial était entretenu et orné de fleurs selon le goût et la piété de chacun. Mais les tombes de ceux dont les familles étaient disparues de la paroisse, gisaient dans un complet abandon. Cet état de choses, existant dans d'autres localités, Son Excellence Monseigneur Decelles, dans une circulaire adressée au clergé le 31 mai

1928, demanda que, dans tout le diocèse, on s'imposât un louable effort pour embellir le "dortoir où, dans le repos de la mort, nos frères dans le Christ attendent le réveil éternel. Il y faudra, ajoutait-il, de la bonne volonté et de la persévérance." Pour joindre l'encouragement à l'exhortation, il décida d'attribuer chaque année quatre prix aux cimetières les plus méritants dans le groupe des paroisses où se ferait la visite pastorale.

C'est à la louange de St-Théodore d'avoir déjà fait le premier geste pour l'embellissement de son cimetière plusieurs années avant l'appel de Monseigneur.

M. l'abbé Archambault, donc, s'occupa avec zèle de continuer ces travaux. Il organisait des corvées, auxquelles les paroissiens se prêtaient généreusement, si bien que, en 1933, le terrain était aplani, gravelé, les monuments redressés, et l'on plantait les magnifiques hydrangées que nous admirons aujourd'hui. En juin, lors de la visite pastorale faite par Son Excellence Mgr Desmarais, Evêque auxiliaire du diocèse de Saint-Hyacinthe, le 4e prix fut décerné au cimetière de St-Théodore. L'année suivante, à l'occasion de l'Année Sainte commémorant le 19e centenaire de la mort du Sauveur, fut arboré le grand crucifix avec Christ de bronze, qui s'élève au centre comme un signe d'espérance et de ralliement au ciel de toute la famille paroissiale. Le dimanche, 9 septembre, Son Excellence Monseigneur Decelles daigna le bénir solennellement. Elle-même, à la grand'messe, commenta l'Évangile du jour, puis il félicita les paroissiens des améliorations effectuées au cimetière. Vers 3 heures, après Vêpres, toute la paroisse se groupa au champ de sépulture des chers disparus. Monseigneur prononça une de ces allocutions à la fois sublime et simple dont il a le secret, puis il bénit la Croix et l'on chanta un Libera pour les défunts.

Le cimetière est entretenu, nous savons avec quel zèle, par Alexandre Gaudette depuis 1933, moins un an, pendant lequel Odilon Clair, sacristain, en fut chargé. En 1939, la paroisse eut un accessit pour la tenue du cimetière.

Le 18 juin 1933, au ciel de Saint-Théodore brillait une fête à jamais mémorable. M. l'abbé Raphael Gauthier, fils de feu Victor Gauthier et d'Odile Picard, était ordonné prêtre par Son Excellence Monseigneur Jos.-Aldée Desmarais, Auxiliaire de Saint-Hyacinthe, agissant au nom de Son Excellence Monseigneur Jemmard, évêque de Lafayette, Louisiane, E.-U. Son Excellence était assistée de M. le Chanoine J.-B.-O. Archambault, Supérieur du Séminaire de St-Hyacinthe, comme prêtre-assistant; MM. les Abbés Monfet, curé de Roxton Falls et ancien curé de St-Théodore, et Olivier Gaudette, vicaire d'Acton, agissaient comme diacre et sous-diacre d'honneur; le diacre et le sous-diacre d'office étaient deux confrères du jeune lévite. Toute la paroisse suivait avec émotion les sublimes cérémonies de l'ordination dont Monseigneur daignait indiquer le symbole à mesure qu'elles se déroulaient. Le Te Deum fut ensuite chanté avec un enthousiasme reconnaissant.

Le banquet était préparé à la Salle Saint-Antoine, décorée pour la circonstance de verdure et de fleurs variées, parmi lesquelles se détachaient les sentences suivantes: "Goûtez et voyez combien le Seigneur est bon!" — "Quid retribuam Domino!"

Monsieur le Curé, voulant procurer à ses paroissiens, à l'occasion du Jubilé de la Rédemption, les précieux avantages d'une retraite, s'adressa aux Franciscains, mais il fallut attendre. . . Enfin, du 17 au 24 février 1935, le R.P. Ferdinand Coiteux vint prêcher et il le fit avec beaucoup de chaleur apostolique. La cérémonie de clôture fut particulièrement touchante. A 2 heures, exposition du Très Saint Sacrement, suivie de la procession, au retour de laquelle M. le Curé, tenant l'Ostensoir, demeura tourné vers le peuple pendant que le Père Prédicateur adressait, avec tous les paroissiens, des hommages de réparation au Coeur de Jésus. L'émotion était grande. La Bénédiction du Saint Sacrement termina cette série d'offices pieux, pendant lesquels le Divin Rédempteur, sans doute, se plut à multiplier ses faveurs.

Le 29 mars 1936, on décida de faire couvrir l'église en bardeaux d'amiante, peindre le clocher et l'extérieur de l'église. Tous ces travaux devaient être exécutés par Alfred Grégoire, de Sherbrooke, pour la somme de \$700.

M. le Curé aimait ses paroissiens et se donnait à eux avec tout son zèle d'apôtre; et parce que son âme était toute dévouée au bon Dieu, Celui qui ne se laisse jamais vaincre en générosité donnait à son ministère auprès des bons paroissiens de St-Théodore des fruits consolants.

Ses sermons très substantiels, soulignaient sans cesse la haute importance des devoirs des parents envers leurs enfants.

Convaincu que toutes grâces découlent de l'Eucharistie, il organisa la communion mensuelle. A cette fin, la paroisse fut divisée en quatre sections, appelées à tour de rôle à communier et à prier spécialement pour la famille paroissiale. Tous d'ailleurs étaient fortement invités à faire la communion hebdomadaire et même quotidienne. Cette excellente coutume se continue encore au grand bénéfice des âmes. Il établit également l'Heure Sainte réparatrice du premier vendredi du mois.

Au cours de ses deux termes de vicariat à St-Pierre-de-Sorel puis au bureau d'assistant directeur de l'Action Sociale Catholique Agricole, il avait connu et aimé la jeunesse. Il comprenait que travailler à une solide et chrétienne formation des jeunes est une action doublement efficace, s'exerçant à la fois sur le bien présent et futur d'une paroisse. Aussi songea-t-il à réunir les jeunes gens pour des cours spéciaux. Il leur enseignait le catéchisme, le français, le calcul; il savait les intéresser au travail et, à propos, délasser les esprits.

Il avait une particulière sollicitude pour les écoles. Dans ses fréquentes visites, il encourageait, stimulait, catéchisait. Il préparait des concours mensuels et les corrigeait lui-même. Qui ne se rappelle spécialement le "solennel et terrible" examen écrit, à chaque fin d'année, alors que toutes les

écoles de la paroisse étaient en concurrence! Quel émoi! Quel enthousiasme! Avec quelle anxiété l'on attendait la proclamation des points! Le résultat était une consolation, une récompense pour les élèves et leurs maîtresses, et l'on se promettait bien de faire mieux encore l'année suivante.

Faut-il regretter que, depuis, ces joutes paroissiales aient cédé la place aux examens donnés par Monsieur l'Inspecteur pour certificats de 7^e, 9^e et 10^e années ou pour promotions dans les autres années?... Peut-être ceux-ci n'ont-ils pas le charme d'un intérêt purement familial; d'autre part, ils ont le privilège d'atteindre un plus grand nombre d'écoliers, ce dont il faut assurément se réjouir.

Promu à la cure de Ste-Rosalie, M. le Curé Archambault quitta St-Théodore le 31 mars 1937. Sa 25^e année de sacerdoce devait s'achever le 25 juillet suivant. Déjà, au couvent, on avait préparé le programme d'une séance à l'occasion de son Jubilé. Les notes joyeuses durent être remplacées par des tintements d'adieu. Le 29 après-midi, réception au couvent et offrande d'un souvenir reconnaissant: une bourse pour malades avec custode. Le soir, à la salle St-Antoine, les enfants jouèrent quand même le drame projeté, Marguerite Morus, avec quelques intermèdes: chants, récitations, saynètes.

La veille, le dimanche de Pâques, après la grand'messe, les paroissiens exprimèrent leur profonde gratitude et leurs regrets par la bouche d'Emile Decelles. La voix de celui-ci était pleine des larmes de son coeur. Euclide Chagnon, marguillier en charge, présentait une bourse, hommage de la paroisse reconnaissante. En effet, on perdait un Père auquel on gardera toujours un sentiment tout filial, et l'on faisait des vœux pour que le nouveau théâtre de son labeur soit fécondé par toutes les bénédictions divines.

8^e curé: M. l'Abbé HERMANN HEBERT, depuis 1937.

M. le Curé actuel est le digne successeur des prêtres vénérables qui ont exercé leur ministère dans St-Théodore. Une excellente demoiselle avec laquelle nous causions et qui

a connu tous les curés depuis la fondation de la paroisse, nous disait: "Nous n'avons eu que de bons et saints curés." Un accent de pieuse conviction accompagnait ses paroles.

M. le Curé est véritablement le Père de tous ses paroissiens et il désire que tous soient à l'aise avec lui. Toujours un mot aimable quand vous le rencontrez. A tous la charité de son coeur! A celui qui est malade, éprouvé, le secours qui ne cherche point à paraître mais à faire du bien véritablement. Pasteur dont la sollicitude est toujours en éveil, il dispense à tous lumière, encouragements, conseils.

Après son ordination en 1916, M. l'Abbé Hébert avait été professeur au Séminaire de St-Hyacinthe jusqu'en 1919, puis étudiant au Collège Canadien à Rome, d'où il revint, en 1922, docteur en philosophie et en droit canonique. Cinq années encore, il resta au Séminaire de St-Hyacinthe, enseignant la philosophie et la théologie. Ensuite vicaire à Granby, puis à la Cathédrale de St-Hyacinthe, il était curé de St-Bernard-de-Michaudville depuis le 27 septembre 1932 quand il fut chargé de diriger la paroisse de St-Théodore.

On aurait crain, peut-être, que le brillant docteur fût trop érudit pour être compris des humbles. . . Mais la véritable science, ne doit-elle pas verser, au contraire, plus de lumière dans l'enseignement? De fait, M. le Curé Hébert possède le très appréciable talent de mettre sa prédication à la portée de ses paroissiens, tout en servant à ceux qui ont une certaine culture intellectuelle — et il n'en manque pas à St-Théodore — un aliment qui les satisfait pleinement. Le thème ordinaire de ses sermons est l'Évangile, expliqué chaque année sous différents aspects et rendu plus vivant par des croquis des Lieux Saints, qu'il a visités en 1921. La leçon est dégagée, claire et forte, et comme Notre-Seigneur lui-même résumait le Décalogue en un double précepte, celui de la charité envers Dieu et envers les hommes, ainsi, M. le Curé rappelle fréquemment ce commandement divin. La charité, la belle charité, la bonne charité, il la prêche sans cesse.

Les enfants, spécialement ceux de l'école du village, qui ont le privilège d'entendre ses catéchismes hebdomadaires, se rappelleront toujours les saintes leçons données d'une façon nette, intuitive, attrayante.

Le premier acte administratif de la Fabrique après l'arrivée de M. le Curé Hébert date du 15 août 1937. On y décida de faire exécuter divers travaux: creusage d'une remise pour bois de chauffage, sous la sacristie, \$225; installation de l'électricité dans l'église et renouvellement des accumulateurs électriques, \$636; quelques réparations et tapisserie au presbytère.

Une retraite paroissiale est une bonne occasion pour chacun de réfléchir, de faire un examen loyal de soi-même et de retremper son âme pour un meilleur accomplissement de ses devoirs. Cette occasion, M. le Curé voulut la ménager à ses paroissiens. Du 29 janvier au 5 février 1939, le Rév. P. Ludovic Cossette, Montfortain, vint donner les saints exercices, lesquels furent suivis avec générosité. Le vaillant apôtre savait toucher les cœurs.

Le dimanche après-midi, à la clôture de la retraite, il y eut une belle manifestation en l'honneur de Marie. La statue de la Vierge entourée de fleurs et de lumières avait été placée au milieu du chœur. Dans un éloquent sermon, le Père publia d'abord les gloires de Marie, puis un groupe de jeunes filles du Couvent défilèrent en procession dans l'église et vinrent entourer la Madone; dans un cantique d'amour, elles offrirent leurs couronnes à leur Mère du ciel. Et ce fut la Bénédiction du Saint-Sacrement. Avant de quitter la chaire, le Révérend Père Prédicateur félicita la paroisse de la façon édifiante dont elle avait suivi la retraite. "C'est la première fois, affirmait-il avec une émotion visible, que je goûte tant de consolations dans une retraite paroissiale. Que le bon Dieu continue son oeuvre parmi vous!..."

La cloche de l'église s'était fêlée. Pour la remplacer, on acheta au prix de \$180 une cloche, du poids de 1417 lbs, coulée à Montréal en 1890 par la Maison Chanteloup, mais

venant actuellement de l'église de Sainte-Thérèse-de-Blainville. A l'occasion de sa visite pastorale, le 27 mai 1939, Son Excellence Mgr Desmarais, en présence d'un très grand nombre de paroissiens, bénit cette cloche, laquelle reçut au baptême les noms de Pie-Fabien-Aldée-Léon-Georges-Elisabeth-Théodore-Marie-Thérèse; il y avait 27 parrains et marraines, entre autres le Marguillier en charge, le Maire, le Président de la Commission Scolaire et autres notables de la paroisse. Son Excellence daigna elle-même prononcer le sermon de circonstance, expliquant le beau rôle de la cloche dans notre vie chrétienne, soit qu'elle nous convie aux offices pieux ou qu'elle nous invite à nous unir de coeur à nos frères dans leurs joies ou leurs deuils.

En août 1939, M. le Curé organisa une semaine de prières dans le but d'attirer les bénédictions du Ciel sur les moissons. Les deux années précédentes, les cultivateurs avaient vu leurs champs pleins d'espérance ravagés par la grêle, leurs granges renversées par le vent ou détruite par la foudre. Cet appel de leur Pasteur releva les courages en ranimant leur foi en la bonne Providence. Ce fut une semaine de réelle ferveur. Le jeudi fut plus solennel.

Pour la grand'messe, à 8 heures, tous les bancs étaient remplis. A l'issue du Saint Sacrifice, il y eut récitation des Litanies des Saints et Bénédiction du St-Sacrement. Dans une Heure Sainte, M. le Curé, au nom des paroissiens, s'adressant au Jésus de l'Ostensoir, reconnaissait que les malheurs des années précédentes étaient un juste châtement, puis il sollicitait le pardon de son Amour miséricordieux. Ses paroles, pleines d'éloquence et de ferveur à la fois, touchèrent vivement les coeurs. Dans la conviction que Dieu avait agréé leurs suppliques et leurs larmes, tous retournèrent à leurs travaux, réconfortés et confiants. Abondantes furent les récoltes à l'automne. Merci à Dieu!

Depuis plusieurs années, l'on parlait de faire laver les murs de l'église, proposition que toujours on devait remettre à plus tard afin de satisfaire à des besoins plus urgents. Enfin,



Monsieur l'abbé H. Hébert, curé actuel.

au printemps de 1941, on put réaliser le projet. Les blanc et or des autels retrouvent leur ancienne fraîcheur, les saints paraissent rajeunis, les murs s'égayent. Seule, la voûte doit attendre encore; le temps manque, car il faut achever la toilette du temple avant les fêtes jubilaires de M. le Curé.

En effet, c'est le 25 juillet 1916 que M. l'Abbé Hermann Hébert recevait l'onction du sacerdoce. Pour célébrer ce 25^e anniversaire aussi dignement qu'il leur est possible, les paroissiens s'organisent avec une belle entente. Anticipant la date bénie, dès le 25 mai, les cloches sonnent le Jubilé. A la grand'messe solennelle d'actions de grâces, M. le Curé est assisté comme diacre de M. l'Abbé F.-X. Côté, professeur au Séminaire de Saint-Hyacinthe, et d'un religieux d'Acton comme sous-diacre.

Dans une éloquente allocution, M. l'Abbé Côté développe cette pensée: "Le Prêtre est un homme immensément grand, terriblement grand, puisqu'il est un autre Christ."

Le chant est très bien rendu par la chorale de la paroisse, laquelle exécute la seconde messe de Boisseau.

Le pain bénit, distribué à chacun des assistants, symbolise la charité qui unit les âmes dans une allégresse pure.

Après la messe, les trois marguilliers, représentants officiels de la paroisse, s'avancent: Victor Desautels lit l'adresse avec tout son coeur, puis Louis Nolin et Deus Chevrette présentent une bourse et une mallette garnie, pour le Saint Viatique. Le digne Jubilaire, très ému, remercie le bon Dieu de l'avoir fait son Prêtre pour l'éternité et de l'avoir placé à la tête d'une paroisse où il se sent heureux parmi ses ouailles qui l'aiment, il n'avait pas besoin de ce cadeau matériel pour le savoir... Lui-même ressent une affection vraiment paternelle pour tous ses paroissiens. Il émet le souhait que ces fêtes pieuses resserrent encore les liens de fraternelle charité entre tous ses chers enfants de St-Théodore.

La chorale enlève ensuite un vibrant Te Deum.

L'après-midi, la paroisse se réunit de nouveau à la Salle St-Antoine. Cette dernière, récemment peinte par les soins de M. le Curé et le travail d'ouvriers locaux, est joyeusement décorée. Les grandes filles du Couvent ont exécuté des dessins sur les toiles du théâtre. A 2½ heures donc, la salle est complètement remplie: tous veulent unir leurs hommages à ceux que les élèves du Couvent présentent au Jubilaire. Compliments, chants, saynètes, récitations, comédies, le tout est applaudi avec enthousiasme. Le cadeau des enfants complète celui de la paroisse: un porte-Dieu avec custode.

A l'issue de la séance, la foule se porte à l'église pour la bénédiction du St-Sacrement. Que Dieu garde le Père de cette paroisse et lui accorde le ministère le plus fructueux auprès de ses chers Théodoriens!



CHAPITRE VI

Vicaires — Marguilliers — Sacristains Chantres — Organistes

VICAIRES:— Il y eut des vicaires à différents temps pour aider MM. les Curés dans leur saint ministère. Quelques desservants vinrent aussi pendant la maladie ou l'absence de l'un ou de l'autre curé.

En voici les noms :

MM. les abbés	Emmanuel Guilbert	1872-74	
	Edouard Springer	1877	
	François Desrosiers	1879-80	
	Charles Sicard	1880-81	
	Prosper Dufresne	1881-82	
	J.-A. Bernier	1882-84	
	L.-F. Coderre	1890	
	Césaire Maynard	1893	
	L.-A. Dutilly	1895	
	Chs-Amédée Guillet	1895-96	(desservant)
	J.-E. Lemonde	1896-97	"
	J.-A. Halde	1898	"
	J.-Baptiste Nadeau	1905	"
	Alfrédise Lagacé	1905-06	"
	Rodrigue Desnoyers	1906	"
	Alfred Perrault	1908	"
	Jos.-Louis Boisvert	1909	"
	Médéric Lavallée	1914	"
	Vincent Lincourt	1914-15	"
	Eugène Lagacé	1915-18	"
	Napoléon Maynard	1918	"
	Armand Guertin	1918-19	"

MARGUILLIERS QUI ONT OCCUPE LE BANC DE L'OEUVRE

1862 Joseph Decelles, Prudent Picard, Alexis Lincourt	1864 J.-Bte Dufresne
1863 Joseph Duchesneau	1866 Chs-Alexandre McClure
1865 J.-Bte Collard	1868 Jean Brodeur
1867 Jacob Laflamme	1870 Alexis Lincourt, junior
1869 Antoine Bernier	1872 Pierre Mathieu
1871 Michel Lépine	1874 Dosithée Bérard
1873 François Morin	1876 André Gauthier
1875 Joseph Brodeur	1878 Zéphirin Brodeur
1877 David Brault	Hilaire Gauthier
1879 Laurent Gaudette	1881 Anthyme Fontaine
1880 Antoine Collard	1883 Louis Brodeur
1882 J.-B. Cabana	1885 Célestin Thibault
1884 Jules Dumaine	1887 Julien Caouette
1886 J.-Bte Houle	1889 Olivier Goyet
1888 J.-Bte Ethier	1891 J.-Bte Chapdelaine
1890 Célestin Morin	1892 Jacob Laflamme
Théophile Morin	1894 Rémi Gauthier
1893 Jean-Marie Vincent	1896 Charles Lemoine
1895 Joseph Dion-dit-Lemoine	1898 Dieudonné Lussier
1897 Prudent Morin	1900 Israël Guérin
1899 Antoine Fontaine	1902 Magloire Devin
1901 Henri Vincent	1904 Rémi Désautels
1903 Félix Miclette	1906 Olivier Bonenfant
1905 Auguste Lacoste	1908 Ludger Mathieu
1907 Georges Martineau	1910 Anthyme Benoît
1909 André Fontaine	1912 Ludger Guérin
1911 Michel Dumaine	1914 Dosithée Bouthillette
1913 Téléphore Picard	1916 Samuel Gendron
1915 Thomas Nolin	1918 Charles Chartier
1917 Victor Laliberté	1920 Ovila Marsan
1919 Charles Chartier	1921 Laurent Brodeur
Isidore Jodoin	1923 Elzéar Picard
1922 Charles-P. Chartier	1925 Henry Champagne
1924 Adolphe Beaudoin	1927 Téléphore Dumaine
1926 Octave Picard	1929 Joseph Courtemanche
1928 Ovila Hébert	Adélar Tremblay
1930 Joseph Dubé	1932 Napoléon Morin
1931 Mathias Lafrance	1934 Euclide Chagnon
1933 Antonio Benoît	1936 Joseph Ethier
1935 Louis Gauthier	1938 Albert Gauthier
1937 François Petit	1940 Victor Désautels
1939 André Fontaine	1942 Joseph Picard
1941 Déus Chevrette	

SACRISTAINS

Le premier sacristain fut Joseph Sansregret-dit-Duchesneau. Pour les grandes fêtes, il déployait tout son art à la décoration de l'autel. Il voulait surtout des lumières nombreuses et pour satisfaire son désir pieux, il passait de

maison en maison quêtant des chandelles. L'excellent homme s'intéressait à l'instruction des enfants. Il donna le terrain pour la première école, celle du petit six, qui s'ouvrit en 1858.

Monsieur Sansregret-dit-Duchesneau fut remplacé par François Dauphinois-dit-Phénix. Puis, ce fut Paul Decelles qui occupa ce poste jusqu'à l'arrivée de Monsieur le Curé Desnoyers; il fut alors remplacé par Napoléon Tanguay. Au temps de Monsieur le Curé Bélanger, se succédèrent Alexandre Vanasse et Donat Doucet. En 1919, cet emploi était confié à Macaire Morin, en 1923 à Olivier Bonenfant, en 1929, à Lucien Picard. Depuis 1937, Odilon Clair remplit cet office.

Le sacristain n'est pas seulement le serviteur du prêtre, de la paroisse. Entretenir la maison du Seigneur et contribuer de près aux cérémonies du culte, telle est la sublime fonction qui fait de cet homme, le serviteur même de Dieu.

CHANTRES

Le 1er maître-chantre fut Emmanuel Brunelle, celui qui donna une partie du terrain de la Fabrique. Eusèbe Lusignan et M. Côté étaient ses aides.

Plus tard, Narcisse Brodeur-dit-Lavigne fut premier chantre, aidé de son frère, Zéphirin.

En 1869, M. le Curé Marcotte s'était choisi parmi les premiers communians un groupe de petits garçons auxquels il apprenait des cantiques de Noël; il les avait aussi exercés pour une messe de Pâques. Il commença ensuite à donner des leçons de plain-chant à 12 d'entre eux, qu'il groupait autour d'une grande table dans son presbytère. (Cette table est précieusement conservée par Mlle Albertine Lincourt.) Sur les douze, trois seulement persévérèrent: Hector Boulay (maître-chantre à St-François-d'Assise, Montréal, pendant de nombreuses années), Georges Tanguay, Edouard Lincourt. Ce dernier avait alors 11 ans. Lorsqu'il eut 14 ans, M. Brodeur-dit-Lavigne lui céda sa place. M. Lincourt remplit fidèlement son rôle jusqu'à l'âge de 80 ans.

A 78 ans, au printemps de 1937, il subit une opération à l'hôpital de Saint-Hyacinthe. Endormi, il chantait un Alleluia. Le chirurgien, le Dr Paul Morin, le taquinait ensuite, lui disant qu'à Saint-Hyacinthe, on ne chantait pas d'Alleluia en plein carême.

Il avait chanté deux messes le samedi matin, 4 février 1939. C'était pendant la retraite paroissiale prêchée par le R.P. Cossette. A midi, il tomba malade et mourut le lundi matin. Il avait désiré partir en plein action, le bon Dieu l'exauçait.

Soixante-six ans durant, chanter tous les offices religieux de sa paroisse, n'est-ce pas une belle carrière?

Depuis 1939, Alphonse Bouthillette ^{37-44.} dirige le chœur de chant paroissial. Comme ses prédécesseurs, il fait passer dans sa voix la piété de son âme vraiment chrétienne.

ORGANISTES

Dans la petite chapelle, point d'instrument de musique. La voix des chantres allait à Dieu sans aucun accompagnement. Aussi, ce fut une fête lorsque, en 1876, on entendit vibrer l'harmonium sous les doigts artistes de Mlle Emma Boulay. L'orgue fut acheté en 1887.

Si "chanter, c'est prier deux fois", accompagner le chant, n'est-ce pas participer au culte public d'une façon bien agréable à Dieu, et soutenir la piété des fidèles?

Voici les noms de ceux qui ont exécuté la musique religieuse dans l'église:

Mesdemoiselles:	Emma Boulay
	Octavie Brodeur
	Rosalie Gauthier
	Hélène Gauthier
	Anna Gauthier, qui continua encore lorsqu'elle fut devenue Mme Wellie Fontaine.
	Anna Decelles
	Léa Jodoin
Monsieur	Léon Jodoin

CHAPITRE VII

**Prêtres et religieux, enfants de la paroisse.— Professionnels.
— Militaires.— Octogénaires et nonagénaires.— Familles
nombreuses.— Familles qui ont conservé la propriété
des ancêtres.— Mouvement de la population.**

Le bon Dieu se plaît à répandre ses bénédictions dans les foyers où il est servi avec cette foi simple et pure qui a fleuri dans la belle paroisse de St-Théodore. Aussi, nombre de familles s'honorent-elles d'avoir donné quelques-uns de leurs membres au sacerdoce ou à diverses communautés religieuses. Voici la liste que nous avons pu recueillir :

PRETRES SECULIERS

MM. les Abbés : Joseph-Avila Dalpé
Edmond Decelles
Eugène Moulin
Robert Fontaine, au Grand Séminaire de
Saint-Hyacinthe depuis 1839.
Raphaël Gauthier, Prêtre des Missions
Etrangères, à Delcambre, Louisiane, Etats-
Unis.

PRETRES REGULIERS

Les Rév. Pères :
Jean-Marie (Henri Chapdelaine) Chartreux
Léon Fontaine, Jésuite, missionnaire en Chine
Camille Picard, Montfortain
Théodore Chagnon, "
Jean-Louis Picard, Oblat de Marie Immaculée.

RELIGIEUX NON PRETRES

Les Rév. Frères :

Denis (Omer Senay), Frère du Sacré-Coeur
 Armand Provencher, Oblat de Marie Immaculée
 Robert (Euclide Leclerc) Mariste
 Benoît (Paul Ethier) Cistercien
 Diogène (Hector Lauzeau) Frère des Ecoles Chrétiennes

RELIGIEUSES

SOEURS DU PRECIEUX-SANG :

à Saint-Hyacinthe: Soeur Catherine (Catherine Chapdelaine)
 à Nicolet: " Marie-de-la-Présentation
 (M.-J. Mathieu)

SOEUR DOMINICAINE :

Soeur Marie-de-l'Annonciation (Bertha Brault)

SOEURS DE LA PRESENTATION-DE-MARIE :

Soeurs

Jeanne-Marie	(Elisabeth Millette)
du Perpétuel-Secours	(Marie Millette)
Annette-du-Sacré-Coeur	(Winnie Chicoine)
Claire-du-Sacré-Coeur	(Wilhelmine Chicoine)
Marie-Thérèse-de-la-Charité	(Laurence Picard)
Saint-Octave	(Marie-Louise Picard)
Marie-Jean-du-Carmel	(Berthe Gauthier)
Marie-Emmanuel	(Angèle Morin)
Marie-Thérèse	(Georgette Bélanger)
Jean-de-la-Trinité	(Alice Bélanger)
Rolland-Marie	(Lucille Bélanger)

FILLE DE LA SAGESSE :

Soeur Monique-de-l'Eucharistie (Monique Chagnon)

SOEURS DE LA CHARITE DE SAINT-HYACINTHE :

La Très Rév. Mère Sainte-Hélène, Supérieure (Hélène Decelles)

Soeurs

Tanguay	(Marie-Louise Tanguay)
Ludivine	(Ludivine Tanguay)
St-Isidore	(Rosanna Jodoin)
Marie-de-Liguori	(Alma Jodoin)
Jodoin	(Léa Jodoin)
Désautels	(Ubelride Désautels)
Picard	(Blanche Picard)
Gauvin	(Mérilda Gauvin)
St-Elzéar	(Suzanne Gauthier)
Ste-Léonie	(Léonie Chagnon)
Rollande	(Rollande Gauthier)
Hébert	(Léa Hébert)
Caouette	(Florida Caouette)

SOEURS SAINTE-MARTHE :

Soeurs Saint-Jérôme (Jeanne Nolin)
 Saint-Théodore (Bella Gauthier)
 Alice (Alice Lafrance)

SOEURS DE L'IMMACULEE-CONCEPTION :

Soeurs Madeleine-du-Calvaire (Annonciade Gauthier)
 Madeleine-de-la-Résurrection (Jeanne d'Arc Gauthier)

SOEURS GRISES D'OTTAWA :

Soeur Saint-Arcadius (Marie Devin)

SOEUR DE LA MISERICORDE :

Soeur Sainte-Scholastique (Alida Brunelle)

SOEUR DE LA SAINTE-FAMILLE :

Soeur Sainte-Rosalie (Emilia Morin)

SOEUR DU BON-CONSEIL :

Soeur Marie-Luce (Marie-Anne Sylvestre)

SOEURS DE SAINT-JOSEPH :

Soeurs Saint-Théodore (Honorine Gendron) décédée.
 Saint-Sylvestre (Béatrice Sylvestre) décédée.
 Sainte-Julienne (Irène Bélanger)
 Saint-Théodore (Rita Morin)
 Saint-Tharsicius (Marie-Marthe Gauthier)
 Thérèse-de-l'Eucharistie (Angéline Sylvestre)
 Sainte-Constance (Clémence Dumaine)
 Saint-Frédéric (Yvette Guérin)
 Cécile-de-l'Eucharistie (Cécile Gauthier)

PROFESSIONNELS**MEDECINS :**

Docteur Hormidas Lemoine, domicilié à Acton (décédé)
 Wilfrid Chevrette, aux Etats-Unis (décédé)
 Victor Lincourt, domicilié à Québec (décédé) Mégantic.
 Léon Gauthier, " à Acton
 Dominique Gauthier " à Détroit.

AVOCAT :

Gaétan Sylvestre à Saint-Hyacinthe.

NOTAIRE :

J. Raiche.

AGRONOMES :

Emile Gauthier, à Québec
 Raoul Benoit.

INSTRUCTEURS AVICOLES :

Ulric Gauthier à la Baie St-Paul, Charlevoix
 Ephrem Gauthier, Joliette.

INSTRUCTEUR DANS L'AVIATION :

Lucien Lecomte à Saint-Hubert.

INGENIEUR FORESTIER :

Gérard Dumaine.

Nous citerons encore les noms de ceux qui ont exercé des professions à Saint-Théodore : Dr Esdras Proulx, actuellement à St-Pie de Bagot, qui pratiqua ici environ 25 ans. Les docteurs Charbonneau et Hormisdas Bousquet vinrent aussi mais ils ne demeurèrent que peu de temps. Le notaire Charles Laroche professa à Saint-Théodore 2 à 3 ans, puis il ouvrit un bureau à Acton. Deux ans plus tard, la famille quitta la paroisse.

MILITAIRES

Nicolas Gauré, père, était revenu des campagnes de Napoléon Ier, décoré de la croix d'honneur. Il gardait précieusement la longue-vue que le grand général donnait à ses soldats pour leur permettre de découvrir l'ennemi au loin. Il vint s'établir à St-Théodore, où il mourut le 8 mai 1872, à l'âge de 95 ans.

Lorsque Sa Sainteté le Pape Pie IX fut attaqué dans ses Etats Pontificaux, de tous côtés ses fils accoururent à son secours. Le Canada envoya deux régiments, en 1865 et 1866. François-Xavier Gendron, né à St-Hugues et domicilié à St-Théodore, s'enrôla parmi les vaillants zouaves. C'était un bel homme, de haute et forte stature. Marié à Mlle Olivine Lincourt, en 1877, et devenu veuf en 1881, il épousa Mlle Albina Desmarais, tante de S.E. Mgr Desmarais, évêque d'Amos. Après son retour d'Italie, il s'était fait maçon; c'est lui qui fit la maçonnerie du couvent. Sa femme tenait le bureau de poste. Il mourut à Upton le 10 mars 1921, à 73 ans. Sur son monument funèbre, on lit la devise des zouaves: "Aime Dieu et va ton chemin", et plus bas: "J'ai cru, je vois."

Son père, Hubert Gendron, devenu vieux, vint rester au village, chez son fils Joseph. Dès qu'il entendait sonner un glas, il s'en allait à la maison mortuaire et y restait jusqu'au service, afin de prier pour l'âme du défunt et témoigner sa profonde sympathie à la famille en deuil. Beau rôle, inspiré par la plus délicate charité!

Dans la guerre de 1914, Ephrem Berger s'enrôla comme volontaire, partit pour le front et en revint indemne. Armand Proulx, conscrit, se rendit aussi en Angleterre, mais l'armistice fut conclu avant qu'il eut le temps de se rendre sur le champ de bataille.

Depuis trois ans, le monde est déchiré par un conflit, incontestablement le plus universel et le plus barbare qu'ait connu l'histoire. Le Canada ne pouvait rester indifférent. Il a levé ses bataillons, orienté ses industries vers la production de matériel de guerre, contribué de ses capitaux au grand objectif des Alliés, la VICTOIRE! . . .

Jean Nolin, de Saint-Théodore, fait partie de l'armée canadienne en service en Angleterre, depuis le printemps de 1940.

Joseph Robinson, soldat volontaire, s'est enrôlé dans l'artillerie en juin 1940. Il est en service à Sussex, Nouveau-Brunswick.

Lucien Lecomte, né à St-Théodore et domicilié à Acton Vale, est actuellement instructeur au camp d'aviation de Saint-Hubert.

Louis-Philippe Jodoin est étudiant comme pilote-aviateur volontaire.

Jusqu'ici, quelques jeunes gens seulement ont été appelés à l'entraînement militaire pour un mois, mais tous les Théodoriens sont prêts à répondre avec une soumission généreuse, à l'appel possible dans les rangs de la milice.

Que le Dieu de la paix protège les armes alliées!

OCTOGENAIRES ET NONAGENAIRES

Une longue vie est une grâce du bon Dieu, car elle permet d'accumuler des mérites plus abondants. La paroisse compte un grand nombre d'octogénaires, même de nonagénaires.

Voici la liste de ceux qui dorment au cimetière paroissial:

	décédé le	à l'âge de
Paul Paquin	20 octobre 1862	90 ans
Joseph Rénier	28 mars 1863	83
Joseph Collard	15 mars 1865	84
Alexis Breault	1 mai 1865	81
Alexandre Picard	19 nov. 1871	80
Nicolas Gauré	8 mai 1872	95
François Bernier	24 août 1872	92
Mme Alexis Breault (Marie Galbert)	9 mars 1874	82
Mme Antoine Fontaine (Joséphine Carpentier)	28 av. 1874	92
Mme François Dumaine (Marie-Anne Hubert)	8 av. 1874	82
Germain Dion	2 nov. 1874	81
J.-Bte Lajeunesse	19 janv. 1877	82
Mme Joseph Duchesneau (Thérèse Beaugard)	9 sept. 1877	81
Amable Dion	3 nov. 1879	81
François Petit	11 av. 1881	94
François Vadnais	3 juin 1881	84
F. X. Gauthier	4 juil. 1882	89
Louis Benoit	27 août 1882	83
Laurent Leclerc	10 déc. 1883	91
Mme François Devin (Esther Rochon)	12 fév. 1884	80
Mme J.-Bte Jacques (Joséphine Renaud)	28 mai 1884	98
Mlle Archange Trudeau	23 mars 1885	83
Joseph Lemoine	22 déc. 1887	86
Joseph Lusignan	1 av. 1889	83
Joseph Mongeau	6 janv. 1889	82
Mme J.-Bte Nault (Julie Lessard)	21 nov. 1889	84
Mme Joseph Mongeon (Sophie Allaire)	15 août 1890	82
Mme Martin Decelles (Cordule Bernier)	5 sept. 1890	81
Théophile Lozeau	28 janv. 1890	80
Mme Paul Nault (Julie Dallaire)	7 mai 1891	86
Jean Brodeur	20 juin 1891	84
Paul Nault	22 oct. 1891	91
Eusèbe Benoit	28 août 1897	80
Mme Théophile Morin (Charlotte Benoit)	5 oct. 1897	80
J.-Bte Gaudette	3 août 1898	84
Louis Brassard	27 juin 1899	80
Mme J.-Bte Cabana (Félicité Dalpé)	22 déc. 1899	80
Joseph Robinson	14 fév. 1904	81
Siméon Benoit	5 av. 1905	80
Georges Glaude	27 mars 1906	83
Mme François Laflamme (Isabelle Côté)	12 juin 1906	87
Mme Alexis Lincourt (Emérentienne Joinville)	12 juil. 1906	91
André Fontaine	18 av. 1907	82
Isidore Jodoin	22 mai 1908	87
Moïse Larivière	18 juin 1910	84
Laurent Gaudette	6 nov. 1911	82
Mme Isidore Jodoin (Marguerite Loïselle)	22 oct. 1912	90

	décédé le	à l'âge de
Joseph Roberge	27 juin 1913	85
Henri Bouchard	10 nov. 1913	85
André Gauthier	8 janv. 1914	83
Mme Louis Blanchard (Christine Beau-doin)	5 mai 1915	82
Edouard Champagne	25 av. 1916	87
Mme Georges Martineau (Martha Turner)	21 janv. 1917	89
" Hilaire Gauthier (Sophie Decelles)	19 fév. 1917	89
" Moïse Larivière (Angela Allaire)	9 janv. 1918	85
" André Gauthier (Euphémie Mengot)	18 janv. 1919	81
" Charles Chartier (Philomène Bouchard)	23 juin 1920	85
" Georges Glaude (Marie Grenon)	6 nov. 1920	90
Olivier Gazaille	20 août 1921	83
Mme Michel Favreau (Marie Vincent)	3 nov. 1921	82
Mme Jacques Chapdelaine (Amanda Coderre)	9 sept. 1923	82
Mme Hubert Harnais (Julie Lusignan)	17 janv. 1924	92
Charles Chartier	14 juin 1926	85
Mme Edouard Champagne (M.-Louise Reynière)	3 oct. 1926	88
Mme Célestin Larivière (Julie Thibault)	3 mars 1929	88
Augustin Boileau	11 nov. 1933	80
Dosithée Bouthillette	1 juil. 1934	81
Arthur Jodoin	22 nov. 1935	80
Mme Hubert Plante (Marie Arpin)	31 janv. 1937	80
" Théodule Duplessis (Marie Godbout)	27 mars 1937	92
" Napoléon Daigneault (Céline Bélaire)	26 déc. 1937	92
" Laurent Gaudette (Mathilde Guérin)	31 janv. 1938	90
Prudent Morin	30 mai 1938	87
Edouard Lincourt	6 fév. 1939	81
Télesphore Picard	25 mars 1939	81
Mme André Fontaine (Dina Hardy)	13 avril 1939	87
" Anthyme Benoit (Malvina Brassard)	22 janv. 1940	81

Vient de mourir, (3 janvier 1942) à l'âge de 101 ans, Victor Paquette, époux de Marie Lemoine. Il était domicilié à Worcester, Mass., mais il avait vécu environ 70 ans à Saint-Théodore. C'est lui qui a bâti la belle grande maison sur la ferme qu'il possédait alors et qui appartient aujourd'hui à Napoléon Morin (lots nos 149-150).

A ceux dont les noms suivent, nos félicitations sincères avec nos vœux pour la prolongation de leurs jours.

Mme Charles Laroche	93 ans.
Mme Dosithée Bouthillette	89 "
Mme Jean-Baptiste Roy	88 "

Alfred Benoît	88	“
Anthyme Benoît	87	“
Misaël Bouchard	87	“
Olier Harnois	86	“
Rémi Desautels	86	“
Mlle Marie Picard	86	“
Charles Chabot	85	“
Isidore Jodoin	84	“
Octave Picard	83	“
Mme David Provencher	81	“
Mme Henri Vincent	80	“

FAMILLES NOMBREUSES

La famille nombreuse est une bénédiction du ciel, une joie pour les époux sur la terre et leur immortelle couronne là-haut; ajoutons même qu'elle est le glorieux apanage des foyers canadiens-français.

A Saint-Théodore, il est impossible de dresser une liste complète de ces belles familles, car la générosité de nos gens ne songe pas à mesurer les sacrifices ni à douter de la bonne Providence.

A l'aide des mémoires les plus fidèles, nous avons inscrit au tableau d'honneur les chefs de famille de dix enfants et plus.

ANCIENS:

Joseph Decelles	Eusèbe Benoît
François Petit-dit-Joachim	Israël Ethier
François Dauphinois-dit-Phénix	Moïse Larivière
Pierre Bachand	Jean-Marie Vincent
Prudent Picard	Samuel Gendron
J.-Bte Morin	Paul Decelles
Félix Milette	Esdras Proulx
André Gauthier	Cyprien Morin
Etienne Leclerc	Alfred Languirand
Antoine Fontaine	Cyprien Dumoulin
Napoléon Daigneault	Jean-Baptiste Fortier
Hubert Plante, père	Olivier Bonenfant
Louis Morin	Jérémie Bonneau
Jules Morin	Michel Dumaine
Gédéon Fontaine	Jules Dumaine
Joseph Lemoine	Télesphore Dumaine
Ludger Guérin	Napoléon Duhamel
Alexis Lincourt	Victor Gauthier

Jacques Gendron
David Laflamme
Charles Chartier
Edmond Brunelle

Elzéar Picard
Alphonse Picard
Dosithee Bouthillette
David Provencher

CONTEMPORAINS

Philius Daigneault
Omer Désautels
Joseph Paré
Euclide Chagnon
Adélard Gauthier
Isidore Jodoin
Hector Bélanger
Rémi Désautels
Isaïe Breault
Alexis Gauthier
Pierre Gauthier
Joseph Ethier
Ovila Deslandes
Théodore Leclerc
Théodore Roy
Delphis Pelletier
Elzéar Gauthier

Edmour Gauthier
Amédée Lussier
Emile Decelles
René Martin
Rodolphe Maurais
Pierre Larivière
Joseph Tremblay
Lorenzo Martin
Jean-Louis Picard
Napoléon Morin
Edouard Fontaine
Oscar Miclette
Ernest Leclerc
Antonio Benoit
Delvini Chabot
Armand Martin

FAMILLES QUI ONT CONSERVE LA PROPRIÉTÉ DES ANCÊTRES

De nombreuses familles ont fait souche à St-Théodore.
Plusieurs conservent la bonne terre ancestrale depuis 2, 3
4, et même 5 générations.

LIGNE DIRECTE

3^e génération :

Emile Decelles
Auguste Laflamme
Emile Chartier
Arthur Beaudoin
Arthur Lauzon
Léon Guérin
Georges Jodoin
Jean-Charles Picard
Alfred Miclette
Léo Fontaine
Conrad Gauthier
Jean-Marc Fontaine
Victor Désautels (forge)

2^e génération :

Delphis Daigneault
Deus Chevrette
Alfred Benoit
Aimé Guérin
Léo Picard
Théodore Jodoin (beurrerie)

LIGNE DIRECTE PAR ALLIANCE Propriétaire actuel — 1^{er} propriétaire

5^e génération :

Raoul Leduc

Joseph Lemoine, arrière-grand-oncle
maternel

4^e génération :

Philippe Tétrault	James Hardy, grand-père maternel de son père
Maurice Loiselie	Magloire Devín, arrière-grand-père maternel

3^e génération :

John Tétrault	James Hardy, grand-père maternel
Chs-Auguste Tétrault	Pierre Maurais, " " "
Rémi Désautels	Joseph Decelles, " de son épouse
Victor Désautels	Georges Martineau, " " "
Octave Picard	Emmanuel Brunelle, " " "
Oscar Lalime	Siméon Benoit, grand-père maternel
Amédée Lussier	Joseph Bousquet, " " "

2^e génération :

Hormidas Côté	Hubert Plante, père de son épouse
Antonio Benoit	Jimmy Jacques, " " " "

MOUVEMENT DE LA POPULATION

En 1869, la paroisse de St-Théodore, beaucoup plus étendue que maintenant,¹ comptait 969 âmes. En 1925, la population s'élevait à 1050 et elle atteignait 1180 en 1940. En 1941, elle s'abaissa à 1094. Cette dernière année accuse une diminution regrettable, due en grande partie à l'attraction de la ville, surtout en ce temps où de nombreux ouvriers sont employés à la fabrication de divers matériaux de guerre. Au cours de la dernière année, 33 familles quittent la paroisse. Par contre, 17 nouvelles viennent s'y établir et trois nouveaux foyers se fondent. Il reste donc une balance de 13 demeures abandonnées au cours de 1941. Le village comprend 53 familles et la campagne 166.

En l'année 1940, 14 familles quittaient Saint-Théodore, mais 20 autres y arrivaient; avec la fondation de 7 nouveaux foyers, l'on comptait donc 13 familles de plus, ce qui est toujours un sujet de joie pour une paroisse. Espérons que la poussée vers la manufacture ne continuera pas à dépeupler ce beau coin de terre; qu'il voie plutôt sa population augmenter à l'avantage du groupe paroissial, aussi bien que des familles et des individus.

¹ Voir pages 7 et 24

CHAPITRE VIII

Les frères séparés

Bien que la foi fut grande chez les paroissiens de Saint-Théodore, vint un moment où un certain nombre d'entre eux abandonnèrent la croyance de leurs pères. Quelle fut la cause de cette désertion? On ne peut l'établir avec précision, tant sont multiples les moyens qu'emploie Satan pour perdre les âmes.

Une tradition répandue affirme que les apostasies, dans Saint-Théodore eurent lieu au sujet de la construction de l'église.

En effet, lorsque l'on parla de donner au bon Dieu une maison convenable et plus spacieuse, des différends s'élevèrent. On se souvient qu'alors, le 5^e rang appartenait à Acton et les 10^e, 11^e et 12^e rangs de Saint-Nazaire, à Saint-Théodore. Or, des paroissiens voulaient situer l'église au 9^e rang, c'est-à-dire, plus au centre de la paroisse; d'autres tenaient à la garder au même endroit; un troisième groupe, enfin, s'opposait entièrement au projet. De ceux qui apostasièrent, l'un habitait tout près de l'église, dont il avait donné le terrain ainsi que celui du cimetière; les deux autres demeuraient au 6^e et au 8^e rang, et, par conséquent, ils n'avaient aucun avantage à la déplacer. De plus, l'église commencée en 1865 était achevée en 1870; une première répartition de paiement avait été levée en 1865 et une

seconde en 1873, de sorte que tout était réglé lorsque, en 1874, quelques-uns songèrent à désertier les rangs des catholiques. Ajoutons encore que, en 1884, ils se bâtissaient eux-mêmes un joli temple protestant, de leurs sous et de leur labeur.

D'après ces données, il semble que le projet de la construction de l'église ne donne point la raison des apostasies. Posons-la plutôt dans un immense orgueil servi par une profonde ignorance et un sot esprit de parti.

Le principal agent de l'apostasie fut Joseph Lemoine. Cependant, longtemps avant lui, François Guertin, père, avait renié sa foi à la suite d'une difficulté que l'on ignore. Il s'était fait anglican, et le dimanche, les catholiques avaient le chagrin de croiser leur frère renégat se rendant à l'assemblée des hérétiques, à Acton.

Dès 1863, Narcisse Roy avait également cessé toute pratique religieuse. Avait-il, d'ailleurs, été vraiment catholique? De même, fut-il vraiment protestant? Du moins, il ne semble point avoir été fervent dans l'un ou l'autre culte. Deux de ses fils suivirent leur père dans l'hérésie, mais l'un d'eux revint plus tard à la vraie foi. La mère était demeurée excellente catholique, ainsi que ses autres enfants. Un fils leur étant né, elle voulut le faire baptiser, mais le père veillait. . . Enfin, un jour que son mari était parti pour vendre des échelles et des cuvettes de sa fabrication, Madame Roy put demander à Hilaire Gauthier, qu'elle était venue rencontrer au "large" de bien vouloir porter le bébé au baptême. Monsieur Gauthier vint au village avec M. Gendron remplissant le rôle de porteur. Lui-même fut parrain et Mme Paul Decelles, marraine. Le nouveau baptisé reçut le nom d'Hilaire. Il grandit fervent catholique et éleva une nombreuse famille.

Ni Guertin ni Roy ne prêchèrent leurs erreurs hors de leurs foyers. Joseph Lemoine, lui, fut un apôtre zélé, comme nous le dirons bientôt.

Il cessa de venir à l'église pour une question de banc. Parti le jeudi pour assister aux funérailles de sa belle-mère, à Saint-Pie-de-Bagot, il ne revint que le samedi soir, à une heure assez tardive. Le lendemain, après la grand'messe, les bancs devaient être vendus. Le règlement était précis: Tout paroissien qui voulait garder son banc, devait en payer le loyer, le plus tard, le samedi soir. Ce règlement subsiste encore d'ailleurs, mais l'application en était plus rigide autrefois, alors que l'autorité, même paternelle, croyait devoir régir par un sceptre de fer.

Donc, le dimanche matin, Joseph Lemoine, avec sa famille, arrivait pour la messe, conduisant ses deux beaux chevaux avec une fierté visible. Il se présenta avec assurance au presbytère pour payer son banc: n'avait-il pas une raison valable à exposer?... M. le Curé ne l'entendait pas ainsi, car il avait donné l'avis légal au prône les dimanches précédents. "Votre banc va se vendre, dit-il, et vous le rachèterez." Piqué jusqu'au vif, Lemoine répliqua: "Vendez mon banc, moi, je n'en ai plus besoin." Il s'en retourne chez lui, avec sa famille, sans entendre la messe.

La séparation était consommée, mais elle avait commencé auparavant. En 1874, après la mort du premier curé, dont il avait été vicaire pendant deux ans, M. l'Abbé Guilbert fut désigné pour lui succéder à la cure. Jos. Lemoine passa une requête afin de faire résilier cette nomination. Pourtant, M. l'abbé Guilbert, malgré son austérité, était estimé de la plupart des paroissiens... Il avait montré un si beau dévouement! Quel était donc le motif d'une telle démarche?... La politique! autre question trop souvent funeste!... De petits cadeaux aidant, Lemoine recueillit quelques signatures. Le plus grand nombre, heureusement, surent mettre leur foi au-dessus de la politique et de quelques piastres. Un Monsieur Grégoire, par exemple, lui répondit: "Je n'ai jamais eu beaucoup de foi, mais le peu que j'ai, je veux mourir avec." M. Guilbert resta donc curé à St-Théodore pendant trois ans, et il y revint même pour un second terme de quinze ans.

Dès ce moment, Lemoine s'acheta une Bible protestante. Sachant à peine lire, il parvint cependant, sans autre maître que son mauvais ange, à s'en instruire passablement. Quand arriva l'événement raconté plus haut, il ne lui restait que bien peu de foi à perdre.

M. Lemoine était certainement le plus riche paroissien de St-Théodore. Il demeurait au 8e rang, où il avait acheté et défriché une des meilleures terres. Un voisin parlait-il d'aller tenter fortune aux Etats-Unis, il lui faisait des propositions et le marché était vite conclu, de sorte que Lemoine se vit propriétaire des terres du 8e et du 9e rang sur une largeur d'un mille dans chaque rang.

Gonflé par tant de prospérité, miné par l'orgueil, fourvoyé dans l'hérésie et instruit par ses seuls efforts, il voulut se faire des disciples. Il avait déjà entraîné toute sa famille, mais c'était trop peu. Il ouvrit une "école du soir." On se réunissait chez Etienne Joachim-dit-Petit, et Lemoine lisait sa Bible, qu'il interprétait à sa façon. C'est ainsi qu'il réussit à gagner François Dauphinois-dit-Phénix et son beau-frère, J.-B. Joachim-dit-Petit. Quant à Pierre Bouchard, Xavier Pétrin et autres, il les employait sur ses terres ou les achetait par des faveurs.

Mais le groupe des dévoyés songeait à s'affilier à quelque détachement hérétique. Ils s'adressèrent donc à Dégrichi, ministre de la secte baptiste, à Acton. Une proie qui se présentait d'elle-même!... c'était rare aubaine, aussi le zélé prédicant s'empressait-il de la saisir. Il venait assez souvent chez François Dauphinois-dit-Phénix, puis chez Jean-Baptiste Joachim-dit-Petit, que l'on peut considérer, avec Joseph Lemoine, comme les meneurs du protestantisme à Saint-Théodore.

Les enfants de Monsieur Dauphinois s'opposèrent de tout leur pouvoir à l'endoctrinement hérétique de leur père. Dégrichi arrivait en voiture avant le souper afin d'avoir plus longue séance d'instruction. A une heure raisonnable, les fils Dauphinois sortaient pour aller voir aux chevaux et se coucher ensuite, disaient-ils. Mais, ils inventaient les plus mau-

vais tours à jouer au ministre. Ainsi, certains soirs, l'un d'eux s'enroulait de bonnes guides autour du corps, sous sa blouse; rien n'y paraissait. Après quelques mots de politesse, ils montaient à leur chambre. Alors, ils ouvraient leur fenêtre, pas très élevée au-dessus du sol, puis à l'aide des guides, que l'un tenait solidement, les autres descendaient et allaient faire des leurs; parfois même, ils détachaient le cheval de Degrichi et l'animal prenait le chemin du retour avant son maître. Après la veillée, le ministre constatait le très vilain tour que lui avaient joué "des coquins du voisinage", pensait-il sans jamais soupçonner ceux qui, là-haut, dormaient très sagement depuis longtemps déjà.

Un des garçons aimait à faire du vin, mais il n'acceptait point volontiers que sa liqueur servît à payer la traite au ministre. Or, un soir, il avait sorti lui-même une des précieuses bouteilles. . . N'était-ce point aimable prévenance? . . . Stanislas — c'était son nom — devenait gentil! . . . Mais, ne le louangez pas trop vite. . . Le malin avait mis du "bois de plomb" dans la bouteille. . . Jamais plus Degrichi ne consentit à prendre le petit coup chez Monsieur Dauphinois. . .

Malgré tout, le persévérant ministre continuait ses prédications. S'il ne gagna point toute la famille, il eut le malheureux père et l'un de ses fils qui, venu des Etats-Unis pour le détourner de son projet, se laissa malheureusement séduire lui-même par les libéralités de Lemoine.

En 1884, le groupe protestant se construisit un petit temple en briques, en face de l'église catholique, sur les lots 79 à 82, emplacement actuel de Mme Hector Bélanger. (Le four de la boulangerie a été construit avec la brique ramassée après l'incendie de 1915.)

Pour avoir l'air de vrais protestants, ils se mirent dès lors à étudier l'anglais, tant il est vrai qu'un canadien de bonne souche éprouve une honte innée à être reconnu comme canadien-français après avoir renoncé à la foi de ses ancêtres.

Au nombre des apostats, se trouvait Pierre Bouchard qui, avant de se fixer dans l'hérésie, avait vécu de longues

années dans l'indifférence religieuse. Pourtant, ô mystère des prédilections divines! il reçut la faveur insigne de se convertir sur son lit de mort, à l'âge de 53 ans. C'était le 6 septembre 1889, le premier vendredi du mois. Pour raconter ce miracle de la grâce, nous laisserons la parole au Pasteur même qui eut le bonheur de voir rentrer au bercail cette pauvre brebis égarée. . . Nous transcrivons donc la lettre que M. le Curé Guilbert écrivait alors au jeune Séminariste Edmond Decelles (ordonné prêtre en 1893):

Mon cher Edmond,

Je crois satisfaire, non seulement une légitime curiosité, mais encore ta piété en te racontant les derniers moments de Pierre Bouchard.

Tu sais que lundi, 2 septembre, je fus appelé près de lui par un de ses parents¹ resté catholique; je n'en pus rien obtenir. La discussion qui se livra alors malgré moi, entre lui, son ministre et un autre apostat d'un côté et ton pauvre ami de l'autre, n'eut d'autre résultat que de me convaincre une fois de plus qu'il n'y a chez ces gens-là qu'une absolue mauvaise foi et la haine de la vérité. Je partis le laissant aussi entêté qu'auparavant. L'heure de Dieu n'était pas venue et le bien qui devait se faire ne devait pas être attribué à un homme, mais à Dieu même et à sa Mère!

Le jour de sa mort, le pauvre Pierre, qui avait tant et si souvent vilipendé l'Eglise Catholique et ses ministres, qui s'était moqué de tout pendant plus de vingt ans, endurait des souffrances intolérables. Pendant ce temps, aucune de ses paroles ne put être saisie par son ministre, ni par les assistants, qui étaient tous hérétiques, une femme exceptée. Dans ses excès de douleurs, celle-ci se tenant près de lui, passa la main sur sa figure comme pour lui témoigner de la sympathie dans de si cruelles souffrances. Le malade alors, poussa des cris à épouvanter tous les assistants, il entra dans des transports tels que les plus braves, même le ministre, se retirèrent en arrière. Puis immédiatement après cela, on entendit le malade s'écrier en joignant les mains: "Mon Dieu, mon Dieu, s'il vous plaît! Mon Dieu, cinq minutes! O

¹ Voir page 77

Jésus, miséricorde! Bonne Sainte Vierge, Saints Anges et tous les Saints, venez donc me soulager! Si j'avais su que c'était de même!" Les hérétiques qui se trouvaient là se dirent entre eux: "Il devient fou, il devient fou. . . il perd la foi." La femme restée catholique, qui était agenouillée près du lit, s'élança vers le malade et lui dit: "Que veux-tu, mon cher frère? . . . Le prêtre, le Curé?" — "Le Prêtre", répondit le malade. Madame détacha de son cou différents objets de dévotion et les lui présenta. Il les saisit et les couvrit de baisers. "Saints objets, s'écria-t-il, que j'ai tant méprisés". . . Puis, après un instant de repos: "Saint purgatoire, dit-il, que j'ai nié, il faut pourtant y passer pour arriver au Ciel." A maintes reprises, en attendant mon arrivée et comme pour imposer silence à ceux qui l'entouraient et qui vociféraient contre lui les plus graves injures, il prononça ces paroles avec une grande force: "Hors de l'Eglise catholique, apostolique, romaine, point de salut."

Tu peux imaginer, mon cher ami, que les pauvres égarés qui étaient là firent leur possible pour empêcher qu'on fasse venir le prêtre. "Je jetterai le Curé à la porte", dit une protestante, dont le fanatisme souffrait alors une trop dure épreuve.

On vint m'avertir. J'accourus. Ce fut un sauve-qui-peut général de la part des hérétiques. Depuis lundi, le 2 septembre, le chapelet s'égrenait dans bien des mains en faveur du malade. Le matin du même jour, passablement ennuyé de ne voir aucun effet se produire, j'avais dit, pendant la messe: "Sainte Vierge, je ne doute pas de votre pouvoir, il est éminent, mais il y a un bout pourtant, servez-vous en donc de ce pouvoir, on en a besoin absolument. Saint Bernard a-t-il proclamé une vérité bonne pour d'autres et inutile pour nous? . . ." Cette prière un peu trop dure dans sa forme, je l'avoue, m'avait bien soulagé le cœur.

"Mon pauvre enfant, dis-je au malade aussitôt que je fus près de lui, on m'a dit que vous avez demandé le prêtre? — Oui, vous êtes Monsieur le Curé, n'est-ce pas? — Oui, mon cher ami, je le suis. Me reconnaissez-vous parfaitement?"

— Oui, Monsieur le Curé. . . Ah! quelle vie de scandale! Puis-je obtenir miséricorde? — La miséricorde de Dieu est sans borne, mon cher. Rappelez-vous le larron qui, après une vie de crimes sans nombre, reçoit de Notre-Seigneur lui-même l'assurance de la possession du ciel. Quand même vous seriez mille fois plus coupable que ce pécheur, quand même votre âme serait noire comme de l'encre, Notre-Seigneur saura bien passer sur elle l'éponge trempée dans son sang précieux, pour la rendre nette et pure. Ayez confiance en la Sainte Vierge, on ne la prie jamais en vain, et Elle ne prie jamais en vain."

Je lui racontai ce qui s'était passé pendant la sainte messe, ce matin, et je lui dis que beaucoup de personnes s'étaient intéressées à son salut par la récitation du chapelet.

A ces mots, le moribond sourit et avoua qu'en effet, il attribuait sa conversion à la puissance et à la bonté de Marie. Il demanda instamment une image de la Sainte Vierge. On courut en chercher une chez le voisin.

"Reconnaissez-vous bien cette image? lui dis-je.— Ah! oui, donnez, donnez, Mr le Curé, que je la baise". Il la dévora presque de baisers. "Vous croyez donc bien à la puissance de la Sainte Vierge, lui dis-je. Vous trouvez que l'Eglise a bien raison de recourir à Marie ainsi qu'aux autres saints du Ciel? — Ah! oui, bonne Sainte Vierge, secourez-moi dans mes derniers moments. Je vous demande pardon de vous avoir tant méprisée ainsi que les autres saints."

"Mais croyez-vous, lui dis-je, que les prêtres ont reçu de Jésus-Christ le pouvoir de pardonner les péchés? — Oui, oui, me dit-il, je veux me confesser et je veux faire une confession générale. Ah! mon Dieu, quelle vie de faiblesse!" Je lui rappelai que les sacrements sont pour les enfants de l'Eglise Catholique. "Je suis de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine. Je renonce à l'erreur protestante, de coeur et d'âme." Là-dessus, je m'approche du ministre et lui dis: "Vous voyez, monsieur, que le malade demande mon ministère, le vôtre lui est inutile". Le ministre avoua avoir tout entendu et il partit.

Je reçus devant témoin la profession de foi du malade et lui donnai l'absolution publique. Il me demanda alors si j'avais la certitude de son entière réconciliation avec l'Eglise. Je le baisai affectueusement; il me saisit de ses deux bras et me donna une vingtaine de baisers en me disant chaque fois: "Le bon Dieu va me pardonner tous mes péchés, n'est-ce pas?"

Il demanda pardon à tous les assistants et me dit de demander pardon pour lui à toute la paroisse. Puis vint sa confession, faite avec de grands signes de repentir. Ensuite il me supplia de lui donner la Sainte Communion, qu'il reçut, ainsi que l'Extrême-Onction, avec piété et de grands transports de joie. Alors, il fit venir près de lui ses enfants et il leur fit promettre de se faire catholiques.

Environ deux heures après, l'âme du malade, revenue à la foi qu'il avait reniée, était appelée par Dieu à aller remercier au Ciel sa puissante protectrice.

Dire mes sentiments pendant les quelques heures employées à donner au mourant les secours de la religion, je ne le puis. Je me sentais tellement sous l'effet du surnaturel et du miraculeux! Je n'ai pas besoin, mon cher ami, de te dire que je versais d'abondantes larmes, comme dans ces rêves heureux qu'il nous fait tant de peine de voir s'évanouir.

A mon retour chez moi, le sommeil oublia de venir à son heure accoutumée. Vers onze heures et demie, je chantais le Magnificat à la louange de la Sainte Vierge, qui venait de me prouver une fois de plus qu'elle est bien véritablement toute-puissante.

Tout à toi,

E. Guilbert, curé.

Cette femme, la seule catholique que les protestants admettaient au chevet du moribond; était sa soeur, Mme Charles Chartier-dit-Robert. On peut juger du saint empressement avec lequel elle courut avertir un voisin, Célestin Morin, que le cher malade demandait un prêtre. Des protes-

tants la suivirent et dételaient le cheval à mesure que M. Morin l'attelait. Tant d'efforts de ces fanatiques endiablés, pour entraver la miséricorde divine, ne servirent qu'à faire éclater davantage la merveille de la grâce. Enfin, M. Morin réussit à partir; sur sa route, il annonçait l'heureuse nouvelle à tous ceux qu'il rencontrait, si bien que M. le Curé arriva escorté d'un bon nombre de fidèles, tous saintement réjouis du retour d'un frère depuis longtemps passé aux rangs ennemis. Toute la paroisse voulut assister aux funérailles. Le cortège qui suivait le corbillard s'étendait sur une longueur de deux milles. Après le service funèbre, on chanta le Te Deum et le Magnificat.

Depuis l'arrivée de M. Guilbert pour son 2^e ministère, c'était la quatrième conversion que le bon Dieu accordait à son zèle apostolique. D'abord, le 24 février 1886, Jérusha Mary Wells, âgée de 57 ans, épouse de François Saulnier, abjura le protestantisme et fit profession de foi catholique. Le baptême, sous condition, lui fut administré par M. J. Jodoin, curé d'Acton. M. le Curé était parrain. Puis le 11 février 1887, ce fut Louis Fontaine, 24 ans, époux d'Adéline Bouchard, enfin le 14 juin 1889, Narcisse Roy, fils, 42 ans, époux de Joséphine Lajeunesse.

Après la touchante conversion de Pierre Bouchard, toute sa famille tint la promesse faite au mourant. Le dimanche, 22 septembre, à l'issue de la messe paroissiale et devant une foule considérable de paroissiens, sa veuve, Philomène Tétreau et sa fille, Adélia Bouchard, épouse d'Emilien Gervais, abjuraient l'erreur protestante. Le dimanche suivant, c'était Emilien Gervais, son gendre; le 4 octobre, sa fille Marie-Salomé, 17 ans.

Les trois plus jeunes étaient nés après la rupture définitive de leurs parents avec l'Eglise. M. le Curé les catéchisa et, le 20 octobre, il leur conféra le saint baptême: Marie-Joseph-Georges, 15 ans, Marie-Joseph-Samuel, 13 ans, Marie-Joseph-Guillaume, 8 ans.

Dès le 15 septembre, Emilien Gervais avait fait baptiser ses quatre enfants: Marie-Rose-Joséphine, 5 ans, Pierre, 3

ans, Jos.-Arthur, 2 ans, Marie-Henri, 6 mois. A ceux-ci, de même qu'à Marie-Joseph-Samuel Bouchard, le baptême fut donné sous condition, car ils avaient dû recevoir le baptême selon le rite des baptistes.

Xavier Pétrin se convertit à l'Hôtel-Dieu, où il mourut. On peut l'affirmer à la gloire de la miséricordieuse Reine du Ciel et de la terre, il dut son salut à un petit bout de chapelet qu'il avait toujours conservé. . . indice d'un reste de dévotion mariale.— Preuve tangible que cette bonne Mère du ciel ne laisse jamais périr un de ses enfants.

Les protestants perdaient de leurs adeptes, le groupe hérétique faiblissait à St-Théodore.

Lorsque M. le Curé Bélanger arriva, en 1906, on comptait une dizaine de familles protestantes. Le bon Curé dit un jour: "Il faut que tous ces gens-là disparaissent de la belle paroisse de S-Théodore." Ces paroles furent répétées aux protestants, qui répliquèrent: "Par exemple! S'il pense qu'il va nous faire partir! . . . Il déguerpira plutôt avant nous." Mais les événements réalisèrent le mot de l'homme de Dieu. L'un après l'autre, les apostats vendirent leurs propriétés et allèrent s'établir dans des centres anglais, prétextant qu'il leur serait plus facile de faire instruire leurs enfants dans la langue anglaise.

Le ministre, qui venait d'Acton pour desservir ses coreligionnaires, se retira. Le temple devint désert, mais il restait là, en face de l'église catholique. . . Le bon Dieu lui-même se chargea de le faire disparaître par l'incendie, en 1915.

Vers ce même temps, une fille d'Emilien Gervais apostasiait pour épouser Arthur Roy. A son père qui voulait s'y opposer, elle répondit: "Je ne fais pas plus mal que vous." De fait, M. Gervais avait autrefois renié le catholicisme pour épouser Adélie Bouchard, mais tous deux avaient reconnu et réparé leur erreur. En passant, réfléchissons sur l'influence de la conduite des parents, dont les fautes, même lointaines, leur sont reprochées par leurs enfants qui s'en autorisent pour excuser leur inconduite.

Récemment, le 8 novembre 1937, M. le Curé Hébert reçut la profession de foi catholique de Rosalma Roy, âgée de 28 ans, fille de feu Théodore Roy. Son baptême étant reconnu valide, elle n'eut qu'à renoncer à l'hérésie pour rentrer dans la grande famille catholique. Le 20 novembre, elle épousait Eugène Blanchard. A sa visite pastorale, en 1939, S.E. Mgr J.-Aldée Desmarais lui administra la Confirmation.

Il ne reste plus, dans la paroisse, qu'une famille protestante, celle de Mme Théodore Roy, au 9^e rang.



¹ Ce parent était son propre frère, Basile, catholique pratiquant, faïeul du très Honorable T.-D. Bouchard, ministre des Travaux Publics et de la Voirie, dans le Cabinet Provincial, et maire de Saint-Hyacinthe.

CHAPITRE IX

Municipalité civile

Le canton d'Acton relevait primitivement de Saint-Hyacinthe et de Drummondville.

En 1855, fut érigée la municipalité locale dite du Township (canton) d'Acton et, le 30 juillet, la première séance du conseil se tint en la demeure de François Dauphinais-dit-Phénix (Lucien Miclette, partie du lot 177).

Charles Beauregard fut élu maire. Les autres conseillers étaient : David Adams, Pierre Bouchard, Théodore Chagnon, Amable Dion, Ant. McEvila, J.-Bte St-Denis. W.-H. Dubord fut nommé secrétaire-trésorier, avec un salaire de 50 louis par année.

On s'occupa activement de l'organisation municipale et on retira de St-Hyacinthe et de Drummondville les différents papiers qui appartenaient maintenant à la nouvelle municipalité.

Dès 1842, alors que s'ouvre le registre des procès-verbaux ou rapports des assemblées tenues par le conseil municipal du Canton d'Acton, la construction ou la réparation de chemins et de ponts semble avoir été la question prédominante dans les séances du Conseil. Bien que très imparfaits encore, les chemins de front, routes et ponts étaient en bonne partie ouverts lorsque, en 1863, le notaire E.

Fontaine, secrétaire-trésorier, fut chargé d'en dresser le procès-verbal pour tout le canton.

Le conseil du Canton d'Acton tint sa dernière assemblée le 31 décembre 1863 et la séance fut ajournée "sine die", c'est-à-dire sans fixer de jour. La vieille municipalité se divisait en deux: celles de St-Théodore-d'Acton et de St-André-d'Acton, dont l'érection s'effectua le même jour, le 1er janvier 1864.

* * *

Le 1er février, le conseil municipal de St-Théodore d'Acton se réunit dans la maison d'école no 2, au 6e rang, local qu'occupait le conseil du Canton depuis août 1862.

Ce premier conseil était composé comme suit:

Maire: André Gauthier.

Conseillers: Narcisse Brodeur,
Michel Lépine,
Pierre Mathieu,
Prudent Picard,
Moïse Larivière,
Clément Jacques.

Secrétaire-Trésorier: E. Fontaine, N.P.

MAIRES DU CANTON D'ACTON

1855 Charles Beauregard
1860 Alexandre Quintin dit Dubois
1860 Alexandre McClure
1862 Eusèbe Benoît
1862 Hubert Gendron

MAIRES DE SAINT-THEODORE D'ACTON

1864 André Gauthier
1872 François Saulniers
1873 André Gauthier
1883 Prudent Picard

1888	Célestin Morin
1895	Rémi Gauthier
1897	Damase Grégoire
1899	Gédéon Fontaine
1905	Pierre Sylvestre
1906	Alphonse Gauthier
1910	Dosithée Bouthillette
1913	Olivier Bonenfant
1917	Dosithée Bouthillette
1925	Edouard Fontaine
1929	André Fontaine
1931	Hector Guérin

SECRETAIRES DU CANTON D'ACTON

1855	W. H. Dubord
1858	H. Mignault
1860	Adolphe Lecours
1862	Jean-Bte Gaudreau
1862	E. Fontaine

SECRETAIRES DE ST-THEODORE D'ACTON

1864	E. Fontaine
1872	Charles Laroche
1873	I. T. Côté
1873	Paul Decelles
1907	Rémi Gauthier
1911	Louis Gauthier
1912	Elzéar Gauthier
1929	Emile Decelles

QUELQUES FAITS OU SERVICES MUNICIPAUX

Le premier bureau de poste s'ouvrit en 1861: il fut d'abord tenu par Paul Decelles, puis successivement par François-Xavier Gendron, Mmes Rémi Gauthier, Théodore Dumaine, actuellement par Mme Roméo Delorme.

Deux fois par jour, la malle est apportée de la gare au bureau de poste. Remplirent cet emploi: Paul Decelles, Antoine Fortier, Edouard Lincourt, Joseph Bousquet, Louis Gauthier, Adélaré Dumoulin, Edmour Gauthier.

Le service de distribution rurale date de 1913. Les deux premiers facteurs furent Octave Picard et Adélarde Bonenfant. Depuis se succédèrent: Amédée Lussier, Chs-Emile Gauthier, Joseph Ethier, Hubert Plante, Paul Lépine, Jérôme Picard, Louis Gauthier, Adélarde Dumoulin, Edmour Gauthier.

* * *

Le téléphone rural s'installait dans les campagnes et offrait de précieux avantages aux cultivateurs; St-Théodore voulut avoir le sien.

M. le Curé Monfet s'occupa de cette organisation. Le capital fut constitué par des actions de \$75, en 5 paiements de \$15.

Dosithée Bouthillette fut élu président de la Compagnie locale du téléphone. Cette charge fut occupée depuis par Adélarde Paré et Joseph Paré. Elzéar Gauthier, secrétaire-trésorier.

Joseph-Marc Fontaine fut et demeure chargé de l'installation et de l'entretien des appareils téléphoniques à domicile. Il fit 80 installations en 1922; aujourd'hui on en compte 125.

La Centrale est tenue depuis le début, 10 avril 1922, par la même opératrice, Mlle Yvonne Desautels, aidée d'abord par sa mère et actuellement par sa soeur Mlle Thérèse Desautels.

Si les Centrales de téléphone enregistraient les appels, nul doute que ces derniers mois auraient accusé une augmentation sensible. La cause, on la devine. . . Les opératrices de Saint-Théodore ont largement servi l'histoire locale. Qu'elles veuillent bien trouver ici l'expression de notre reconnaissance.

* * *

En 1929, la question des finances municipales et scolaires porta un rude coup à la bonne entente qui avait régné jusque-là entre les paroissiens. Depuis 1913 et surtout depuis 1923, plusieurs ponts très dispendieux avaient été construits: ceux des cinquième, huitième, et neuvième rangs et celui de la route conduisant du cinquième rang au grand chemin d'Upton. Le Couvent avait été construit ainsi que plusieurs écoles. Le coût approximatif des ponts s'élevait à \$50,000.00 et celui des établissements scolaires à près de \$20,000.00.

Bien que, d'une part, le Gouvernement Provincial ait accordé des octrois considérables pour ces divers travaux, le conseil municipal et la Commission Scolaire, par ailleurs, s'étaient vus obligés d'augmenter les taxes pour rencontrer les dépenses.

Un certain nombre voulurent se rendre compte de l'état des finances et proposèrent une audition de comptes.

La population se divisa en deux camps: l'un pour et l'autre contre la vérification des livres. L'élection à la mairie se fit sur cette question en janvier 1929 et la paroisse fut témoin d'une de ces luttes municipales les plus chaudes, qui rappellent les élections fédérales les plus contestées.

Ce fut André Fontaine qui sortit vainqueur par une voix de majorité. Le camp en faveur de la vérification des livres l'emportait.

Les Conseillers d'alors étaient Napoléon Morin, Victor Desautels du 5e rang, Elphège Roy, Onésime Maurais, Delvini Chabot, Jules Miclette.

Une résolution du Conseil autorisa André Fontaine d'aller à Montréal engager un comptable licencié. Il confia la vérification des livres pour les cinq dernières années à Ernest Champagne, actuellement d'Outremont, qui consacra plusieurs mois à ce travail avec l'aide d'Alphonse Champagne, son frère, et de Féréol Dionne.

Les mêmes comptables vérifièrent aussi les livres de la Commission scolaire dont le conseil se composait ainsi:

Emile Laplante, président, Antonio Benoit, Léo Picard, Arsène Savoie, Emery Laliberté.

Aux commissaires d'écoles comme aux conseillers municipaux, la situation financière de la paroisse parut inquiétante.

De concert, ils travaillèrent à stabiliser les dettes qui montaient toujours, y réussirent et posèrent les bases d'une administration financière qui leur mérite certainement la reconnaissance de tous les paroissiens.

Depuis douze ans, leurs successeurs continuent de diminuer la dette globale de la paroisse.

Des souvenirs amers séparent encore les deux groupes de paroissiens et les empêchent de collaborer en toute franchise et bonne volonté au bien commun de la paroisse, de travailler ensemble à des entreprises difficiles, de discuter autour de la même table en toute tranquillité d'esprit.

Cet état de choses est regrettable et les deux groupes devraient oublier chrétiennement un long passé de luttes, d'accusations, de reproches, de mésentente, de même que les succès des uns et les défaites des autres.

* * *

Le Conseil municipal de 1929 inaugura une entreprise importante: le gravelage des chemins. Les travaux débutèrent en septembre pour se continuer depuis, tous les ans.

Le Ministère provincial de la Voirie accorde un octroi, variant de \$1,000 à \$2,000, lequel octroi représente 50% des dépenses à faire pour l'amélioration des chemins pendant l'année courante. Le gravelage se fait dans diverses parties de la paroisse, sous la direction d'un contremaître choisi parmi les intéressés. Ainsi, ce dernier été 1941, on améliora quelques arpents

dans la partie	est du	5e	rang,	Oscar Lalime,	contre-maitre
"	"	ouest	"	5e	" Théodore Demers,
"	"	"	"	7e	" André Fontaine,
"	"	"	"	8e	" Pierre Gauthier,

Depuis le 1er lundi de juillet 1929, les séances du Conseil se tiennent au bureau de la salle publique. Un loyer de \$25 par année est payé à la Fabrique.

* * *

Les pompes à incendie furent achetées en 1940, de la Fonderie Ouellet Enregistrée, de St-Léonard-d'Aston, et payées \$150. La Fabrique, la Municipalité civile et la Municipalité scolaire fournirent chacune la somme de \$50.

Aujourd'hui, les membres des trois corps administratifs de la paroisse s'unissent de nouveau pour participer à une oeuvre qui, dès la première proposition — suggérée par M. le Maire — les a tous intéressés jusqu'à l'enthousiasme. Fabrique, Conseil Municipal et Commission scolaire ont contribué chacun pour un tiers à l'avance du capital nécessaire à l'impression de la présente monographie. Merci à leur générosité.

Louange aussi à cette belle entente. On ne comprendra jamais trop les précieux avantages de l'union entre les membres de la famille paroissiale.

Que certaines dissensions se soient élevées au cours du passé et en divers domaines, rien d'étonnant... Quelle paroisse, quel groupement, quel individu même peut se prévaloir d'une existence constamment sereine?... Elles sont pourtant un malheur, un grand malheur, ces divisions dont se ressent parfois plus d'une génération. Bonheur inappréciable que la bonne paix fraternelle!... A chacun d'y mettre du sien, de respecter les opinions politiques ou administratives de ses concitoyens, tout en conservant les siennes propres, lorsqu'elles lui paraissent être "vérité, sagesse, justice". Ces trois mots expriment l'idéal civique de quiconque est conscient de sa dignité et de sa responsabilité. Si nous avons fait fausse route, hâtons-nous de rentrer dans la seule voie qui assure le vrai bonheur.

Toujours, les gouvernants ont de graves responsabilités. Ils sont méritoires, devant Dieu et devant les hommes, ceux qui font oeuvre de charité, de justice, de relèvement dans

la petite ou la grande société, dans la petite ou la grande patrie.

Le Conseil qui, actuellement veille aux intérêts de la Municipalité comprend :

M. Hector Guérin, maire depuis onze ans.

Conseillers: MM. Edouard Brunelle, Oscar Lalime, Pierre Gauthier, Léon Martineau, Ovila Petit, Armand Martin.



CHAPITRE X

Les écoles

Les registres de la Commission Scolaire du Canton d'Acton s'ouvrent le 15 juillet 1855.

Représentaient la dite Commission: Edouard Gill, président; Jean Brodeur-dit-Lavigne, Louis Fontaine, Charles Gauthier, W.-H. Dubord, commissaires d'écoles. Secrétaire-trésorier, Amable Dion.

L'inspecteur d'écoles était G.-A. Bourgeois.

Lors de la division du Canton d'Acton¹, une assemblée publique des habitants de St-Théodore d'Acton fut tenue, le 27 juillet 1863, pour organiser une nouvelle commission scolaire. Cinq commissaires furent élus: Zéphirin Brodeur, Joseph Decelles, Antoine Bernier, Henri Bouchard, J.-Bie Collard. A la première réunion des commissaires, Zéphirin Brodeur fut nommé président.

La paroisse était divisée en 4 arrondissements, dont voici les titulaires pour l'année 1863:

Mme Julie Fontaine,	école no 1,	salaire, 30	Louis.
Philomène Laviolette,	" " 2,	" 25	"
Edwidge Phaneuf,	" " 3,	" 27	"
Joséphine Lupien,	" " 4,	" 20	"

Les paroissiens de St-Théodore se sont toujours montrés amis de l'instruction et les écoles sont fréquentées avec une généreuse assiduité.

Aujourd'hui, la municipalité scolaire compte 10 arrondissements avec de bonnes écoles, et l'enseignement est distribué à 236 enfants.

La municipalité de Saint-Théodore fait partie du 35e district d'inspection, visité par M. Mathias Alary I.E., et elle compte, dans le dit district, parmi les municipalités qui présentent le plus grand nombre d'élèves aux certificats de 7e et de 9e année primaire, quelques-unes mêmes pour la 10e année primaire supérieure. En juin 1941, 28 élèves ont subi ces divers examens, presque tous avec succès. Denise Tremblay se classa première du district avec 92.5% des points alloués pour le français et 98% pour l'anglais.

Déjà, en 1934, semblable honneur revenait à Laurette Cormier, candidate au certificat de 8e année (9e année actuelle). Première sur 20 élèves dans le district, elle avait conservé 89.7% du maximum des points.

* *
*

M. le Curé Guilbert désirait des institutrices religieuses pour diriger l'école du village et dans ce but, il avait en 1890, donné un terrain pour bâtir un couvent; mais les paroissiens, ne partageant pas son idée, durent loyalement lui remettre le terrain.

Dans la même intention, il avait organisé un bazar dont la recette s'éleva à \$1,000. Il confia ce montant à Mgr l'Evêque de Saint-Hyacinthe lui demandant de n'en accorder la remise aux paroissiens de Saint-Théodore qu'aux fins de construire une école et ce, à la condition expresse que la dite école soit tenue par des religieuses enseignantes.

En 1914, la vieille école, alors située au "petit six", demandait à être remplacée; on songea donc à construire un couvent. Le capital susmentionné s'élevait, avec les intérêts accumulés, à \$1,683.84. Monsieur l'Abbé Bélanger, alors curé, versa la somme de \$17.16 pour compléter le montant de \$1,700. Onésime Maurais bâtit le couvent pour \$5,000. Napoléon Morin fit les réparations nécessaires en 1921.

Que devint la vieille école? et où était-elle précisément située? . . . Elle se trouvait sur la propriété actuelle de Mme David Provencher. La Commission Scolaire vendit l'école et le terrain (lot no 94) à François Phénix, fils. Théodore Jodoin, l'un des acquéreurs dans la suite, transporta la bâtisse et en fit la demeure jolie et confortable qu'il habite, sur une partie du lot 172.

De 1914 à 1921, l'école fut dirigée par des institutrices laïques. En février 1921, les membres de la commission scolaire décidèrent d'engager des religieuses. Mère St-Luc, Supérieure Générale de la Communauté des Soeurs de Saint-Joseph, promit deux institutrices pour la prochaine année scolaire.

Septembre 1921 salua donc avec joie l'arrivée des quatre fondatrices: Sr Ste-Madeleine-de-Pazzi, supérieure, Sr St-Eugène, St Joseph-du-Sacré-Coeur, Sr Ste-Mechtilde, Mère St-Luc, Supérieure Générale, et Mère St-Joseph, Fondatrice de l'Institut, introduisirent leurs filles dans ce nouveau poste. Reçues avec courtoisie par M. le Curé, elles dînèrent au presbytère. Au cours de l'après-midi, le Pasteur les conduisit à l'école, où Louis Gauthier, Président de la Commission Scolaire, et un cercle de dames firent les honneurs de la maison. . . Les alcôves même étaient préparés, et quand on ouvrit la porte du réfectoire, un souper fumant conviait les religieuses au repas du soir. Suivant l'exemple et l'avis de M. le Curé, les gens de St-Théodore recevaient les religieuses comme les envoyées de Dieu, les grandes soeurs de la famille paroissiale.

M. Napoléon Morin fit don aux religieuses d'une belle statue de Saint Joseph, mesurant 3 pieds. Le grand Saint dut en être content, et pour le remercier à sa façon, il lui réclama bientôt sa fille Rita, qui prit le nom de Soeur Saint-Théodore.

L'ouverture des classes enregistra 72 élèves. Si la réception chaleureuse des paroissiens avait édifié les Soeurs, la mentalité des enfants les combla de joie. En effet, "la

persévérance dans le travail" caractérise les étudiants de cette paroisse.

Dès la deuxième année scolaire, le nombre croissant des élèves exigeait une troisième maîtresse, et, en 1930, le dévouement des professeurs et les succès des enfants méritaient au couvent le titre d'École Complémentaire. Les progrès s'affirment de plus en plus. . . La semence a bien levé. . . déjà, la moisson blanchit. . .

Une dizaine de jeunes garçons et de jeunes filles ont embrassé le sacerdoce ou la vie religieuse. Plusieurs élèves diplômées ont transmis et transmettent actuellement à de nouvelles générations écolières, les éléments de la science acquise au cher couvent. . .

Le 17 oct. 1926, M. le Chanoine Léon Pratte, supérieur du Séminaire de Saint-Hyacinthe, bénit solennellement, sous le nom de Madeleine-de-Pazzi, une cloche de 220 lbs, venue de la maison Paccard, France, et offerte par les paroissiens et les anciens au couvent des SS. de Saint-Joseph de St-Théodore. Le sermon de circonstance fut prononcé par M. l'Abbé N.-P. Bélanger, ancien curé de la paroisse et alors curé de St-Dominique. La paroisse tout entière assistait à la cérémonie et était représentée officiellement comme parrains et marraines par les membres de la Commission Scolaire, de la Fabrique et du Conseil municipal. Au nombre des étrangers, on remarquait, comme invités d'honneur: MM. J.-E. Phaneuf, Député du comté au provincial, G.-D. Morin, Député de Bagot au Fédéral, J. Gagnon, Inspecteur d'écoles, J.-R. Rousseau, agronome, le Dr Proulx, de St-Pie, le Dr Lincourt, du lac Mégantic, et un grand nombre d'autres.

Quiconque est attaché à sa foi l'est aussi à sa race. Pour commémorer le 4e centenaire de la découverte de notre beau sol canadien, une croix s'érigea dans la cour du couvent et depuis elle alimente la piété et le patriotisme des élèves qui le fréquentent. Le deuxième Congrès de la Langue française leur procura une nouvelle occasion de hisser le drapeau

national. Conférences, diction, joutes, inscriptions, illustrations de cahiers, manifestent l'attachement du peuple écolier à la langue ancestrale. Puisse Sa Majesté la Langue Française ne compter toujours que des sujets loyaux dans les écoles de St-Théodore!

Grâce encore à la générosité des paroissiens, l'oratoire du Couvent se transformait en chapelle, en 1935. Faveur insigne pour des religieuses de posséder sous leur toit, le Dieu à qui elles ont consacré leur vie! . . . Les SS. de St-Joseph doivent cette faveur à Son Excellence Mgr F.-Z. Decelles, elles lui en sont à jamais reconnaissantes.

Un autel, oeuvre de M. Joseph Lemonde, de Saint-Liboire, fut pieusement érigé. Mlle Rita Lapierre, de St-Antoine-sur-Richelieu, amie des religieuses, décora avec un art inspiré par la plus exquise piété, l'intérieur du tabernacle. Mme Alphonse Larivière tricota une magnifique dentelle d'aube et Mlle Laurette Larivière offrit un joli service de lingerie d'autel brodé de sa main. Le 24 avril, la divine Victime s'offrait pour la première fois dans la modeste chapelle et depuis, elle demeure dans ce nouveau Cénacle, répandant des faveurs spéciales sur les institutrices et leurs élèves.

La Commission Scolaire, voulant contribuer à l'aménagement de la demeure du bon Dieu sous le toit de l'école, versa la somme de \$25. M. le Maire Hector Guérin, ainsi que M. et Mme Arthur Jodoin offrirent aussi \$25. Adélar Gravel donna \$35 et Henri Dupras \$25. Il serait trop long de mentionner ici la liste des bienfaiteurs, à la tête de laquelle figure le nom du zélé pasteur d'alors, M. le Curé Archambault. Tous peuvent compter sur un "memento" quotidien.

Supérieures qui ont dirigé le Couvent de Saint-Théodore:

Soeur	Sainte-Madeleine-de-Pazzi	1921-27
"	Saint-Grégoire-de-Naziance	1927-30
"	Aimée-de-Marie	1930-36
"	Saint-Bernard	1936-42

L'école de l'arrondissement du village, autrefois, comme nous l'avons dit, située au petit 6, date de 1858. Y ont enseigné :

Monsieur Boulay et Monsieur	Octave Pothier
Mesdemoiselles:	
G. Pinard	Rosalie Gauthier
Noël-Lina Garceau	Hélène Massé
Joséphine Mallette	Philomène Laviolette
Marie-Louise Dion	Veuve Joseph Dion
Elisa Desrosiers	Marie-Louise Cournoyer
Léa Jodoin	Marie-Anne Lincourt
Arzélia Chevrette	Thaïs Cusson
Adélla Jacques	Angéline Blanchard
Eva Guérin	Anna Lasnier
Victoria Lasnier	Dolorès Bouvier

Au couvent actuel, en attendant la venue des religieuses, de 1914 à 1921 :

Gilberte Decelles	Yvonne Désautels
Rosalie Morin	Bernadette Savoie
Oséana Deslandes	

Religieuses qui ont fait la classe depuis 1921 :

Soeurs :	
Ste-Madeleine-de-Pazzi	Ste-Mechtilde, St-Paul-de-la-Croix
Joseph-du-Sacré-Coeur	St-Grégoire-de-Nazianze
Saint-Odilon	Ste-Brigitte
Saint-Alexandre	St-Mathias
St-Léonard-de-Port-Maurice	Aimée-de-Marie
du Sacré-Coeur	Saint-Henri
Saint-Mathieu	Thérèse-du-Saint-Sacrement
St-François-de-Sales	Bernadette-de-l'Immaculée
Paul-de-Jésus	Marie-de-la-Paix
St-Bernardin-de-Sienne	

En 1937, les Soeurs commencèrent à enseigner la musique.

Soeur Saint-Adélard donne ces cours depuis ce temps.

Soeur Sainte-Mechtilde, l'une des fondatrices, tomba malade dans la mission. Sans tarder, on la conduisit à la maison-mère, où elle mourut le 8 mars 1922. Soeur Saint-Paul-de-la-Croix vint la remplacer le reste de l'année.

Ont distribué l'enseignement dans les divers arrondissements :

A l'école No 2, au 7e rang, ouest.

Mesdemoiselles :

Mathilde Girard	Albina Lozeau
Thébène Langlois	Hélène Massé
Philomène Larivière	Philomène Lozeau
Oléa Devin	Rose-Délina Millette
Elisa Dumaine	Joséphine Taillon
Rose-Anne Lincourt	Azilda Colette
Rosanna Jodoin	Florida Caouette
Louisia Tremblay	Florida Désautels
Hectorine Bouvier	Exilia McLean
Antoinette Fontaine	A. Tremblay
Eva Chagnon	Aurore Berger
Bernadette Savoie	Anna Picard
Yvonne Leclerc	Angéline Leclerc
Laurence Picard	Alice Bélanger
Georgette Bélanger	Elizabeth Gauthier
Cécile Picard	Anne-Marie Lussier
Cécile Désautels	Lucile Jodoin
	Gisèle Cournoyer

A l'école No 3, au 7e rang, près du chemin de fer,
fondée en 1900.

Hélène Gauthier	Amérisse Toupin
Virginie Maurais	Joséphine Garceau
Rosalie Gauthier	Philomène Lozeau
Amanda Tardif	Rose-Délina Millette
Adélie Tardif	Hermine Ouellette
M.-J. Taillon	Marie-Anne Grégoire
Delphine Taillon	Obéline Laviolette
Louisa Hudon	Exilda Bourque
Eva Champigny	Marie-Anna Picard
Bernadette Picard	Yvonne Désautels
Louisa Chabot	Eva Guérin
Blanche Chevrette	Thérèse Désautels
Elizabeth Gauthier	Lucile Bélanger
Yvonne Désautels	Georgette Bélanger
Claudette Gauthier	Angéline Laplante

Florence Milette

A l'école No 4, au 7e rang, est, fondée en 1895.

Mesdemoiselles :

Arzélie Désautels	Rose-Anna Lusignan
Mary Neveu	Eliza Devin
Parmélia Dumaine	Dame Veuve Louis Simonneau
Graziella Gatineau	Marie-Louise Léveillé
Marie-Anne Lincourt	Rose-Délina Millette
Aldéa Lincourt	Léa Jodoin
Marie Longprés	Delvina Lincourt
Anna Richard	Rosalie Morin
Berthe Gendron	Anna Guérin
Gertrude Gendron	Eva Decelles

Blanche Chevrette	Elizabeth Gauthier
Thérèse Désautels	Blanche Gauvin
Mme Sophie Morin	Laurette Dalpé
Annette Lainé	Mme Bisailon
Angéline Picard	Cécile Picard
Cécile Roy	Angéline Laplante
Hélène Lalime	Alberte Tremblay

A l'école No 5, au 8e rang, ouest

Mesdemoiselles :

Rosanna Lusignan	Fernande Proulx
Aurélie Tétreault	Laura Bibeau
Oléa Devin	Adrienne Desrosiers
Claire Dalpé	Blanche Chevrette
Marie Devin	Odna Morin
Marie-Anna Picard	Angéline Leclerc
Olda Lincourt	Yvonne Leclerc
Georgianna Lamoureux	Rita Dumaine
Rosalie Morin	Rose-Hélène Leclerc
Blanche Gauthier	Pollande Gauthier
Florida Désautels	Simonne Leclerc
Flore Picard	Cécile Martin
Blanche Maurais	Marie-Jeanne Lussier
Gabrielle Paré	Marie-Paule Désautels

A l'école No 6, au 9e rang, ouest

Anselmie Beaulé	Louisa Hamelin
Elisabeth Devin	Poméla Beaudoin
Bertha Martineau	Florida Désautels
Eliza Devin	Flore Picard
Joséphine Garceau	Emilia Fontaine
Aurélie Tétreault	Irène Bélanger
Albina Goyette	Angéline Désautels
Amanda Tardif	Odna Morin
Angéline Messier	Dolorès Bouvier
Eliza Dumaine	Fernande Proulx
Zoïde Gadbois	Laura Bibeau
Marie-Louise Chevrette	Florina Thérout
Mme Vve Pierre Pinard	Germaine Savoie
Thérèse Dumaine	Robertine Bérard
Lilianne Paré	Anna Picard
Georgette Morais	Annonciade Gauthier
Geneviève Dumaine	Blanche Picard
Elizabeth Gauthier	Alice Benoit

A l'école No 7, au 5e rang, ouest

Joséphine Roy	Rose-Alba Robillard
Philomène Lozeau	Anna Gauthier
Octavie Pothier	Delvina Lincourt
Graziella Gatineau	Bertha Gendron
Octavie Patenaude	Florida Désautels
Adélia Tardif	Flore Picard
Cordélie Leblanc	Eva Guérin

Anna Gauthier	Yvonne Désautels
Emma Langelier	Zoïde Gadbois
Médora Loisel	Blanche Gauthier
Orlina Poulin	Elizabeth Gauthier
M.-Blanche Picard	M.-Thérèse Gauthier
Odna Morin	Thérèse Désautels
Georgianna Petit	Hélène Lalime
Laurette Dalpé	Gervaise Chagnon

A l'école No 8, au 8e rang, est, fondée en 1895

Mesdemoiselles :

Marie-Anna Lincourt	Mme Georgianna Deslandes
Marie Devin	Vitaline Gendron
Marie-Anne Taillon	Albertine Martineau
Joséphine Taillon	Claire Gendron
Rosalie Morin	Elizabeth Gauthier
Blanche Gauthier	Odna Morin
Angéline Désautels	Clara Beaudoin
Georgianna Petit	Lucile Bélanger
Rollande Gauthier	Gertrude Dumaine
Alice Ethier	Georgette Morais

A l'école No 9, au 9e rang, est

Exilia Théroux	Rose-Hélène Robidoux
Clara Beaudoin	Lucienne Lepage
Alice Gauthier	Claudette Gauthier
Irène Timmons	Eloïa Charland
Angéline Laplante	Germaine Gauthier
Jacqueline Gauthier	

A l'école No 10, au 9e rang, ouest, fondée en 1941

Laurette Benoit

PRESIDENTS DE LA COMMISSION SCOLAIRE

Messieurs :

Zéphirin Brodeur	1863	J.-Bte Marcotte	1868
Louis Vadnais	1868	François Morin	1872
François Désautels	1877	François Marsan	1881
Olivier Cordeau	1883	François Désautels	1884
Jobin Laprés	1887	Télesphore Picard	1890
Rémi Gauthier	1893	Alfred Languirand	1896
Napoléon Duhamel	1899	Philius Leclerc	1904
Elzéar Picard	1908	Dr J.-E. Proulx	1916
Hector Guérin	1919	Louis Gauthier	1920
Emile Laplante	1928	Antonio Benoit	1929
Delvini Chabot	1930	Antonio Benoit	1931

Actuellement, la Commission Scolaire est représentée par : M. Antonio Benoit, président depuis onze ans; MM. Benjamin Cournoyer, Théodore Demers, Ovila Hébert, Ro-

dolphe Maurais, commissaires. Leur dévouement à la cause de l'enfance mérite d'être loué.

Ils ont droit à la reconnaissance de leurs concitoyens, tous ceux qui se sont succédé dans la Commission Scolaire et ont favorisé la formation des jeunes, cette semence d'avenir. Oui, l'écolier d'aujourd'hui est l'homme de demain. . . Celui qui contribue à le former sain et bon, remplit assurément une tâche des plus belles, des plus nobles, des plus importantes.



CHAPITRE XI

L'industrie à Saint-Théodore

Les pionniers du territoire formant aujourd'hui la paroisse de Saint-Théodore y arrivèrent fortement résolus à gagner leur vie et celle de leurs familles au prix des plus durs sacrifices.

Mais quels avantages attiraient ici ces vaillants ?

Les côteaux du canton d'Acton offraient de riches essences forestières : chêne, érable, pin et orme surtout. Les premiers qui vinrent s'y établir s'enfonçaient dans les bois pour y faire de la potasse.

* *
*

INDUSTRIE DE LA POTASSE: — Un mot de cette industrie qui commençait à prospérer au pays un peu avant l'Union des deux Canadas, en 1840.

Les arbres étaient coupés, entassés et brûlés sur place. De préférence, on choisissait l'orme car, bien que vert, il brûle sans flamme jusqu'à ses dernières branches.

On sait que la cendre de bois contient des sels de potasse. On la recueillait donc et on la déposait en couches épaisses, dans de larges bassins, puis on l'arrosait ou tout simplement, on l'exposait à la pluie. L'eau, passant à travers la cendre, dissolvait les sels et les entraînait avec elle. On

faisait bouillir cette eau, dans de grands chaudrons contenant jusqu'à 30 ou 40 seaux, et l'ébullition la réduisait en une substance granuleuse, qu'on appelait potasse. Celle-ci était mise dans des sacs que l'on portait sur son dos à Roxton Falls, même à St-Hyacinthe, où on la vendait.

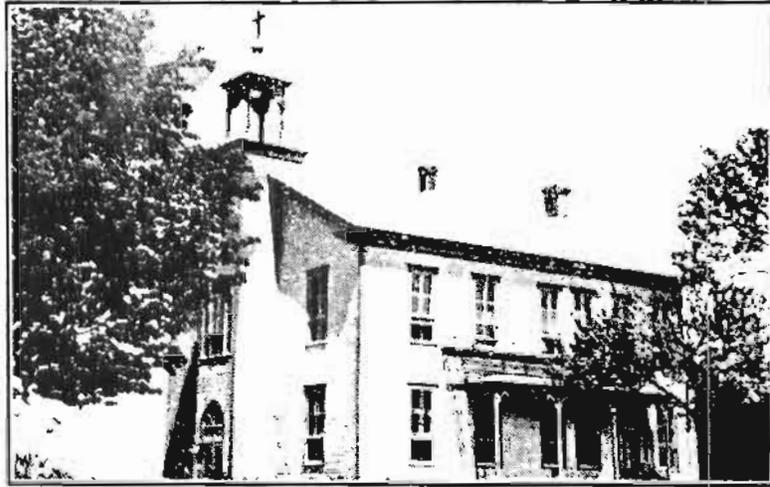
Mais un arbre mettait quelques jours à se consumer entièrement. Venait-il à pleuvoir dans l'intervalle, la potasse se trouvait entraînée dans le sol, emportant avec elle le fruit du labeur. C'est ainsi que nous avons vu Monsieur Olivier Cordeau sans ressources après un printemps pluvieux.

* * *

CHANTIERS.— Dans les forêts, les pins dressaient fièrement leurs têtes altières, leurs troncs droits et forts. Ils ne pouvaient manquer d'attirer l'attention. Aussi, songea-t-on bientôt à vendre ces troncs gigantesques pour en faire des mâts de bâtiments à voiles, lesquels devaient avoir 100 pieds de long, la petite extrémité mesurant au moins 10 pouces de diamètre. Pour les tirer hors du bois, on attelait sept ou huit paires de chevaux. Au premier rang, se tenait toujours Dosithée Bouthillette, avec ses deux gros chevaux blancs : pour cette raison, on l'appelait "charretier de tête". Son commandement était ferme. Dès qu'il parlait, les chevaux dressaient la tête et, l'ordre donné, tous s'élançaient avec un tel ensemble que la pièce était emportée. Sa renommée était fort étendue.

Si, dans le temps, on avait parlé d'apostolat laïc, Monsieur Bouthillette eût été un bon chef. Est-ce à dire qu'il ignorait le "sacre" et méprisait le "petit verre"? Sur ces deux points, il ressemblait peut-être à plus d'un camarade de travail mais... le soir, au chantier, il faisait dire le chapelet et personne n'avait le droit de s'y soustraire.

Ludger Mathieu, dans son chantier, avait établi un règlement semblable. A neuf heures, on éteignait les lampes et c'était la récitation du chapelet. Ensuite, silence parfait, et nul ne pouvait l'enfreindre, pas même ceux qui voulaient fumer une pipe.



Couvent de Saint-Théodore d'Acton.

Un pareil ascendant, bien exploité par un directeur d'Action Catholique, aurait pu produire des fruits merveilleux.

Acton eut bientôt une scierie. Alors les colons de Saint-Théodore y portèrent de beaux billots pour les faire scier "à moitié". Il y eut aussi des moulins à bois dans St-Théodore:

1o celui de Luc-Michel Cressé, près du ruisseau passant sur la terre de Théogène Duhamel, lots 183-184;

2o celui d'Honoré Provost, sur la rivière Duncan, laquelle traverse la propriété de Wilfrid Gingras, lots no 128 à 130;

3o le moulin d'André Chicoine, au 8e rang, sur la propriété actuelle de Georges Paul, comprenait les lots 194-195;

4o enfin, en 1912, celui d'Hilaire Roy sur la terre de Wilfrid Gendron, partie du lot 241. Il ne fonctionna que 5 ou 6 ans.

La terre appartenant aujourd'hui à Théogène Duhamel (lots 183-184) était couverte de magnifiques érables. Lorsque s'établit la ligne du Pacifique-Canadien, le propriétaire d'alors vendit à la Compagnie un gros lot de madriers de 6 pouces, lesquels devaient servir de rails, car, dans ce temps-là, les wagons roulaient sur des rails de bois couverts d'un ruban d'acier. Les madriers, probablement, étaient sciés au moulin d'André Chicoine.

Mais les rails d'acier ayant été inventés, les beaux madriers furent convertis en bois de chauffage par les employés du Pacifique Canadien.

Notons ici que, d'après le premier plan du Grand-Tronc, les chars passeraient à St-Théodore, mais nos bonnes gens, comme cela arriva en maints endroits, eurent peur des lourdes locomotives et refusèrent de donner le bonus, \$5,000, que demandait la compagnie pour passer dans la localité. Acton accepta et, dès ce moment, connut une plus grande prospérité.

* * *

AGRICULTURE.— L'exploitation des forêts augmentait chaque année l'étendue des terres cultivables. Si les pionniers de Saint-Théodore n'étaient point venus dans le but de défricher le sol et de s'adonner à l'industrie agricole proprement dite, une fois le terrain dénudé, ils le cultivaient pour la subsistance de la famille et parfois, surtout au temps de la potasse, la récolte fut extraordinaire. Qui ne sait que la cendre de bois est un engrais potassique de haute valeur? Pourtant, le fait que nous allons citer est si étonnant qu'à peine ose-t-on y croire.

Hubert Gendron, venu de St-Hugues, avait acquis une terre au 8e rang, actuellement chez Adélarde Ethier, lot 269. A l'automne, il avait rasé un petit coin de forêt et mis le feu à l'abatis. Le printemps suivant, il vint avec deux terrinées de sarrasin, qu'il sema sur la cendre, entre les souches, sans autre préparation du terrain. Au cours de l'été, il se bâtit une petite maison. Vint le moment de la récolte et il recueillit 36 minots de sarrasin. C'est plus que le 100 pour un de la parabole de la Semence!... Notre colon eut, pour hiverner de la bonne galette en abondance.

Dans la partie ouest de la paroisse, on trouve un bon terrain argilo-sablonneux; au centre, plutôt rocheux, s'élèvent de beaux vergers et de magnifiques érablières; l'est est sablonneux et renferme de riches limites à bois.

La génération actuelle se compose d'agriculteurs, qui savent tirer du sol le plus grand rendement possible. Pour être cultivateur, il faut être instruit: on le sait à Saint-Théodore, et l'on cherche à se renseigner par la lecture des journaux agricoles ou par l'assiduité aux conférences intéressant la profession. Quelques jeunes gens se sont rendus compétents par des études spéciales. Deux même ont complété les études supérieures d'agronomie.

Raoul Benoît, fils d'Antonio Benoît, avait fait son cours classique au Séminaire de Saint-Hyacinthe. Un peu plus tard, il alla suivre les cours à l'Institut d'Oka et revint, en 1939, Bachelier en Science Agricole. Il sait mettre à profit ses con-

naissances en aidant à l'exploitation de la terre paternelle.

Emile Gauthier, fils de feu Victor Gauthier, avait, en 1919, obtenu au même Institut, le baccalauréat de Science Agricole. Agronome pendant quelques années, il est aujourd'hui chef de la Section des Terres libres, au Ministère d'Agriculture, à Québec.

Ses deux frères, Ephrem et Ulric, sont instructeurs avicoles, le premier à Joliette, le second à la Baie Saint-Paul. Ephrem étudia au Collège McDonald, à Sainte-Anne-de-Bellevue, et fut diplômé en 1926. Ulric pratiqua d'abord chez lui sous la direction de ses frères, Emile et Ephrem, puis à Ottawa, où il subit ses examens avec succès.

Charles-Emile Decelles, Charles-Emile Picard, René Benoit, Joseph Leduc suivirent, pendant six semaines, en 1934, des cours abrégés d'agriculture donnés à Oka.

Le Cercle des Jeunes Eleveurs s'était formé dans la paroisse, groupant de 20 à 30 membres.

En 1935, l'équipe de juges de porcs, comprenant Charles-Emile Decelles et Charles-Emile Picard se classa première, d'abord à l'exposition provinciale de Sherbrooke, où Chs-Emile Decelles gagna une coupe d'argent. En plus, les frais du voyage à l'exposition Royale de Toronto étaient payés aux gagnants, qui devaient représenter la province de Québec. A Toronto, l'équipe Decelles-Picard se plaça au deuxième rang, après celle de l'Alberta.

L'année suivante, Charles-Emile Decelles et Justin Chagnon s'inscrivirent comme juges de bovins à l'Exposition de Sherbrooke. Chs-Emile Decelles y décrocha le premier prix: une magnifique horloge d'argent et une bourse d'étude lui donnant droit de suivre, pendant deux stages de six mois, les cours d'hiver donnés à l'Institut Agricole d'Oka. Euclide Chagnon voulut procurer à son fils Justin, l'avantage de suivre ces mêmes cours, et les deux garçons revinrent, en 1938, porteurs du diplôme moyen d'agriculture.

En 1924, à l'âge de 10 ans, Chs-Emile Picard, dans un concours d'élèves-fermiers avait remporté le 1er prix du comté de Bagot, une semeuse à légumes "Planet Jr". En

1926, il était lauréat du Mérite Agricole Juvénile. Le concours était organisé par le Ministère de l'Agriculture pour les régions du Richelieu, de l'Yamaska et des Cantons de l'Est; 1730 jeunes élèves-fermiers y prirent part. Le couronnement des vainqueurs se fit à l'Exposition provinciale de Québec. Chs-Emile Picard reçut la médaille d'or des mains de l'Honorable N. Pérodeau, Lieutenant-Gouverneur de la Province. L'Honorable J.-E. Caron, Ministre de l'Agriculture, lui remit un bouvillon et une génisse enregistrés, de race Canadienne, d'une valeur de \$100.

N'est-ce pas, jeunes d'aujourd'hui, que vous sentez un brin d'enthousiasme vous remuer le coeur? Eh bien! allez-y donc, vous aussi!... Dès aujourd'hui, entraînez-vous à l'art de vos pères et préparez vos succès de demain.

C'est la grande culture qui est en honneur à Saint-Théodore. Très peu de familles, une dizaine à peine, vont régulièrement à Acton y vendre leurs produits maraîchers.

L'UNION FAIT LA FORCE.— La Société d'Agriculture groupe à St-Liboire tous les cultivateurs du comté de Bagot, pour l'exposition annuelle. Le Cercle Agricole, fondé en 1893, unit ceux de la localité pour leur perfectionnement professionnel. Successivement présidents du Cercle: André Gauthier, Ovila Marsan, Louis Sylvestre, Olivier Bonenfant, Antonio Benoît. Secrétaires: Paul Decelles, Rémi Gauthier, Elzéar Gauthier, Monsieur le Curé Archambault, Albert Gauthier, Jean-Charles Picard, Jean-Louis Picard.

Le Cercle des Fermières existe dans St-Théodore depuis le 14 avril 1932, au grand bénéfice de ses membres. Il a été fondé par Mlles Alma Champoux et Véronique Durand, du Service des Arts Domestiques, à Québec. Monsieur l'abbé J.-B. Archambault, alors curé, encouragea beaucoup l'établissement de cette association. Présidentes de ce Cercle: Mesdames Joseph Picard, Aimé Guérin, Théodore Dumaine, Théodore Jodoin. Secrétaires: Madame Euclide Chagnon, Mesdemoiselles Thérèse Tremblay, Maria Guérin, Madame Lucien Picard, Mesdemoiselles Cécile Picard, Madeleine Gauthier.

Les Caisses Populaires Desjardins s'organisaient dans bon nombre de paroisses. M. l'Abbé P. Grondin, représentant de l'Union régionale de Québec, en fut un apôtre zélé. Celle de St-Théodore se forma en 1923. M. le Curé Monfet fit sa large part dans cette organisation paroissiale. Directeurs à la fondation: Ovila Marsan, Frédéric Berger, Antonio Benoît, Joseph Dubé. Directeurs actuels: Isidore Jodoin, Alfred Milette, Euclide Chagnon, Antonio Benoît. Secrétaires: Louis Gauthier, remplacé en 1937 par Léon Jodoin. A la fin de l'année 1941, les paroissiens de St-Théodore avaient à la Caisse un dépôt global de \$26,000.

Mais pourquoi parler de la Caisse Populaire au chapitre de l'agriculture? — Le système Desjardins se propose de favoriser particulièrement la classe agricole. Son Excellence Monseigneur Decelles, dans une circulaire datée du 1er novembre 1925, énumère quelques-uns des buts visés par les propagandistes de ces institutions:

1o Protéger leurs membres contre les revers de fortune en enseignant les bienfaits d'une sage prévoyance et en développant le goût et la pratique de l'épargne.

2o Leur venir en aide par des prêts et avances à rembourser au moyen de remises partielles.

3o Assurer la pratique des vertus chrétiennes et sociales en exigeant avant tout des sociétaires emprunteurs des garanties morales de premier ordre.

4o Combattre l'usure en offrant aux sociétaires les prêts dont ils ont besoin et en assurant ainsi leur indépendance vis-à-vis des prêteurs à conditions onéreuses.

5o Supprimer le crédit chez le marchand, source de tant d'inconvénients.

6o Compléter les oeuvres paroissiales.

Si nous avons transcrit cette page presque entière, c'est afin de renseigner nos jeunes élèves, de les convaincre que la formation à l'épargne est d'importance capitale et de les gagner à cette pratique dès leur adolescence.

* *
*

INDUSTRIE LAITIÈRE.— Jean-Baptiste Dauphinais-dit-Phénix commença, en 1866, l'industrie du fromage, mais il dut bientôt discontinuer, personne dans la paroisse ne sachant faire la répartition. La première année, le revenu moyen par vache s'éleva à \$5.00! . . .

Monsieur Dauphinais s'en alla aux Etats-Unis, après avoir vendu la fromagerie, aujourd'hui la grange de Lucien Gauthier, (Partie du lot no 178).

François Guertin, à son tour, se livra à la fabrication du fromage.

La beurrerie qu'exploite Théodore Jodoin fut ouverte par Dumaine et Doucet, mais c'était alors du fromage que l'on fabriquait. Elle passa ensuite aux Lacoste, Archambault, Tanguay, avant d'être acquise par Isidore Jodoin, en 1881. On y fabrique du beurre depuis 1895. Continué par son fils, Théodore, depuis 1920, cette industrie semble promettre de se perpétuer dans la famille Jodoin. Maurice, qui vient d'obtenir son diplôme de beurrier, s'est distingué à l'Ecole d'Industrie Laitière, à Saint-Hyacinthe. Il aspire maintenant au diplôme de fabricant de fromage. Conrad, à son tour, suit les cours à l'Ecole d'Industrie Laitière.

INDUSTRIE MINIÈRE.— Lorsque, vers 1860, on découvrit des mines de cuivre à Acton, on présuma qu'il pourrait y en avoir aussi dans St-Théodore. On creusa donc à plusieurs endroits, mais point de cuivre. Chez Germain Bérard, (lots 161-162) on voit un abreuvoir pour les animaux, lequel serait un de ces puits de mine qu'un des propriétaires, Pierre Phénix, aurait rempli de roches. Cette source ne s'est jamais épuisée.

Vers le même temps, on connut que certaines roches, trouvées ordinairement à fleur de sol, contenaient du fer. On exploita ce minerai et on le vendit aux fonderies de Drummondville. Mais le travail était dur et peu lucratif. . . Il cessa vers 1900. On rencontre parfois dans les champs des échantillons de ces roches.

Le coteau du centre du territoire de Saint-Théodore est couvert de roches généralement calcaires.

Deux fours à chaux furent bâtis à des dates difficiles à préciser. On les voit encore, l'un dans le bas du 7^e rang, chez Joseph Tremblay (lots 163-164), l'autre dans le haut du même rang, chez Léandre Robert (lots 36-37-38). Le premier, bâti par Cyrille Martel, a dû être en activité 20 à 25 ans, à partir de vers 1870. Le second, appartenant à Charles Gauvin, a été en opération une dizaine d'années, pour cesser vers 1885.

Le four à chaux contenait 45 barils de roches concassées. Il mesurait une douzaine de pieds de diamètre et autant de haut. On élevait une côte de même hauteur, laquelle donnait accès au sommet du four par en arrière. On y montait les charrettes chargées de roche et on les vidait dans le four.

Dans le temps, on se servait de poudre au lieu de dynamite, pour fendre la roche. Les morceaux restés trop gros étaient brisés à l'aide de marteaux pesant 45 livres. Il fallait chauffer très fort pendant 3 jours et 3 nuits pour cuire une fournée de chaux, et l'on y dépensait 15 cordes de bois.

Lors de la construction de l'église et du presbytère, la brique se fit chez Louis Bergeron, sur la propriété actuelle de Lorenzo Martin, lot 158. Napoléon Chabot y fit une installation temporaire. La brique est faite d'argile ou glaise, de préférence ferrugineuse, c'est-à-dire contenant du fer, mêlée avec du sable. Ces matières se trouvant en abondance à St-Théodore, il y avait avantage à la fabriquer sur place.

* *
*

INDUSTRIE MANUFACTURIÈRE.— Il y eut autrefois une manufacture d'allumettes, bâtie vers 1874, par François Morel, sur l'emplacement actuel de Léo Picard, lot 83. Elle fonctionna quelques années à peine. La mode du temps, à la campagne, était aux pierres à feu et aux bâtonnets de

cèdre. . . Les allumettes étaient luxe inutile. . . L'erreur fut donc de tenter cette industrie, dans la paroisse, 25 ans trop tôt. La manufacture délaissée fut incendiée vers 1880.

Isidore Jodoin, père, construisit une tannerie vers 1877, à l'emplacement habité aujourd'hui par son petit-fils, Georges (partie des lots 169-171).

On se servait d'écorce de pruche pour tanner. Après avoir procédé à l'enlèvement des poils, on plongeait les peaux dans des infusions de plus en plus fortes de vieux tan (écorce de pruche ou de chêne). Puis, on étendait les peaux, séparées par une couche de tan, dans des fosses où elles restaient plusieurs mois. On les arrosait et on les retournait de temps à autre. Au sortir des fosses, on faisait sécher le cuir dans un grenier aéré.

Monsieur Jodoin exploita la tannerie avec son fils Isidore pendant 10 ans, et celui-ci continua seul 8 ans.

* *

*

LES FORGES.— Le premier forgeron fut Augustin Dalpé-dit-Pariseau, chez Adélarde Beauchesne, partie du lot 175. François Desautels, venu de St-Pie vers 1874, acheta la boutique qu'il transporta à l'endroit où elle se trouve aujourd'hui, (lots 75-76) et qui passa à son fils Rémi, puis à son petit-fils, Victor. Le frère de ce dernier, Jules, y exerce actuellement le métier.

A la place de la salle Saint-Antoine, se succédèrent plusieurs forgerons: Téléphore Picard, J.-Bte Lemoine, Valmore Lincourt, Wilfrid Chartier, Ovide Tremblay, Gédéon Bonneau, Louis Hébert, enfin Jimmy Jacques, qui vendit sa propriété à M. le Curé Monfet. Ce dernier la transforma, l'agrandit et en fit cette salle publique qui rend tant de services à la paroisse et dont le site ne pouvait être meilleur. Ainsi disparaissaient les ennuis que causait nécessairement pendant certains offices religieux célébrés à des heures plus tardives, le voisinage bruyant d'une forge active, juste en face de la demeure du bon Dieu.

Ceux dont les noms suivent étaient forgerons et cultivaient en même temps leurs terres :

Adolphe Robert, chez Osa Roy, lots 245-246.

Philius Fontaine, chez Elphège Paradis, lots 121-122.

Uldège Lauzon, chez Ephrem Lafrance (lot 18), et chez Maurice Decelles, (lot 50).

Henri Gervais se bâtit une boutique sur la terre d'Hor-misdas Chartrand, partie du lot 252, il la transporta ensuite chez Raoul Leduc, partie du lot 92; elle fut détruite par le feu depuis une dizaine d'années près.

Léandre Robert pratique actuellement le métier, dans le haut du 7, lots nos 36-37-38.

Mentionnons aussi Hilaire Roy, qui ne fit jamais d'apprentissage mais qui possédait un talent naturel pour les travaux de menuiserie et de forge. Il était réputé le meilleur dans le comté de Bagot pour réparer les presses à foin.

* *
*

MENUISERIE.— Le colon était généralement son propre menuisier; il bâtit sa cabane, fabriquait ses meubles rustiques, et l'on connut plusieurs bons ouvriers à Saint-Théodore.

Plus tard, on eut parfois recours à des menuisiers attirés. On nous cite les noms de J.-Bte Morin, Jules Dumaine, Moïse Larivière, Zéphirin Brodeur-dit-Lavigne. Octave Picard ouvrit une boutique de voiturier en 1877.

Zéphirin Brodeur-dit-Lavigne habitait au 8e rang. Il s'était organisé un atelier de menuiserie dans l'ancienne maison de Luc-Michel Cressé, laquelle se trouvait au ruisseau chez Monsieur Duhamel, sur le lot 182. Quand on bâtit l'église, il fut chargé d'en faire les châssis. Sa boutique fut consumée par l'incendie et les châssis brûlèrent.

* *
*

BOULANGERIES.— Noé Lussier possédait une boulangerie, située sur le lot no 76, près de la forge de Victor Desautels, J.-Bte Pelleneau, Elphège Gauvin et Napoléon Lussier s'y remplacèrent dans la suite.

Joseph Gendron en avait bâti une autre à la même place que celle d'aujourd'hui, lots 79 à 82. Napoléon Lussier, estimant qu'une boulangerie suffisait aux besoins de la paroisse, acheta celle de Monsieur Gendron et démolit la première.

Hector Bélanger travailla d'abord pour Monsieur Lussier, puis il acheta la propriété. Après sa mort, ses fils continuèrent d'exercer le métier. Pendant quelque trois ans, la boulangerie passa à Honorat Beaudoin et à MÉRIL Gauvin, puis elle revint à Mme Bélanger. Actuellement, son fils, Lucien, pétrit le pain, cet aliment dont aucune table ne peut se passer.

* *
*

BOUCHERIES.— Dans les premiers temps, point n'était besoin de boulangerie ni de boucherie: chaque fermière cuisait le bon pain de ménage, et les animaux domestiques, parfois le gibier de chasse, fournissaient leur chair nutritive, dont les travailleurs se nourrissaient généreusement.

Vers 1870, apparaît le premier boucher dans St-Théodore: Zéphirin Chagnon, qui demeurait alors au 6e rang, sur la terre appartenant au Dr Léon Gauthier, lot no 59.

Vers 1877, Isidore Jodoin, père, s'occupait de boucherie, en même temps qu'il exploitait une tannerie, les deux sur les mêmes lots appartenant à son petit-fils Georges, (partie de 169-171).

Ensuite vint Philias St-Jean, sur la terre appartenant aujourd'hui à Wilfrid Chartier, lot 179.

Adélarde Dumoulin eut une boucherie sur une partie du lot 92, où s'élève aujourd'hui la demeure de Donat Fontaine.

Benjamin Cournoyer est boucher à St-Théodore depuis 19 ans. D'abord chez Théodore Gauthier, lot 85, il demeure

aujourd'hui sur une partie du lot 172. Après avoir satisfait ses clients de St-Théodore, il sert quelques bouchers de Montréal.

* *
*

MAGASINS.— Le premier magasin dont les anciens ont mémoire est celui d'un Monsieur Dufresne, sur la propriété actuelle de Lucien Miclette (partie du lot 177). On pouvait s'y procurer les épicerie les plus nécessaires. D'ailleurs dans tous les magasins de ce temps-là, à la campagne, on ne trouvait que les denrées essentielles.

Jean-Baptiste Dauphinois possédait un petit magasin chez Lucien Gauthier (partie du lot 178).

A la place du bureau de poste (lots 77-78), Jean-Baptiste Cabana tenait une épicerie un peu plus importante et vendait aussi quelques articles de ferronnerie. Napoléon Decelles, qui épousa successivement les deux nièces de Monsieur Cabana, hérita du magasin. Mme Decelles continua le commerce après la mort de son mari, jusqu'à ce que son immeuble fût incendié en 1915.

Paul Decelles eut une mercerie sur une partie du lot 72, à l'emplacement qui appartient à son gendre Rémi Desautels.

Sur la propriété de Mesdemoiselles Gauthier (lot 91), se succédèrent quelques marchands: M. Côté, Larivière, Olivier Cordeau, Rémi Gauthier, Antoine Picard, Raymond Lapierre. Celui-ci se transporta ensuite à l'emplacement de Théodore Gauthier (lot 85), où nous trouvons après lui: Trefflé Jacques, Ephrem Martin, Isidore Jodoin, Léon Jodoin. Lors de l'incendie de 1917, ce magasin fut détruit. Isidore Jodoin avait tenu un petit magasin sur la propriété appartenant à son fils, Georges, lots 169-171; après l'incendie, Léon y retourna pour quelques années puis il acheta son magasin actuel, bâti par Apollinaire Dufort, sur les lots 88 et 89.

Mme Apollinaire Dufort, après s'être remariée à Joseph Gaudette, ouvrit le magasin qui appartient à Mlle Maria Guérin et que possède aujourd'hui Adélarde Beauchesne (partie du lot 175). Ces deux derniers avaient commencé successivement dans la maison d'Omer Leduc (partie du lot 172).

Depuis le printemps 1941, Napoléon Lépine a également son magasin sur le terrain no 86.

Peu de personnes, aujourd'hui, se souviennent de Pierre Vincent, mais il était bien connu jadis, surtout des demoiselles. C'était un marchand ambulant. Son assortiment était très limité, mais suffisait pour assurer la subsistance du célibataire peu exigeant. Il vendait farine, sel, poivre, savon, pierre bleue (à laver), et certains articles de bijouterie, qu'il échangeait aux jeunes filles, en cachette de leurs mères, pour du savon du pays. Il ne détaillait aucune marchandise au-delà de 10 sous. Peut-être pourrait-il contester aux gros messieurs de la "Woolworth Co." l'honneur d'avoir inauguré les magasins de 5 et 10 sous! . . .



CHAPITRE XII

Incendies — Un cyclone — Accidents Epidémies

La paroisse fut souvent éprouvée par le feu.

L'année 1880 avait été d'une sécheresse excessive. Pas de neige l'hiver, pas de pluie l'été... En septembre, un immense incendie se déclara dans la région, ravagea une partie des forêts de Saint-Théodore, rasant au passage récoltes, clôtures, maisons et bâtiments. Au 9^e rang, les gens chargeaient leurs ménages dans de grosses voitures. Mme Joseph Fontaine, gravement malade depuis quelque temps, mourut pendant que l'incendie menaçait le toit familial. On transporta le cadavre dans une de ces voitures afin de le soustraire à l'élément destructeur. Mais le bon Dieu épargna la maison de M. Fontaine (aujourd'hui chez Edmond Lépine, partie du lot 328). Le feu s'arrêta à cet endroit. A partir de la maison d'école, toutes les propriétés sur une distance d'environ 1 mille et demi étaient détruites. Ce fut la ruine de tous ceux qui se découragèrent... mais Joseph Lemoine, dont nous avons parlé au chapitre des protestants, y fit sa fortune. Il acheta à très bas prix plusieurs des fermes incendiées, sur lesquelles les travaux de défrichement se trouvaient des mieux préparés. Si le 9^e rang fut particulièrement affecté, toute la paroisse cependant eut à souffrir du sinistre désastre.

Le feu s'était propagé alors que plusieurs paroissiens avaient pris part à un pèlerinage à Ste-Anne, dirigé par MM. les Abbés Sicard et Desrosiers. Au retour, encore à une bonne distance de Saint-Théodore, on voyait des flammes dans le lointain et peu à peu, on constatait que l'incendie faisait rage sur une grande étendue de territoire. En arrivant au 9e rang, on s'aperçut que les traverses de la voie ferrée étaient brûlées. Les directeurs du convoi tentèrent de reculer à Wickham, mais impossible, on se trouvait littéralement pris entre deux feux. Force était donc de passer la nuit dans les chars. De leurs couches improvisées, les pèlerins pouvaient voir les lueurs et les étincelles qui s'élevaient sur un long parcours. Les prêtres encourageaient, consolèrent, calmaient. Ils suggérèrent de quêter dans leurs rangs pour des honoraires de messes, afin de demander au bon Dieu d'envoyer de la pluie. L'on recueillit une somme suffisante pour faire célébrer deux messes. Instantanément, il tomba une ondée qui arrêta la marche du feu.

En 1915, l'incendie détruisit la partie est du village. C'était un samedi après-midi, 10 juillet, par un temps de grande sécheresse. Le feu débuta à la boulangerie de Monsieur Bélanger; malheureusement favorisé par le vent, il consuma les maisons et les dépendances appartenant à MM. Napoléon Decelles, marchand, André Fontaine, Rémi Desautels, forgeron et meunier, ainsi que le temple protestant, les granges de Louis Duhamel, de Mme Laurent Gaudette, du Dr Proulx.

En 1917, une nouvelle conflagration ravagea la seconde moitié du village. Cette fois, le feu se déclara chez Léon Jodoin, alors occupant la propriété actuelle de Théodore Gauthier et brûla son magasin, ses bâtiments, le bureau de poste tenu par François-Xavier Gendron, la propriété de Jérémie Bonneau et la maison de Téléphore Picard.

De nouveau, en 1941, l'incendie faisait subir aux paroissiens de St-Théodore des pertes considérables. Il commença sur la terre de Pierre Courtemanche, près du chemin de fer Canadien-National. Des forêts entières furent brûlées.

Les dommages dans la paroisse s'élevèrent de \$1,000 à \$1,500 mais le feu continua son oeuvre de destruction à Ste-Jeanne d'Arc, dans des limites à bois, y causant pour \$20,000 de dégâts. C'est là que nos gens ont eu le plus à souffrir, \$10,000 du terrain ravagé appartenant à des citoyens de Saint-Théodore.

* *

*

Plusieurs particuliers furent aussi éprouvés par des incendies. Nous ne mentionnerons que ceux qui eurent à déplorer des pertes de vie.

En février 1875, le feu s'était déclaré dans la demeure de Philippe Fontaine. La femme (née Delvina Millette) dormait dans sa chambre, avec un jeune enfant. Son frère, Pierre Millette, âgé de 16 ans, tenta de la sauver mais, étouffé par la fumée, il dut sortir par une fenêtre. D'autres personnes portèrent secours à Mme Fontaine. Quant à lui, il mourut une journée et demie plus tard, victime de son dévouement fraternel.

Au matin de Pâques, l'an 1885, Philippe Roy brûla dans sa maison.

En 1934, Wilfrid Morin perdit un enfant dans l'incendie de sa maison. Le père et la mère étaient à traire les vaches quand ils virent le feu. Vite, il faut sauver le bébé. . . Hélas! il est trop tard! Par la fenêtre, les malheureux parents assistent à une scène affreuse: leur cher petit dévoré par les flammes cruelles.

* *

*

Il y a une soixantaine d'années, Edouard Champagne avait ouvert un chantier d'écorce de pruche, au 9^e rang, sur le lot no 356, appartenant aujourd'hui à Edouard Guilmaine. Le feu s'était déclaré chez son voisin de front. D'après la direction du vent, l'écorce, évidemment, allait être incendiée. Les employés travaillèrent d'abord à la protéger en la transportant plus loin, sur la terre défrichée. Voyant que le

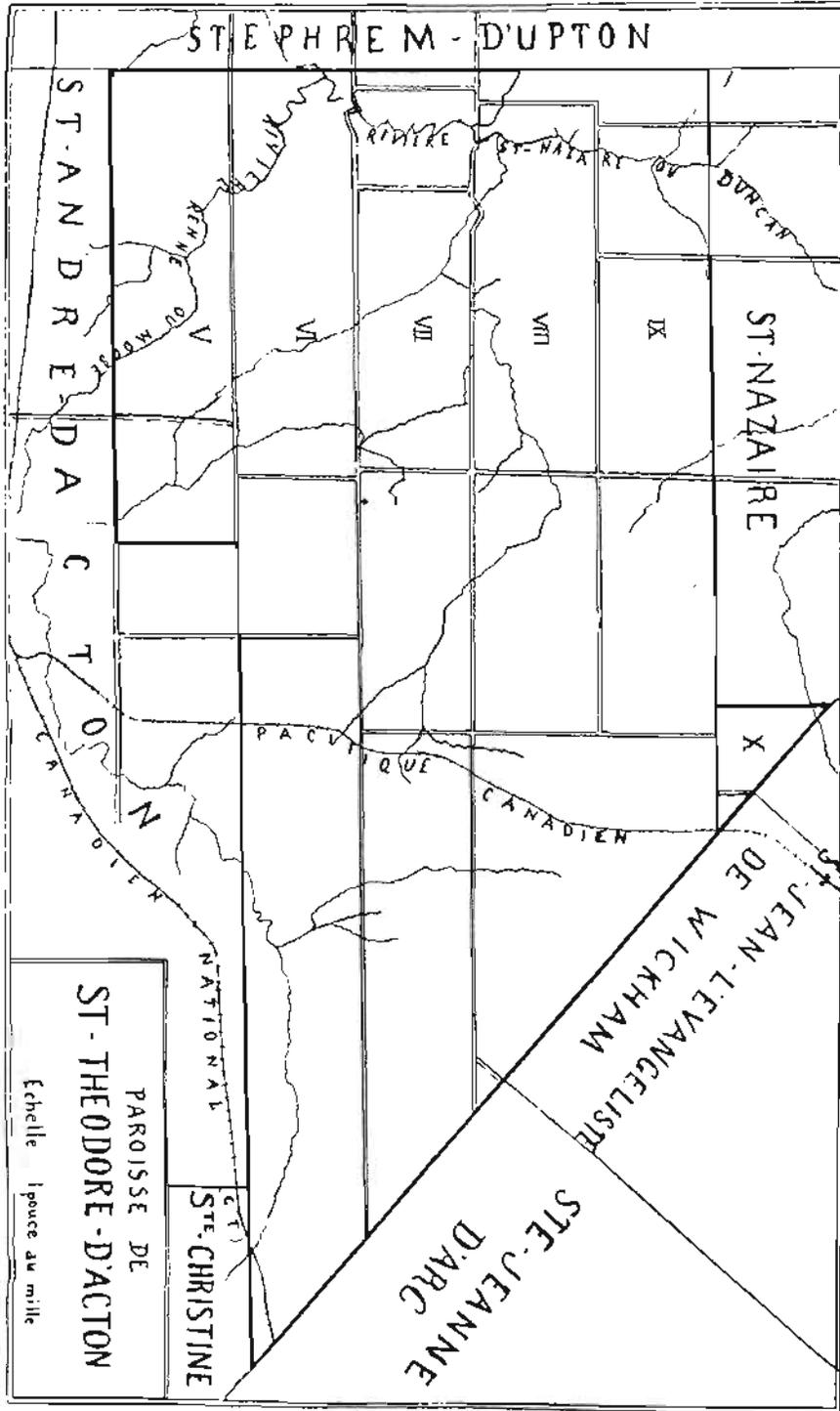
feu approchait vite et que leurs efforts seraient inutiles, Joseph Gendron prit une statuette de Saint Joseph et fit le tour de chacune des cordées d'écorce. Sa confiance envers le grand Saint ne fut pas vaine: le vent tourna et pas une cordée ne fut atteinte. M. Champagne était allé à Acton et en revenait, bien convaincu de trouver toute son écorce brûlée. . . c'eût été sa ruine complète. . . Le bon Dieu avait eu pitié du pauvre homme.

Au sujet de M. Champagne, nous ne résistons pas à la tentation de raconter le trait suivant.

Disons d'abord qu'il aimait un peu trop la bouteille. Un jour, il était parti pour Acton, où il devait acheter des provisions pour sa jeune famille. Il rencontra des amis et avec eux entra à l'hôtel. Tout son argent y passa. Le lendemain matin, revenu à lui-même et voyant sa femme en larmes, il lui dit: "Ne pleure pas, je vais gagner de quoi acheter ce dont tu as besoin." Il partit avec sa hache et vint s'engager à M. Grégoire pour bûcher du bois d'érable à la corde. Au salaire convenu, il devait bûcher 10 cordes. Il travailla jour et nuit, sans manger, jusqu'à ce qu'il eût recouvré l'argent dépensé en boisson. Alors, seulement, il rentra chez lui, apportant à son épouse les provisions demandées. (Fait absolument authentique, bien qu'il semble incroyable.)

En voilà un homme énergique! . . . Quel malheur qu'il ait été dominé par une telle passion! . . .

Quelques années plus tard, le samedi saint, Champagne, dans l'intention de se décarêmer, avait acheté deux flacons de gin. Le matin de Pâques, au déjeuner, voulant payer la traite à sa famille, il sortit un de ses flacons, à demi vide déjà. Voyant les larmes de sa femme, il dit: "Je ne te ferai plus pleurer." Il alla briser les deux flacons sur des roches, près de sa demeure. Jamais plus, il ne prit une goutte de boisson. L'homme vraiment énergique, il l'était désormais. . . car il avait remporté la victoire sur une passion réputée presque indomptable.



PAROISSE DE
 ST. THEODORE - D'ACTION

Echelle 1 pouce au mille

ST. CHRISTINE

ST. JEANNE
 D'ARC

ST. JEAN - LEVANGELISTE
 DE WICKHAM

ST. ANDRE D'ACTION

STEPHEN M - DUPTON

ST. NAZAIRE

V

VI

VII

VIII

IX

X

ROUTE NATIONAL

ROUTE PACIFIQUE

ROUTE CANADIENNE

ROUTE KENNEBEC

ROUTE ST. HILAIRE

ROUTE D'UNION

Une trentaine d'années durant, il observa cette tempérance parfaite. Quelqu'un l'invitait-il à passer chez le Père Martin (Tout le monde connaissait cet hôtelier, à Acton.) il s'excusait, ajoutant: "J'ai été le déshonneur de ma famille et j'ai fait pleurer ma femme assez longtemps!"

* *

*

CYCLONE.— Le 4 septembre 1898, un cyclone causa des ravages dans la région. C'était un beau dimanche après-midi, alors que de nombreux fidèles assistaient à Vêpres. Pendant l'office, d'épais nuages s'amoncelèrent soudain.

Le sacristain, voyant l'orage imminent, ferma les fenêtres du côté ouest. L'instant d'après, les volets de deux fenêtres étaient enlevés et jetés dans la deuxième rangée de bancs. Mme Alexis Lincourt, craignant qu'un volet ne tombât à l'endroit où elle se trouvait, se baissa. Heureuse présence d'esprit qui la préserva d'un accident certain. . . Napoléon Tanguay partit de son banc pour aller s'agenouiller au pied de l'autel de Saint Joseph. Il disait ensuite: "C'est le bon Saint Joseph qui m'a pris par la main et m'a protégé, car le banc que j'occupais a été brisé".

Une pluie torrentielle s'engouffrait librement dans l'église, inondant jusqu'au sanctuaire. C'était après le Magnificat. M. le Curé se réfugia dans la sacristie avec les enfants de chœur. Les fidèles se précipitèrent vers la porte de sortie mais personne, si ce n'est Mlle Georgianna Tétreault, n'osa s'aventurer au dehors. Le vent se déchaîna d'une façon si violente que la bonne demoiselle fut entraînée dans le fossé, en face de l'église. Où trouver un abri? . . . Elle se cacha sous le pont, tout près. . . Songeant qu'elle avait à son chapeau une broche d'acier, laquelle pouvait attirer la foudre, elle l'enleva et la planta dans la terre. . . Belle sûreté! . . . Que ne fait pas l'énervement! . . .

Eclairs et grondements du tonnerre se succédaient sans interruption. On conçoit facilement la ferveur avec laquelle tous priaient. . . Plusieurs pleuraient. . . Mme Isidore Jodoin perdit connaissance. La tempête dura une dizaine de minutes

au plus. M. le Curé revint dans l'église et donna la Bénédiction du Saint-Sacrement.

Dès la première annonce de l'orage, Mlle Hélène Decelles courait à la maison, car sa mère était seule. Tout à coup un craquement, la fait sursauter. . . Une énorme branche d'érable tombe à deux pas en arrière de la jeune fille. Protection spéciale de Dieu qui, non seulement lui réservait les grâces de la vocation religieuse, mais encore l'avait déjà élue pour diriger la florissante communauté des Soeurs de la Charité de Saint-Hyacinthe, charge qu'elle occupe depuis neuf ans.

La remise à chevaux fut renversée par le vent. Un jeune homme d'Acton était venu, avec sa "blonde", assister à Vêpres. Sa voiture ayant été brisée, il dut en emprunter une autre pour s'en retourner.

De gros arbres furent brisés; les pommiers perdirent prématurément leurs fruits. Une pauvre veuve, Mme Michel Favreau, eut deux vaches tuées par la foudre. On fit une collecte dans la paroisse pour lui en acheter une autre. Ouvrons ici une parenthèse pour louer cette femme énergique et sans contredit des plus méritantes. Son mari étant malade et impuissant, elle tricotait et travaillait au métier afin de pourvoir à la subsistance de ses quatre enfants, dont deux exigeaient des soins constants. Cette chrétienne demandait instamment au bon Dieu de ne pas lui retirer la vie avant qu'elle ait rendu les derniers devoirs à ses chers malades. Le ciel exauça son désir inspiré par la plus admirable charité.

* *
*

ACCIDENTS.— Alfred Decelles mourut accidentellement à Acton, le 8 août 1862, à l'âge de 18 ans. Il était à travailler dans un puits de mines quand une pierre se détacha de la voûte de la galerie souterraine et vint frapper le jeune homme. Le défunt était fils de Joseph Decelles et de Mathilde Dion.

Alphonse Chapdelaine, fils de J.-Baptiste, et Napoléon Brazeau, fils adoptif de Pierre Petit, étaient deux inséparables. Un samedi après-midi, 27 juin 1880, ils étaient partis ensemble pour se baigner dans la rivière Moose, au 5e rang. Le soir, dans les deux foyers, le fils manquait, mais il arrivait assez souvent que l'un allait coucher chez l'autre... donc on ne s'inquiétait point. Le lendemain, après la messe, les parents se rencontrant constatèrent la disparition des jeunes gens. En toute hâte, on se rendit à la rivière, à l'endroit où ils se baignaient habituellement. O douleur! L'onde claire laissait voir les deux amis enlacés dans la mort.

Lors de l'horrible catastrophe arrivée à Richmond, le 31 août 1904, la paroisse de St-Théodore eut ses victimes. Ephrem Gaudette, jeune homme de 18 ans, accompagné de son frère Alexandre et de quelques autres paroissiens, se rendait à l'exposition de Sherbrooke. A environ 1 mille de Richmond, il y eut collision entre un train venant d'Island Pond et le convoi d'excursion. Comme celui-ci ne se composait que de la locomotive, d'un wagon à bagages et d'un wagon de première classe, il reçut le choc de l'autre, plus lourd.

L'un des blessés, Alexandre Gaudette, dit avoir assisté à une scène affreuse, qu'il n'oubliera pas de sa vie. A l'entendre relater le fait, on conçoit que l'accident dont il a été témoin l'a profondément affecté, et c'est avec une émotion encore toute vive qu'il raconte ce qui s'est passé. "J'étais, dit-il, assis près de mon frère, quand tout à coup une commotion formidable fut donnée à tout le convoi: on venait d'appliquer brusquement les freins et nous croyions faire machine en arrière. L'affreuse réalité ne tarda pas toutefois à se produire. Notre char venait d'être frappé par celui d'Island Pond. Le spectacle qui s'offrait aux regards était épouvantable. Les deux locomotives avaient été toutes deux projetées hors de la voie et deux wagons étaient emboîtés l'un dans l'autre.

Je me trouvai pris entre deux sièges, incapable de tout mouvement. Il me fallait attendre du secours. Dès qu'on

m'eut arraché à cette affreuse situation, je m'informai de mon frère. "As-tu vu Ephrem? dis-je, à une connaissance.— Non, me répondit-il, mais je vais voir de l'autre côté." Je n'attendis pas, je cherchai moi-même. Quelques minutes après, je me trouvais en présence de mon cher frère, étendu sur le dos, sans blessure apparente. Le choc avait porté à l'arrière de la tête. Sa mort avait été instantanée. Je n'eus pas la consolation de demeurer à ses côtés. On transporta les cadavres chez l'entrepreneur des pompes funèbres, où ils furent ensevelis après l'enquête du jury. Je fus transporté à Richmond, à l'hôtel, où l'on pansa ma jambe écorchée. J'ai pu revenir chez moi le soir. Le cadavre de mon frère arriva le lendemain.

Triste scène à la gare d'Acton, ce jour-là! . . . Les parents éplorés attendaient les restes du cher Ephrem. Le cortège se rendit aussitôt à St-Théodore. Les funérailles eurent lieu le samedi, 3 septembre. Les paroissiens assistèrent nombreux, témoignant ainsi leurs sympathies à la famille en deuil.

Ildège Lauzon, autre blessé de St-Théodore, fut transporté à l'hôpital de Sherbrooke, où il demeura quatre mois. Sérieusement blessé aux jambes, il avait perdu connaissance et on l'avait cru mort. Le Dr Proulx, également de la paroisse, reconnut qu'il vivait encore et ses soins empressés ranimèrent le blessé.

En 1924, le 4 août, vers 5 heures du soir, l'automobile du Notaire Daigneault, conduite par son fils, sortait du garage situé près de la gare du Grand-Tronc, à Acton. En arrière, prenaient place Antonio Fontaine, de St-Théodore, et un citoyen de St-Nazaire. Le chauffeur ne pouvait voir le train qui arrivait à bonne vitesse. La locomotive frappa l'auto et lui fit faire demi-tour. Les deux hommes assis à l'arrière furent blessés; Fontaine avait perdu les deux jambes et une main, son voisin, un bras. On les conduisit à l'hôpital de St-Hyacinthe, ainsi que le Notaire Daigneault et son fils, ces deux derniers ayant subi une commotion nerveuse. Fontaine mourut le lendemain matin. Il attribuait à

une protection toute spéciale de la sainte Vierge le fait de n'avoir pas été tué instantanément, et il ajoutait avec beaucoup de reconnaissance: "C'est parce que je portais toujours mon chapelet de première communion."

Il y a une cinquantaine d'années, un petit garçon de Pierre McLean, âgé de 6 ans, fut tué accidentellement. Il était à jouer sur la voie ferrée avec son jeune frère. Un train approchait. . . L'enfant fut écrasé par la lourde machine, l'autre avait eu le temps de se sauver.

En 1885, Joseph Poirier mourut accidentellement au moulin Chicoine, où il était employé. André Chicoine lui avait toujours conseillé d'arrêter le moulin quand il voulait huiler les rouages, mais lui jugeait une telle prudence exagérée. Or, un jour qu'il accomplissait ce travail à sa façon habituelle, les courroies le saisirent par ses vêtements. Le pauvre homme, seul à ce moment, cherchait à se dégager. . . Comme il était doué d'une force prodigieuse, il réussit à enlever les courroies des poulies. Mais il était blessé à mort; et quand ses camarades de travail arrivèrent, Joseph avait déjà expiré.

Michel Tardif fut tué par un boeuf en 1895.

Dosithée Bouthillette avait un énorme boeuf. On ne l'approchait jamais sans se munir d'une fourche. Le matin du 1er juillet 1934, Monsieur Bouthillette était allé chercher ses vaches, armé comme à l'ordinaire. Le boeuf s'étant brusquement élancé sur lui, il laissa tomber sa fourche et se trouva sans défense sous les cornes de l'animal furieux. Conduit à l'hôpital, le blessé mourait le soir même.

Un jour, le cheval d'Alphonse Benoît, rua son maître; le coup avait porté à la gorge. François Petit, fils de son épouse (veuve d'Etienne Petit), était alors à travailler dans le champ. Chose étrange, disons-nous, cas de télépathie diraient les psychologues: A un moment, il laisse l'ouvrage, sans savoir pourquoi. Après avoir fait un bout de chemin, il se dit: "Voyons, que fais-je? Il n'est pas l'heure de retourner à la maison." Pourtant, il se sentait poussé à continuer.

— Le voyant arriver, Eugène Benoit lui dit sans plus d'explication: "Vite, va chercher M. le Curé et le docteur, papa vient de se faire ruer". En toute hâte, François vint au village et ramena M. le Curé Bélanger avec le docteur Proulx. Celui-ci lui présentant une potion, le blessé fit de la tête un signe négatif et il s'affaissa. M. le Curé lui administra les derniers sacrements.

Quelqu'un s'était présenté chez Joseph McLean pour acheter un cheval. L'examen achevé, le propriétaire rendit la liberté à l'animal, qui partit en gambadant, frappa son maître et le tua instantanément.

De nombreuses années passées, un soir, deux enfants d'un certain Fortier étaient allés chercher les vaches dans un petit bois. Un bélier attaqua le garçonnet, âgé de 4 à 5 ans. La petite soeur, plus âgée de deux ans, courut avertir à la maison. On chercha en vain, assez longtemps. L'obscurité était arrivée. A l'aide des voisins, on organisa une battue au falot fouillant les broussailles et la moindre aspérité du sol. Enfin, Mme André Gauthier trouva le cadavre du pauvre petit.

Noël 1941 laisse pour toujours au foyer de Delphis Houle un souvenir douloureux. Le veille, le jeune Jean-Marc, âgé de 10 ans, trouva la mort dans un terrible accident survenu sur la ferme de son père. Alors que M. Houle était à scier du bois à l'aide d'une scie circulaire, la roue d'air se brisa soudain et la courroie enlaça le jeune Jean-Marc, qui fut précipité violemment sur le sol glacé. En tombant, il se heurta la tête à une forte pièce de bois, se fracturant la nuque et la mâchoire. On manda en toute hâte un médecin et M. l'Abbé Hermann Hébert, curé de la paroisse. Les blessures de l'enfant étaient telles qu'il expirait cinq heures plus tard.

EPIDEMIES.— Trois fois, des épidémies sérieuses sévirent dans la paroisse.

Dans l'hiver de 1874-75, la variole ou picote exerça ses ravages dans un très grand nombre de foyers. Les uns

devinrent aveugles ou sourds, les autres restèrent défigurés. L'ange de la mort visita plusieurs familles, entre autres les suivantes :

Chez Damase Laliberté,	6	enfants	décédés.
J.-Bte Petit,	4	"	"
Cyrille Martel,	3	"	"
Hippolyte Marcotte,	3	"	"
Narcisse Harnois,	2	"	"
François Morel,	2	"	"
Joseph Desrosiers,	2	"	"
Vital Gendron,	2	"	"
Olivier Goyet,	2	"	"
Antoine Robidoux,	2	"	"

En janvier et février 1891, la diphtérie vint à son tour coucher dans la mort plusieurs de ces chers petits êtres qui sèment tant de bonheur dans les foyers.

Emilien Gervais	perdit	3	enfants,
Cyprien Morin	"	3	"
Jérémie Bonneau	"	1	"
Charles Chevrette	"	1	"
Stanislas Phenix	"	1	"

Novembre 1918 rendait au monde une paix, hélas temporaire! C'était un rayon de soleil alors que plusieurs foyers éprouvaient de sombres deuils. L'influenza, ce terrible fléau, fit partout de nombreuses victimes. Dans St-Théodore, furent enlevés à l'affection des leurs: Armand Fontaine, Alphonse Favreau, Irénée Morin, Irène Morin, Anna Nolin, Alfred Joubert, Philippe Jodoin, Michel Nolin, Mme J.-Bte Chartier-dit-Robert, Prudent Picard, Louis Massicotte, Joseph Caron, Mme André Gauthier.

CHAPITRE XIII

Sports et amusements — Un athlète

La population de St-Théodore, très catholique et canadienne-française, a hérité de la franche gaieté de nos aïeux. Parents et voisins se visitent et l'on s'amuse: Chant, histoires, jeux de cartes et mêmes petites sauteries sont au programme des veillées. Outre le croquet en été, le patin et plus récemment le gouret en hiver, les Théodoriens ont trois sports favoris: la balle au camp, les courses et la chasse.

* *
*

BALLE AU CAMP.— Jusqu'à ces dernières années, la balle au camp a toujours été en honneur dans la paroisse. Il y eut même trois ou quatre clubs, et l'on s'en donnait avec une telle ambition que les joutes étaient devenues par trop animées. On eut la sagesse de les discontinuer.

Il y a environ 55 ans, le club de Saint-Théodore avait pour gérant J.-Bte Collard (connu sous le nom de P'tit Baptiste). Il était allé jouer à St-Guillaume. La dernière frappe était au St-Théodore et il lui fallait encore quatre points pour gagner. Collard était le 6e sur la liste des frappeurs. Il dit aux cinq autres: "Je ne vous demande qu'une chose. Que 3 sur les 5 prennent les buts et je vous garantis la partie. Moi, je vais loger la balle dans le collège." Ce qui arriva. Trois joueurs ont pris leurs buts, deux sont

morts. Son tour venu, à la première balle lancée, Collard la frappe si adroitement qu'elle entre dans le collège par la fenêtre ouverte. P'tit Baptiste passa pour le meilleur frappeur de la région.

Dans l'été de 1916, le club de Saint-Théodore ne perdit pas une seule partie. Après avoir battu toutes les paroisses environnantes, il prit une série d'engagements avec le Saint-Hyacinthe. Les deux premières parties étaient au Saint-Théodore. A la rencontre décisive, le St-Hyacinthe vint à St-Théodore avec des joueurs nouveaux, engagés dans les clubs de Montréal, une vingtaine environ qui se relevaient. Le Saint-Théodore gagna avec le résultat de 2 à 1. La foule des spectateurs était si nombreuse que l'on recueillit à la barrière \$52.00 à 10c par tête. La partie se jouait chez Alphonse Bouthillette.

* *

*

COURSES.— Il n'y eut jamais, dans la localité, de terrain assigné à ce sport, mais toujours des amateurs ont pris part aux grandes courses des environs. Voici quelques-uns des plus fervents: François Dauphinais fils, Armand Deslandes, Hervé Daurais, Mathias Laliberté, Omer Beaunoyer, Robert Duhamel.

A l'exposition annuelle du comté de Bagot, tenue à St-Liboire, François Dauphinais remportait toujours le 1er prix.

Armand Deslandes, Mathias Laliberté, Hervé Daurais eurent aussi des premiers prix, à Upton.

Alfred Miclette, lorsqu'il avait 18 à 25 ans, se faisait remarquer à l'exposition de St-Liboire. Aux courses à pied, il n'a jamais été battu. Pour les sauts en hauteur, il se classait également premier, atteignant 5 pieds 11 pouces.

* *

*

CHASSE.— Au premier chapitre de cette monographie, nous avons raconté deux histoires de chasseurs¹. Aujourd'hui, on nous fait connaître un bon nombre d'amateurs de

¹ Voir page 20

chasse dont nous ne mentionnerons pas ici tous les noms. Nous nous bornerons à citer quelques exploits plus marquants.

André Gauthier se contentait ordinairement de chasser le menu gibier de la forêt, mais un jour, il tua un ours, cet animal généralement redouté et dont le fantôme effrayant hantait nos rêves lorsque, le soir, nous avions écouté en tremblant les récits de grand-père. Alcidas Lemoine avait vu un our et s'était mis à le poursuivre, armé de sa pioche; mais, l'animal montait dans un arbre et redescendait aussitôt pour se sauver plus loin. Enfin, il grimpa pour de bon. Alors, Monsieur Lemoine cria de toute la force de ses poumons. Rémi Gauthier, qui était à rechausser la maison paternelle, l'entendit et alla avertir son père. Celui-ci accourut avec son fusil et le tua.

Il y a 70 à 75 ans, les deux frères, Onésime et Cyriaque Beaudoin, s'était fabriqué une grosse trappe, avec laquelle ils capturèrent plusieurs ours.

Etienne Leclerc avait une nombreuse famille, sept ou huit garçons, tous de forts colosses. Un jour d'automne, le père, avec 5 ou 6 de ses fils, était allé sur une de ses terres, à une bonne distance de sa demeure. Joseph avait dit à Philias: "Prends donc ton fusil." A quoi celui-ci avait répondu: "Je n'ai qu'une cartouche chargée à plomb." Ces cartouches ne servaient qu'à tuer des perdrix.

Les voilà donc à la lisière du bois, où ils venaient choisir l'endroit le plus avantageux à bûcher cette année-là. Le père s'assit sur un tronc d'arbre pendant que les garçons s'éloignaient un peu. Ses deux gros chiens étaient restés près de lui. Tout à coup, ils se mirent à aboyer. L'homme se retourna et vit une ourse, qui sortait de sa retraite, sous l'arbre où il se trouvait. Il cria à ses garçons. Ceux-ci accoururent et Philias déchargea son fusil dans la gueule de la bête. Dans ces conditions, la cartouche à perdrix avait suffi à abattre le dangereux animal. Un ourson sortit également!... Il chercha à se sauver... les hommes le cernèrent... Les

chiens firent leur part. . . l'un d'eux, un énorme bouledogue, reçut un coup de patte de l'ourson et tomba raide mort. Joseph l'atteignit enfin et le tua de sa hache.

Monsieur Leclerc n'était pas un peureux. . . Seul, il tira le corps de l'ourse, pour voir s'il n'y aurait pas d'autres petits dans le repaire du carnassier.

Les Leclerc étaient d'excellents chasseurs de chevreuil. La chair de cet animal paraissait sur leur table plus souvent que celle de nos animaux domestiques.

Philius avait trouvé un ravage de chevreuils. (On appelle ainsi un bouquet de sapins, que ces animaux adoptent, lorsque la neige est abondante, pour se protéger un peu contre les rigueurs de la température. Le sapin leur fournit leur nourriture, et donc ils n'ont guère besoin de s'éloigner, mais l'exercice leur étant nécessaire, ils se tracent des chemins dans la neige épaisse, autour de leur domicile.) Philius Leclerc, disions-nous, avait trouvé l'un de ces ravages, au 12e rang de Wickham, aujourd'hui de Ste-Jeanne-d'Arc. Il fit part de sa découverte à Louis Sylvestre, autre grand amateur de la chasse au chevreuil. Celui-ci invita Léo Picard, et les trois hommes partirent. Arrivés au bois, Leclerc et Sylvestre se postèrent en face des sapins, près des sentiers battus, pendant que Picard contournait le ravage pour lâcher les chiens par en arrière. Les aboiements semèrent la terreur chez les chevreuils, qui s'élancèrent dans leurs pistes; mais les chasseurs étaient au guet. Alors, les pauvres bêtes se jetaient de côté et d'autre, s'empannant dans la neige épaisse. Les compagnons en tuèrent cinq avec des bâtons. La difficulté était de sortir du bois; ils y réussirent cependant et revinrent tout fiers de leur succès. . .

Prudent Morin était un trappeur de loutres. Cet animal vit dans des terriers au bord des eaux, nage parfaitement et se nourrit surtout de poisson. Sa fourrure, chaude et brillante, est très estimée. Morin en vendit \$50 la peau. La loutre est peut-être la proie la plus difficile à prendre au piège. On assure que Morin était le seul du comté de Bagot à réussir cette capture.

Prendre un renard n'est point facile. . . Ne dit-on pas : "Rusé comme un renard?" Pourtant, à Saint-Théodore, il y eut d'habiles trappeurs. Euclide Chagnon s'est spécialisé dans cette chasse et chaque année, il capture quelques-uns de ces animaux à riche fourrure. Il en a attrapé jusqu'à huit dans une saison. Gaston Bélanger, Ephrem Héту sont également des amateurs du genre.

A l'heure même où nous terminons cet article, trois jeunes chasseurs, dont l'un, Emile Dumaine, est encore écolier, reviennent de la chasse. A voir leur démarche et leur mine joyeuse, on soupçonne qu'ils ont accompli un "exploit." Justement, ils ont tué une mouffette. . .

Il est à présumer que la génération de chasseurs se perpétuera à Saint-Théodore. Plusieurs des petits garçons qui fréquentent le couvent sont assez experts déjà dans la chasse aux écureuils. . . "Vain amusement!" dira quelqu'un. Non, ils écorchent eux-mêmes leur gibier et vendent les peaux 15 sous l'unité.

Pour cette chasse, ils tendent des pièges de leur fabrication. Parfois, ils y aurent des surprises: ainsi Paul-Emile Cournoyer prit un jour un écureuil gris: Hervé Picard un écureuil volant. Maurice Gauthier captura une belette qu'on lui paya .75 sous.

Voici les noms de nos petits chasseurs en herbe: Emile Dumaine, Germain Laplante, Léo Jodoin, Camille Jodoin, Paul Jodoin, Paul-Emile Cournoyer, Philippe Desautels, Guy Picard, Donald Morin, René Jodoin, Hervé Picard, Raymond Guérin.

Plusieurs autres, sinon tous, s'arment tout simplement d'un bâton. . . ou même attrapent de leurs mains d'intéressants petits gibiers. Ils sont de vrais amateurs de chasse, nos garçonnets.

Mieux que cela, encore! . . . Ces jours derniers, Luc Gauthier, ayant pris une chouette, l'apporte au couvent et

l'offre pour le futur musée (dont il est question depuis quelques mois.) Beau spécimen! . . . Mais . . . il faudrait l'empailler. . . Le cours hebdomadaire de travaux manuels est donc une leçon d'empaillage, et il est suivi avec une attention plus qu'ordinaire! . . . Léo Jodoin manifeste des aptitudes qui le désignent déjà comme chef des débutants en cet art.

C'est décidé: les petits chasseurs se font empaillieurs, et avant longtemps, le musée de l'école du village de Saint-Théodore sera un projet réalisé, comprenant écureuil, tamias, (suisse) lapin, belette, colombe, oiseaux divers, toute la faune régionale, quoi! . . .

UN ATHLETE.— Un célèbre athlète, Wilfrid Fontaine, est né à St-Théodore et y vécut 40 ans. Il a aujourd'hui 61 ans et réside à Upton, mais il garde encore une terre dans la paroisse.

Au concours du "sac de sel" à Montréal, il s'agissait de porter sur le dos un sac de 200 livres. Fontaine voulut y prendre part. Pour s'entraîner, il porta d'abord sa charrue sur son dos et, au bout de quelque temps, il pouvait ajouter les harnais de ses deux chevaux. Il faisait cet exercice matin et soir, en allant labourer et en revenant. Le jour venu, il porta le sac pendant 4 heures sur une distance de 8 milles, mais il arriva deuxième, pour avoir marché trop vite. Il avait un mille d'avance sur le seul qui persévérerait encore. L'autre, déjà, était à bout de forces, mais quand il vit que Fontaine avait déposé son sac, il reprit courage et continua pour jeter le sien 2 pieds plus loin que son rival.

A Saint-Hyacinthe, il y eut un concours semblable dit "du sac de sable." 200 lbs également. Tout l'Amérique du Nord était invitée à y prendre part. Cette fois, Fontaine arriva premier, gagna la médaille, avec la somme de \$100.

La Presse avait organisé un concours ouvert à tous les hommes forts du Canada. Le prix devait être accordé à celui qui porterait sur une brouette la charge la plus lourde. Il fut lauréat du concours, ayant porté 3400 livres! . . .

REFLEXION.— Il est un genre d'athlétisme auquel tout chrétien doit s'exercer, une joute accessible à tous. . . Le prix ? . . . Chacun peut avoir le sien. . . Il ne concourt qu'avec lui-même, et la récompense est proportionnée à la force — non celle des muscles, mais celle de l'âme — qu'il a déployée sur un parcours très variable. Ce sport, on l'a deviné, c'est la pratique des vertus chrétiennes, c'est le support des croix, de celles dont le bon Dieu, dans son amour miséricordieux, mesure à chacun le fardeau. Que personne ne doute de soi-même. . . Notre force est celle de saint Paul: "Je puis tout en Celui qui me fortifie." Et le trophée, ah! il est incomparable. . . il est glorieux. . . il est infini. . . C'est le Dieu Créateur, Rédempteur, Sanctificateur, possédé dans une félicité parfaite. Tous, entraînon-nous généreusement à cet athlétisme spirituel! . . . Nous n'y risquons que d'infimes jouissances dans le temps pour gagner les délices de l'éternité.

Paroissiens et amis de Saint-Théodore, ne manquons pas au rendez-vous. . .



TABLE DES MATIÈRES

	Page
Préface	3
Au lecteur	
CHAPITRE I — Localisation et description — Colonisation	
CHAPITRE II — Paroisse religieuse: Débuts — Missionnaires — Premier curé: M. l'Abbé J.-Bre Marcotte	21
CHAPITRE III — Les deux termes de M. l'abbé Emmanuel Guilbert entre lesquels vient M. l'abbé Édouard Lecours	27
CHAPITRE IV — Les trois premiers curés du siècle actuel: M. l'Abbé S.-D.-Rodrigue Desnoyers, M. l'Abbé Napoléon-Paul Bélanger, M. l'Abbé Joseph-Antoine Monfet	33
CHAPITRE V — Les deux derniers curés: M. l'Abbé Jean-Baptiste Archambault, M. l'Abbé Hermann Hébert	41
CHAPITRE VI — Vicaires — Marguilliers — Sacristains — Chantres — Organistes	52
CHAPITRE VII — Prêtres et religieux sortis de la paroisse — Professionnels — Militaires — Octogénaires et Nonagénaires — Familles nombreuses — Familles qui ont conservé la propriété des ancêtres — Mouvement de la population	56
CHAPITRE VIII — Les frères séparés	66
CHAPITRE IX — Municipalité civile	78
CHAPITRE X — Les écoles	86
CHAPITRE XI — L'industrie à Saint-Théodore	96
CHAPITRE XII — Incendies — Cyclone — Accidents — Epidémies	111
CHAPITRE XIII — Sports et amusements — Un athlète	123